7R/A —

Cahiers Ferdinand de Saussure

15

1957

Librairie E. Droz
GENÈVE

CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE

Revue de linguistique générale

Comité de rédaction

André Burger

Henri Frei

Robert Godel

Edmond Sollberger

Rédaction et administration:

c/o Librairie E. Droz,

8, rue Verdaine, Genève

Cahiers Ferdinand de Saussure

15

1957

Librairie E. Droz
GENÈVE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/cahiers-ferdinand-de-saussure_1957_15

F. DE SAUSSURE

COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE (1908-1909)

INTRODUCTION
(d'après des notes d'étudiants)

Le N° 12 des Cahiers *(1954) contient des notes inédites de F. de Saussure, et cela nous a valu des témoignages encourageants. Nous avons cette année une raison très particulière de consacrer à une publication analogue une partie du présent numéro : il paraît en effet à la date du centième anniversaire de la naissance de Saussure (28 novembre 1857).*

Pour l'élaboration de leur livre, Bally et Sechehaye ont utilisé avant tout les cahiers d'étudiants ayant suivi en 1907, 1908-1909 ou 1910-1911, les cours professés par Saussure à l'Université de Genève. La publication, au moins partielle, de ces cahiers ne semble pas inopportune à l'heure actuelle : après quarante ans de controverses, il est peut-être utile, en attendant une édition critique du cours, de présenter aux partisans et aux adversaires des thèses saussuriennes les idées du maître telles que les ont notées ses auditeurs directs. On voudra bien, en lisant les pages qui suivent, ne jamais perdre de vue qu'il s'agit de leçons destinées à des étudiants non initiés à la linguistique, et que ces notes d'étudiants ne sont qu'un reflet plus ou moins net de l'exposé oral.

*Deux raisons nous ont engagés à publier par priorité l'*Introduction du deuxième cours de linguistique générale *(1908-1909) : cette « causerie », ainsi que l'a qualifiée Saussure lui-même, traite de toutes les questions générales qui ont occupé sa réflexion et donne lieu à d'intéressants rapprochements, tant avec les notes anciennes qu'avec le troisième et dernier cours. D'autre part, Bally et Sechehaye l'ont utilisée de façon plutôt fragmentaire : à part les chapitres V de l'introduction, III, VI et VII de la deuxième partie et VIII de la troisième, dont elle est la source unique ou principale, le texte en a été dispersé tout au long de l'ouvrage et combiné avec celui du premier ou du troisième cours.*

Trois manuscrits ont pu être utilisés. Le plus complet, R, compte 119 pages, souvent remplies jusque dans les marges. A. Riedlinger, qui l'a rédigé, s'est servi notamment, pour compléter ses propres notes, de celles de son ami F. Bouchardy (qu'il cite p. 38, 56, 100). J'ai collationné pour mon compte ce manuscrit B, ainsi que les cahiers de L. Gautier (G), plus sommaires, mais contenant des éléments non recueillis par Riedlinger.

Le texte a été établi de la manière suivante. Celui de R a été reproduit presque intégralement, avec la pagination. Là où la leçon de B ou G paraissait plus satisfaisante, elle a été substituée à celle de R, cette dernière étant donnée en note. Les passages de B et G qui manquent dans R ont été insérés dans le texte, à leur place sûre ou probable, et les variantes de quelque intérêt signalées dans les notes. Les sigles placés dans la marge de gauche indiquent l'origine de chaque portion du texte. Enfin, les caractères gras marquent, dans le texte même, la concordance littérale de R et G: on peut penser que dans ces cas c'est l'expression même de Saussure qui a été enregistrée.*

Il va de soi que rien n'a été ajouté au texte des manuscrits. On a laissé tels quels les passages obscurs, d'autant plus que l'obscurité semble parfois résulter d'une interversion opérée par R (v. n. 60, 71, 152a, 170). On s'est borné aux retouches suivantes: correction de fautes d'orthographe ou de langue; correction des lapsus (en ce cas, la leçon manuscrite figure en note); scriptio plena *des mots notés en abrégé; explicitation du signe = (« est, équivaut à, correspond à »); notation uniforme des mots grecs en caractères grecs; retouches de ponctuation dans les limites permises par le sens — notamment quand l'insertion d'un passage de B ou de G obligeait à modifier la ponctiation de R.*

**Abréviations et sigles:*

al.	alinéa.
CLG	F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*. (Les numéros de pages sont ceux de la 1re édition [1916], suivis, s'il y a divergence, de ceux de la 2me [1922], entre parenthèses.)
R	manuscrits A. Riedlinger (I R = manuscrit du 1er cours, 1907).
B	manuscrit F. Bouchardy, 2me cours.
G	manuscrit L. Gautier, 2me cours.
D	manuscrit G. Dégallier (principal ms. du 3me cours, 1910-1911).

On trouvera dans les notes, outre les variantes jugées intéressantes et les leçons de R non retenues dans le texte, des références aux passages du CLG où les éditeurs ont préféré au texte du deuxième cours un texte parallèle du premier ou du troisième. Pour l'interprétation, on renvoie ici une fois pour toutes à R. Godel, Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale, *Librairie E. Droz, Genève, 1957* (*Ch. IV.* Problèmes d'interprétation).

R. G.

INTRODUCTION

La linguistique n'est pas toute simple dans son principe, dans sa méthode, dans l'ensemble de ses recherches, parce que la langue ne l'est pas.

G La langue n'est pas un objet d'étude facile.

R Au premier abord, c'est le contraire qui paraît: la langue nous paraît tout près de notre main; peut-être est-elle trop près — tel un voile (Max Müller), ou plutôt (Saussure) tel un verre de lunette par lequel et au travers duquel nous saisissons les autres objets. Il y a là une illusion. La langue offre les contrastes, les paradoxes les plus troublants à ceux qui veulent la saisir par un côté ou par un autre.

G Les mots sont choisis arbitrairement [1], etc.

R Y a-t-il rien de plus arbitraire que les mots de la langue? *Fuir* pourrait aussi bien signifier: marcher en avant. Le choix est arbitraire, et cependant la plus petite modification de la prononciation de *fuir* en peut changer le sens jusqu'à le rendre inintelligible [2]. Meilleur exemple: *trois*, qui se confond avec *Troie* si on l'allonge dans la prononciation.

Donc, ce choix arbitraire semble être ce qu'il y a de plus fixe. Et cependant, malgré cette fixité jusque dans le détail minime, nous ne comprenons pas la langue d'il y a
2 quelques siècles.

G La langue est à la fois très fixe et très changeante.

R Autre paradoxe: y a-t-il nécessité de se servir de l'organe de

---

[1] Même formule R 88
[2] *Lire* < ou > le rendre inintelligible (?).

la langue pour parler? Et cependant les sourds-muets... Donc, dans la langue, il y a beaucoup d'aspects, et souvent contradictoires.

La langue [3] ne peut se classer nulle part; pas d'objet qui lui soit comparable. Pour prouver qu'il y a quelque chose de particulier, il suffit de considérer la linguistique depuis 50 ans — elle-même sortie de la Grammaire comparée de Bopp.

G La grammaire de Bopp est de 1816. Les principes faux qu'elle renferme ont été gardés pendant 50 ans.

R On est étonné des idées fantastiques, mythologiques des savants vers 1840-1860 sur la nature de l'objet de la linguistique. Il faut donc que cet objet ne soit pas si simple. La génération qui a amélioré le point de vue des anciens vers 1875 est bien éloignée d'avoir trouvé une sphère de lumière. Les problèmes les plus élémentaires sont loin d'avoir été tirés au clair d'une façon unanime. Raison de cette difficulté:

3 De quelque côté qu'on prenne la langue, il y a toujours un double côté qui se correspond perpétuellement, dont une partie ne vaut que par l'autre [4].

Ainsi les syllabes qu'on articule ne sont-elles pas dans le son, dans ce que perçoit l'oreille? Oui, mais les sons ne seraient pas existants sans les organes vocaux. Donc, si on voulait réduire la langue au son, on ne pourra la détacher des articulations buccales; et réciproquement, on ne peut même pas définir les mouvements de l'organisme vocal en faisant abstraction de l'impression acoustique [5]. **Cette correspondance est un piège :** tantôt on n'apercevra pas la dualité, tantôt on ne s'occupera que de l'un des côtés (ainsi dans le phonème K: deux côtés qui ne font qu'un par leur correspondance).

Mais admettons que le son soit simple. Est-ce le son vocal qui fait la langue? Il est l'instrument de la pensée (et

[3] La langue, RB — Mais cf. CLG p. 25, al. 3-4 (source: D 172).
[4] Le langage est quelque chose de double, G
[5] Cf. CLG p. 64-65 (63-64) (source: I R 1.23-24; D 59).

encore ce mot est-il un piège: on risque de donner une indépendance au son en l'appelant ainsi), sans exister pour soi, indépendamment de la pensée [6]. Il y a de nouveau une correspondance redoutable. Le son vocal n'est un mot [7] que dans la mesure exacte, constante, qu'il lui est attaché un sens.

G Les mêmes syllabes sont différentes pour les différentes nationalités.

R Cette correspondance se vérifie à chaque pas de la linguistique, à tel

4 point qu'on ne peut dire ce que c'est qu'une forme sans prendre à la fois le son et le sens.

$\frac{x}{o}$ $\frac{\square}{A}$

A, unité complexe acoustico-vocale — unité complexe mentale et physiologique

Mais ceci, c'est la langue considérée en nous-mêmes, si nous observons un individu. Cette unité complexe doit trouver sa sphère au moins dans deux individus; donc, **troisième unité complexe**

$$\left\{ \text{———} \; X \right.$$ [8]

G constituée par un minimum de deux individus.

R Le passage de la bouche de A à l'oreille de B, et réciproquement, sera toute la vie de la langue, ce qui implique chaque fois le passage par l'esprit des sujets parlants. Pour se servir de la double unité complexe, il faut au moins deux individus; à un seul, la langue ne servirait de rien. La langue est faite pour communiquer avec ses semblables. Enfin, ce n'est que par la vie sociale que la langue reçoit sa consécration [9].

[6] Du reste, le son n'est lui-même que l'instrument de la pensée, ou même seulement un correspondant, G

[7] n'est quelque chose, G

[8] La figure surprend: d'après la suite, on attendrait: A — B; mais A désigne plus haut l'unité acoustico-vocale.

[9] Le corps social donne à la langue sa consécration dernière, G

Dans la langue, il y a donc toujours un double côté qui se correspond [10]: elle est

$$\frac{\text{sociale}}{\text{individuelle}}$$

Si on considère donc la

5 sphère où la langue vit, il y aura toujours la langue individuelle et la langue sociale. Formes, grammaire n'existent que socialement, mais les changements partent d'un individu.

G Les changements, d'individuels, deviennent sociaux.

R On ne peut laisser un des côtés que par abstraction, et cela a toujours un danger: qu'on attribue à un seul côté ce qui revient aussi bien à l'autre.

Toujours dans la même dualité: si on demande où est le siège le plus véritable, le plus essentiel de la langue, il faut faire la distinction entre: langage (langue considérée dans l'individu; n'est qu'une puissance, faculté, **l'organisation prête pour parler**; mais l'individu laissé à lui-même n'arrivera jamais à la langue) — et langue, qui est une chose éminemment sociale: aucun fait n'existe linguistiquement qu'au moment où il est devenu le fait de tout le monde, quel que soit son point de départ.

G Tout fait individuel n'a de valeur que quand il devient social.

R La consécration sociale, par la masse, semble être une unité où l'on puisse enfin se reposer au milieu des dualités que nous avons signalées par degré. Mais à quoi correspond cette unité? L'idée de l'Américain Whitney, qui dit
6 que la langue est une institution, est juste. Va trop loin quand il dit que c'est une institution qui a pris par hasard pour moyen d'expression les organes vocaux, et que si nous parlons, c'est que nous avons reconnu que c'était plus commode que de nous servir, par exemple, de nos doigts.

[10] Partout donc, on a une dualité, G

Mais M. de Saussure ne veut pas insister sur le côté naturel de la langue.

G Cette institution réside surtout dans l'acceptation d'une convention par le corps social.

R Cette institution est avant tout une *convention*, mais ce qui distingue immédiatement la langue de tout autre convention, c'est qu'elle porte sur des milliers de signes, employés des millions de fois, tous les jours. Donc c'est un système extrêmement multiple par le nombre des pièces <qu'il met> en jeu [11].

Donc, la langue est un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'usage de la faculté du langage chez les individus [12]. La faculté du langage est un fait distinct de la langue, mais qui ne peut s'exercer sans elle.

Par la parole, on désigne l'acte de

7 l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale, qui est la langue [13]. Dans la parole, il y a une idée de réalisation de ce qui est permis par la convention sociale [14].

Nous sommes plus ou moins préparés pour placer la linguistique parmi les autres sciences. Mais d'autres aspects que ceux que nous avons considérés, et parallèles à ceux-ci, se présentent. Nous avons considéré la langue dans l'individu et la société; mais les différentes sociétés n'ont pas la même langue; elle diffère géographiquement.

Deux sortes de diversités:

1) Diversité relative: diversité dans l'unité.

B Il n'y a pas un seul idiome qui ne soit géographiquement divisé.

R L'unité des langues romanes comporte le fractionnement entre le français, l'italien, etc.; le français est loin d'être un, mais est subdivisé en une infinité de dialectes locaux; et si on prend un de ces patois, ce serait une illusion de le croire un.

---

[11] qui le mettent, R — Cf. CLG p. 109-110 (107), 2-4 (source: D 215-216).
[12] pour permettre l'usage du langage, qui est virtuel chez tout individu, G
[13] La parole est l'acte par lequel l'individu réalise la faculté du langage grâce à la convention qu'est la langue, G
[14] Le langage est quelque chose de potentiel, la parole est du réalisé, B

2) Diversité radicale, par exemple entre les langues indo-européennes et le chinois. Les bases d'expression de la pensée diffèrent entre ces langues [15].

8 La question de race se pose, et nous voyons poindre des rapports avec l'ethnologie. Cette diversité n'est pas un des aspects doubles, troublants, qu'offre la langue. Dans le fait de la diversité géographique, les choses se passent avec plus de simplicité. Nous sentons bien qu'elle est le produit d'autre chose,

B que cela doit se ramener à un autre principe, c'est-à-dire que cette diversité n'est pas un côté primaire de la langue.

R Quand nous considérons la différence entre le français et le latin [16], nous voyons que cette diversité est le produit du temps. La langue a donc affaire avec le temps: la langue a une histoire; c'est la manière la plus simple de dire la chose.

G Le point de vue historique existe donc.

R Ce fait semble bien simple, et pourtant c'est pour ne pas avoir assez considéré le point de vue historique que l'on est arrivé à tant d'erreurs au début de la linguistique. Ce point de vue a mené à un autre excès,

B au point de se confondre avec la langue elle-même,

R et aujourd'hui il faut combattre dans l'autre sens: la langue est autre chose encore que cette relation avec le temps.

G De nouveau, on se bute à une dualité: la langue et l'histoire de la langue.

R Il semble que ce soit une chose très simple que de faire la dictinction entre

9 l'histoire de la langue et la langue elle même, entre ce qui a été [17] et ce qui est, mais le rapport entre ces deux choses est si profond qu'on peut à peine faire la distinction. Il y a là un côté double, un enchevêtrement

[15] Dans les langues non parentes, les bases... G
[16] les différences relatives (dialectales), G
[17] ce qui a marché, B

difficile à débrouiller. Distinguer donc ces deux côtés: ce qui se passe dans le moment, et ce qui se passe dans le temps, dans des époques successives. Ces deux côtés constituent deux disciplines différentes. Quand on formule une règle, on confond constamment les deux points de vue [18]. Distinguer donc les lois qui marchent dans le temps (dynamiques) des autres qui sont statiques.

B Exemple: on exprime indifféremment la règle de liaison et la règle de phonétique.

R Exemple facile de ces deux lois: l'accent latin et son effet en français. « L'accent tonique français est toujours sur la même syllabe qu'en latin »; et d'autre part: « Au-delà de l'accent, les syllabes tombent » [19]. Ce double côté servira au classement interne de la langue.

N'y a-t-il pas d'autres faits qui nous permettent de situer, de classer la langue?

G La langue et l'écriture. Il semble que ce soit solidaire, et cependant il faut distinguer radicalement entre elles. Le mot parlé seul est l'objet de la linguistique [20].

R Le classement de la langue dans le temps n'est possible que parce que la langue s'écrit. On ne peut donc refuser toute importance à l'écriture.

G En effet, outre qu'elles marquent un stade de la civilisation et de perfectionnement dans l'emploi du langage, la langue écrite et l'écriture ne restent pas sans réagir sur la langue parlée.

R Mais la confusion entre la langue écrite et la langue parlée a été la cause d'innombrables et d'enfantines erreurs au début. De plus ceux qui sont atteints d'aphasie ne peuvent plus écrire [21] et réciproquement. Ces deux facultés ont donc deux cases voisines dans le cerveau. Il ne faut donc pas négliger les

[18] Sur ces formulation fausses, cf. R 65, 69.
[19] Cf. CLG p. 126 (122-123) (source: D 242-244).
[20] Formule analogue CLG p. 46 (45), al. 1 (source: I R 1.11).
[21] Les personnes atteintes d'*aphasie* sont très souvent atteintes dans leur faculté d'écrire. Cela ne tient-il pas à notre organisme? B

rapports de l'écriture

10 et de la langue. Cependant il ne faut pas oublier que la langue parlée [22] seule est l'objet de la linguistique. Nous ne remarquons rien dans l'histoire des langues non écrites qui soit anormal, au contraire: une langue qui n'a jamais été écrite constitue la norme. Mais les influences de la langue écrite sur la langue parlée sont multiples: on est amené à un certain choix, on ne conserve que les mots qui sont souvent écrits, on vicie la prononciation (sept cents, Lefébure pour Lefèvre) [23]. Elles peuvent être envisagées comme un côté pathologique de la langue, mais ne peuvent être ignorées.

G Nous nous trouvons de nouveau devant un aspect double.

R La langue écrite et la langue parlée: voilà encore une des correspondances de la langue, un des doubles côtés: on a dualité des systèmes de signes dans la correspondance,

G et cette correspondance varie avec les écritures (chinoise et latine, par exemple). La correspondance n'est pas parfaite. Il y a des cas où le mot écrit ne représente pas le mot parlé.

R Cette correspondance a eu des effets déplorables et en a encore. On ne peut jamais assez se dégager du mot écrit.

G Si l'écriture est aussi compliquée que chez les Chinois, la langue devient inséparable de l'écriture, dans le cerveau.

R Un exemple frappant de la difficulté à séparer les deux choses, c'est que, pour les Chinois, l'écriture est devenue une seconde langue; le mot écrit est devenu un mot à part, et il intervient même dans la conversation pour expliquer le mot parlé. Quand il y a des mots parlés semblables, le Chinois écrit les signes.

11 Ce ne sont que les langues écrites qui sont devenues littéraires. L'importance de l'écriture pour la langue est telle qu'on s'est demandé si la linguistique n'est pas une science

[22] le mot parlé, B
[23] Cf. CLG p. 55 (53-54) (source: D 51).

philologique. M. L. Havet dit qu'on aurait vu la linguistique marcher constamment dans la direction de la philologie et se confondre avec elle... [24]

B Je ne partage pas cette opinion.

R Dans chaque groupe de langues,

G quand l'écriture devient courante,

R se crée un type de langue écrite, qui devient la *norme*, qui ne peut être ignorée à côté des dialectes locaux. Dès qu'elle est écrite, il se mêle tout de suite quelque chose d'artificiel, mais qu'on ne peut distinguer de la langue elle-même. La langue grecque écrite offrirait l'exemple de quatre ou cinq langues artificielles, suivant les dialectes [25].

G En latin, il y a par exemple la langue officielle, qui a agi sur la langue courante.

R Par l'union de l'écriture avec le développement artistique, littéraire, nous sommes encore obligés de tenir compte de la langue littéraire, écrite.

G *12 nov.*

R Pour assigner une place à la linguistique, il ne faut pas prendre la langue par tous ses côtés. Il est évident qu'ainsi plusieurs sciences (psychologie, physiologie, anthropologie, grammaire, philologie, etc.) pourront

12 revendiquer la langue comme leur objet [26]. Toute voie analytique n'a donc jamais abouti à rien. Nous suivrons une voie synthétique. Il faut prendre ce qui apparaît essentiel au sentiment, et alors nous pourrons assigner au reste sa véritable place dans la langue.

Est-ce si difficile? N'est-il pas évident qu'avant tout la langue *est un système de signes*, et qu'il faut recourir à la

[24] L. Havet croit que la linguistique suit les traces de la philologie et tend à se confondre avec elle, G

[25] de quatre ou cinq dialectes artificiels, B Le grec a connu trois ou quatre de ces langues conventionnelles, selon les genres, G

[26] pourront en réclamer un morceau, B Chaque discipline peut réclamer comme sienne une partie de la linguistique, G

science des signes [27], qui nous fait connaître en quoi peuvent consister les signes, leurs lois, etc. Cette science n'existe pas dans les disciplines connues [28]. Ce serait une sémiologie (aucun rapport avec la sémantique: science des sens des mots de la langue, par opposition à celle des formes). Il est évident aussi que la langue n'embrasse pas toute espèce de signes. Il doit donc exister une science des signes plus large que la linguistique. (Systèmes de signes: maritimes, des aveugles, des sourds-muets, et enfin le plus important: l'écriture elle-même !) [29]

Mais d'emblée il faut dire

13 que la langue occupera le compartiment principal de cette science; elle en sera le patron général. Mais ce sera par hasard: théoriquement, elle n'en sera qu'*un* cas particulier. On ne peut dire ce que sera cette science des signes; mais ce groupe de sciences sémiologiques a le droit d'exister aussi bien que la linguistique elle-même, qu'on juge digne d'étude, et réclame sa place d'avance.

Dans l'écriture, nous sommes bien dans un système de signes similaire à celui de la langue. Les principaux caractères en sont:

1) **Le caractère arbitraire du signe** (il n'y a pas de rapport entre le signe et la chose à désigner);

2) Valeur purement négative et différentielle du signe [30]: il n'emprunte sa valeur qu'aux différences,

G ce qui permet qu'il prenne des formes variées

R (pour *t*, par exemple, chez une même personne: T, 𝓉, t, 𝓉 [31]; mais ce qu'on lui demande, c'est qu'il ne soit pas tout à fait identique à un *l* ou à un *n* !) [32];

---

[27] La science dont dépend la linguistique est donc celle qui s'occupe des signes, G

[28] n'est guère développée, G

[29] La sémiologie comprend d'autres sciences parallèles à celle de la langue: celles qui ont pour objet les signaux maritimes, les systèmes pour sourds-muets, les écritures pour aveugles, G

[30] *2)* Le caractère négatif et différentiel, G

[31] T, 𝓉, t, 𝓉 RGB

[32] que ce soit différent de l, L ou M, *m*, etc., B mais *t* ne deviendra jamais *l*, G

3) Les valeurs de l'écriture n'agissent que comme grandeurs opposées dans un système défini; elles sont oppositives, ne sont des valeurs que par opposition. Il y a une limite dans le nombre des valeurs [33]. (N'est pas tout à fait la même chose que *2)*, mais se résout bien finalement en la valeur négative: exemple:

B P, j'y vois *p*, un Russe y voit *r* [34];

14 R *2)* et *3)* sont une conséquence nécessaire de *1)*).

B Il suffit de dire que les signes sont arbitraires. Il en résulte que ce ne sont que les différences qui importent.

R *4)* **Indifférence totale du moyen de production** du signe (découle également de *1)*), que je les écrive en blanc, noir, creux, relief, etc.

G (de toutes les manières possibles, etc.),

R c'est indifférent.

Nous retrouvons tous ces caractères dans la langue:

1) Le mot *Apfel* est tout aussi capable de désigner le fruit connu que *pomme* [35]. Dans l'association du signe à l'idée, il n'y a rien qui lie en soi ce signe à cette idée. C'est une des raisons qui font qu'on doit éviter le terme de symbole, qui est en soi justement le contraire (ainsi la balance, symbole de la justice: il y a un rapport entre le signe et l'idée) [36].

G *2)* La valeur négative du mot est évidente [37]. Tout consiste en différences.

3) La valeur devient positive grâce à l'opposition, par le voisinage, par le contraste [38]:

R Exemple (aussi bien pour *2)*, et *3)*, bien que proprement il se rapporte à *3)*): ἔφην est imparfait, ἔστην est aoriste,

G quoique formés semblablement,

[33] *3)* La valeur du signe est oppositive, et ne vaut que dans un système, G
[34] ce qui est P pour un Russe sera R pour un Grec, etc., R
[35] Cf. CLG p. 102 (100), § 2, al. 2 (source: D 188 et 211).
[36] Cf. CLG p. 103 (101), al. 2 (source: D 189).
[37] *2)* Valeur négative du mot, B
[38] *3)* La valeur devient positive, B *2)* et *3)* Tout consiste en des différences, en des oppositions, R

R parce que φημι est dans le voisinage de ἔφην, et parce que, dans le voisinage de ἔστην, il n'y a pas *στῆμι. Ces signes agissent donc, non par leur valeur intrinsèque, mais par leur position relative, comme dans un jeu d'échecs.

G *4)* Indifférence du moyen de production:

15R (C'est moins évident). Est-il si nécessaire que la langue se prononce par l'organe vocal? Non: les mots peuvent être transposés dans l'écriture. L'instrument n'y fait rien. Ainsi la comparaison de la langue avec un autre système de signes nous permet d'aller jusque-là, d'affirmer que là n'est pas l'essence de la langue.

Dans l'écriture, il y a encore une série extrinsèque de caractères:

1) L'écriture suppose un accord de la communauté, un contrat entre ses différents membres. Mais presque aussitôt que nous avons posé la nécessité d'une convention, un autre fait nous rappelle la véritable nature de cette convention: l'écriture repose sur une convention, sur une chose arbitraire, mais: *2)* Il est impossible à l'individu d'y rien changer, et même la communauté entière n'y peut rien. Une fois adoptée, on voit se dérouler une évolution, qu'on pourrait appeler fatale, de cette écriture; toute volonté, aussi bien sociale qu'individuelle, n'y peut rien changer. Cette convention, à l'origine volontaire, ne l'est plus, passée la première génération. Les autres générations la subissent passivement.

16 Ces deux caractères se retrouvent aussi dans la langue: *1)* La convention sociale: il est évident qu'elle existe, mais non moins évident que nous ne pouvons nous arrêter sur cet accord primitif, qui n'est pour ainsi dire que théorique:

G il ne s'est jamais reproduit;

R tout de suite, nous voyons que, cette convention parfaitement libre étant faite, nous nous trouvons en face du deuxième caractère:

G Toutes les générations qui viennent après le contrat primitif recueillent l'héritage sans lui apporter de modifications volontaires;

R à n'importe quel moment, les générations suivantes n'y pourront rien changer.

On pourrait pousser cette comparaison beaucoup plus loin, jusque dans le détail, et aussi retrouver des analogies entre les systèmes de signes autres que l'écriture (même le système des signaux maritimes) et celui de la langue [39]:

G un son change graduellement comme un drapeau change de nuance. Ce qui peut entraîner des confusions.

R On sent que l'on est bien dans le même ordre de faits. Il ne faut cependant pas chercher une identité parfaite: un ministre peut changer le système des signaux maritimes. Mais en supposant les choses laissées à elles-mêmes, elles sont bien analogues à ce qui se passe en linguistique. On relèverait la même analogie dans la langue des sourds-muets. Ainsi, quel que soit au juste le cercle à tracer autour de la langue, il est évident que nous avons là devant nous une action sociale de l'homme [40] assez particulière pour constituer une discipline.

Et tous ces faits feront l'objet d'une discipline, d'une branche des sciences relevant de la psychologie et de la sociologie. C'est au psychologue à en déterminer la place exacte (Cf. A. Naville < *Nouvelle* > *classification des sciences*, < 1901, p. 104 > — a pris en considération l'idée de M. de Saussure);

G mais c'est au linguiste à constituer la linguistique en science sémiologique en la distinguant des autres sciences sémiologiques;

R c'est à nous de déterminer ce qui, dans les différents systèmes sémiologiques, fait de la langue un système à part.

Mais il faut bien remarquer encore une fois que, si nous

[39] On peut aussi esquisser un parallèle entre l'histoire de la langue et celle des signaux, G

[40] La langue est un genre de l'activité sociale, G

pouvons classer la langue, si, pour la première fois, elle ne semble

17 pas tombée du ciel, c'est que nous l'avons rattachée à la sémiologie.

G *4me leçon, 16 nov.*

R Où s'arrêtera la sémiologie? C'est difficile à dire. Cette science verra son domaine s'étendre toujours davantage. Les signes, les gestes de politesse, par exemple, y rentreront; ils sont un langage en tant qu'ils signifient quelque chose

B arbitrairement;

G les caractères de ces signes ont des traits communs avec ceux du langage;

R ils sont impersonnels — sauf la nuance, mais on peut en dire autant des signes de la langue —, ne peuvent être modifiés par les individus, et se perpétuent en dehors d'eux. Ce sera une des tâches de la sémiologie de marquer les degrés et les différences: ainsi les signes de la langue sont **totalement arbitraires,** tandis que dans certains actes de politesse (ainsi du Chinois qui se prosterne neuf fois devant son empereur, en touchant la terre), ils quitteront ce caractère d'arbitraire pour se rapprocher du symbole [41]. Toutes les formes, tous les rites, toutes les coutumes ont un caractère sémiologique

G par leur caractère social.

R Dans le cas possible où le sens d'une coutume s'est perdu totalement, nous sommes dans le même cas que celui où les mots de la langue sont devenus inintelligibles pour les sujets parlants (c'est-à-dire n'ont plus de signification reconnue, ou < ont > une signification totalement différente de la primitive) [42]. La sémiologie aura beaucoup à faire rien que pour voir où se limite son domaine.

Mais pourquoi n'est-elle pas reconnue jusqu'ici comme science à part, définie dans son objet aussi bien que les autres? Il faut dire qu'en assimilant les rites, coutumes,

[41] tandis que le signe de politesse a peut-être une signification en lui-même. C'est peut-être un symbole, B

[42] Phénomène équivalant à celui des mots mécompris ou incompris, G

G les signes de politesse,

R etc., à d'autres signes,

18 ces rites, etc., apparaissent sous un autre jour, et peut-être sous ce jour en verra-t-on mieux l'unité et sentira-t-on le besoin de les unir dans et pour la sémiologie.

Qu'est-ce qui a fait que la sémiologie ne s'impose pas comme science à part? C'est que

G l'exemple principal d'un système de signes [43]

R est la langue, et ce n'est qu'en étudiant les signes dans la langue qu'on en connaîtra les côtés essentiels, la vie. [De sorte que] l'étude de la langue faite par d'autres que des linguistes n'attaque pas le sujet par ses côtés essentiels. C'est ce qui fait que le sujet sémiologique n'apparaît pas quand on l'étudie sous d'autres points de vue que la langue < ou > quand on étudie la langue comme l'étudient les psychologues, les philosophes, ou même comme le public: en effet

1°)

G Les psychologues ou philosophes

R considèrent la langue comme une nomenclature

G (ou du moins en pratique, il en est ainsi)

R et **suppriment** ainsi **la détermination réciproque des valeurs** de la langue **par leur coexistence** même.

G Un signe appelle l'idée, dépend d'un système de signes (voilà ce qui est négligé), tous les signes sont solidaires.

R Toutes les grandeurs dépendent les unes des autres: veut-on ainsi déterminer en français ce qu'est « jugement »? On ne peut le définir que par ce qui l'entoure,

19 soit pour dire ce qu'il est en lui <-même> [44], soit pour dire ce qu'il n'est pas. De même, si on veut le traduire dans une autre langue. De

[43] le système principal des signes, R

[44] *Ou :* ce qui est en lui (? cf. R 28).

là apparaît la nécessité de considérer le signe, le mot, dans l'ensemble du système. De même les synonymes « craindre, redouter » n'existent que l'un à côté de l'autre,

G que l'un par l'autre;

R *craindre* s'enrichira de tout le contenu de *redouter*, tant que *redouter* n'existera pas.

G Même allons plus loin: *chien* désignera le loup tant que le mot *loup* n'existera pas. Le mot, donc, dépend du système; il n'y a pas de signes isolés [45].

B Eh bien, perdre de vue qu'il y a seulement un *système* de signes à étudier, c'est risquer de manquer la vraie façon de traiter la sémiologie [46].

R *2°)* On est porté, quand on veut approfondir le signe, à étudier son mécanisme chez l'individu, à analyser les opérations mentales et physiques [47] qu'on peut saisir chez l'individu. Or **ce n'est que l'exécution du signe,** ce n'en est pas le caractère essentiel (pas plus que l'exécution d'une sonate de Beethoven n'est la sonate elle-même) [48]. Pourquoi choisit-on l'individu? Parce qu'il est plus à notre portée, dépend de notre volonté [49].

3°) Quand on reconnaît qu'il faut considérer le signe

G dans sa valeur et son existence sociale [50],

R **on est tenté de ne prendre** d'abord **que ce qui** semble **dépendre le plus de nos** volontés; et on se borne à cet aspect en croyant avoir pris

20 l'essentiel: c'est ce qui fait qu'on parlera de la langue comme d'un contrat, d'un accord.

G C'est négliger le plus caractéristique. Le signe, dans son essence, ne dépend pas de notre volonté.

---

[45] Il en serait de même de « chien, loup », quoiqu'on les considère comme des signes isolés, R

[46] Si cette erreur est faite, la science du langage est compromise, G

[47] le processus psychologique, G

[48] Cf. CLG p. 37 (36), al. 2 (source: D 183 et 6).

[49] parce que l'observation est relativement aisée, G

[50] socialement, R

R Ce qui est le plus intéressant à étudier dans le signe, ce sont les côtés par lesquels **il échappe à notre volonté.** Là est sa sphère véritable, puisque nous ne pouvons plus la réduire [51].

G La fausse méthode consiste à regarder la langue comme une législation [52],

R à la manière des philosophes du XVIII[e] siècle, comme dépendant de notre volonté; or la langue, encore plus que la législation, doit être subie beaucoup plus qu'on ne la fait [53]; il y a dans la langue le minimum d'initiative.

Le moment où l'on s'accorde sur les signes

G < est > indifférent. D'abord il

R n'existe pas réellement, n'est qu'idéal; et existerait-il, qu'il n'entre<rait> pas en considération [54] à côté de la vie régulière de la langue. La question de l'origine des langues [55] n'a pas l'importance qu'on lui donne; elle n'existe même pas.

G Ce serait étudier où commence le Rhône, localement et temporellement. Question absolument puérile [56].

R Le moment de la genèse n'est lui-même pas saisissable; on ne le voit pas. **Le contrat primitif se confond avec ce qui se passe tous les jours** dans la langue

G (avec création indéfinie de signes),

R avec les conditions permanentes de la langue:

21 si vous augmentez d'un signe la langue, vous diminuez d'autant la signification des autres. Réciproquement, si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes. L'un aurait désigné une moitié des objets, et l'autre, l'autre moitié.

[51] Sa puissance est là, irréductible, G
[52] On considère donc la langue comme une lég- R
[53] En réalité, la langue est surtout quelque chose à subir, non quelque chose dont on soit maître, G
[54] il serait d'importance médiocre, G
[55] du langage, G
[56] (Question de la source du Rhône: puérile!) R

G Disparaît le moment d'un soi-disant accord, convention.

R Le moment de l'accord n'est pas distinct des autres, et en s'occupant de lui, on laisse de côté l'essentiel:

1) **Le fait qu'un système de signes** comme celui de la langue **est reçu passivement** par les générations successives (on le considérait comme un acte réfléchi, comme une intervention active de la langue);

2) qu'en tout cas le système de signes aura pour caractère de se transmettre **dans des conditions qui n'ont aucun rapport avec celles** qui l'ont constitué (si l'on accorde même qu'il est l'œuvre de la volonté, comme l'espéranto) [57].

G A l'instant où il est adopté, on n'en est plus maître.

R La langue est un peu comme un canard couvé par une poule. Passé le premier moment, la langue **est entrée dans sa vie sémiologique,** et on ne peut plus revenir en arrière: elle se transmettra par des lois qui n'ont rien à faire avec les lois de création.

3) Ce système,

G dans sa marche dans le temps,

R en se transmettant, **s'altère dans son matériel,** ce qui altère le rapport du signe à la pensée [58].

22 C'est vrai pour tout système de signes.

G Quand le signe change, il faut que le sens change:

R exemple, la locution *quoi qu'il en ait:* il y a <d'un> côté [59] *malgré que j'en aie,* d'un autre côté *malgré* <*que* > = *quoique* — d'où: *quoique j'en aie.* L'idée qu'on mettra dans cette locution provient d'une altération du matériel, de l'identification de *malgré* avec *quoique.* — Autre exemple: *de par le roi* = *de la part du roi* (*par* pour *part; le roi* servait de génitif: exemple tout à fait simple, quand deux mots arrivent à n'en faire plus qu'un, ce qui

[57] avec celles qui ont réglé le contrat primitif (dans le cas de l'espéranto) G
[58] le rapport entre le sens et le signe, G
[59] à côté, R

amène un quiproquo et une altération de sens [60]. Ces trois faits se retrouvent partout.

4) Ce rapport du signe à la pensée est précisément ce qu'est le signe: non pas la suite des syllabes, mais **un être double** constitué par une suite de syllabes dans la mesure où on y attache une signification déterminée,

G l'union du signe et de la signification qu'on y attache.

R Le signe est double:

$$\frac{\text{signification}}{\text{syllabes:}}$$

c'est là le point le plus difficile de la sémiologie [61], et ce côté aura été négligé aussi par la manière d'envisager la question.

G C'est une opération scientifique qui distingue signe et signification.

R On pourrait représenter cette correspondance par la comparaison que voici: on ne peut découper le recto d'une feuille <de papier> sans le verso. On ne peut prendre l'un des deux que par abstraction.

La nature du signe ne peut donc se voir que dans la langue, et cette nature se compose des choses qu'on étudie le moins. C'est pour cela qu'on ne voit pas, à première vue, la nécessité ou l'utilité particulière d'une science sémiologique quand il
23 est question de la langue à des points de vue généraux, philosophiques, quand on étudie autre chose avec la langue.

G Des traits essentiels du signe ont été négligés par la psychologie.

R Ce qui, dans la langue, échappe à la volonté individuelle ou sociale, voilà ce qui est le caractère essentiel du signe, et qui apparaît le moins à première vue. Si on considère le signe sous ce jour en étudiant les rites, etc., on verra apparaître des côtés qu'on n'avait pas soupçonnés, et on verra qu'ils rentrent dans une étude commune, celle de la vie particu-

[60] *de par le roi* (originairement: *de part le roi*). Ou bien deux mots qui deviennent identiques, ce qui entraîne quiproquo et réunion des deux sens sur un seul mot: *quoiqu'il en ait* (sur *malgré que* = *quoique*), G

[61] La nature double est un phénomène difficile, mais essentiel, G

lière des signes, la sémiologie. On peut donc affirmer que la langue n'est pas seule de son espèce, mais qu'elle est entourée dans le cercle de ce qu'on appelle d'un nom un peu large: institutions sociales —, d'un certain nombre de choses qu'il faut étudier à côté d'elle.

G *23 nov.* [62]

R Tout ce qui éloigne la langue d'un autre système sémiologique, bien que cela paraisse important à première vue, doit être écarté comme le moins essentiel, pour étudier sa nature: ainsi **le jeu de l'appareil vocal** (il y a des systèmes sémiologiques qui ne s'en servent pas, qui sont basés sur tout autre chose). En second lieu, le contrat primitif, la convention de départ est ce qu'il y a de moins important [63]: là n'est pas le fond des faits relatifs à un système sémiologique. En effet, quand un système sémiologique devient le bien d'une communauté, il est vain de vouloir l'apprécier hors de ce qui résultera pour lui de ce caractère collectif et il est suffisant, pour avoir son essence, d'examiner

24 **ce qu'il est vis-à-vis de la collectivité.** Nous disons qu'il cesse de pouvoir être apprécié selon un caractère interne [64] ou immédiat parce que, dès ce moment, rien ne garantit plus que ce soit une raison

G semblable à notre raison

R individuelle qui gouverne le rapport du signe et de l'idée [65]. A priori, nous ne savons pas

B quelles lois,

G quelles forces vont agir sur le système [66] de signes. La langue est alors le vaisseau à la mer, non plus en chantier:

R on ne peut déterminer sa course *a priori*, par la forme de sa coque, etc.

---

[62] Cette date tombe dans une lacune de G — Le rappel de la thèse exposée R 18 et démontrée par les arguments 1)-4) terminait-il la leçon du 16 nov. ou marquait-il le début de celle du 23?

[63] est aussi accessoire, R

[64] être étudié dans ses caractères internes, G

[65] des mots et des idées, G

[66] être mêlées à la vie du syst- R

Et il suffit de considérer la langue comme quelque chose de collectif, de social: il n'y a que le vaisseau sur mer qui soit un objet à étudier dans l'espèce vaisseau [67]. Ce n'est donc que ce système de la communauté qui mérite le nom de système de signes, et qui l'est. Les caractères antérieurs à cette venue dans la collectivité, c'est-à-dire les éléments purement individuels, sont sans importance. Le système de signes

G tend toujours à trouver ce milieu où seulement il vit,

R est fait pour la collectivité, et non pour un individu, comme le vaisseau est fait pour la mer. C'est pourquoi, contrairement à l'apparence, **à aucun moment le phénomène sémiologique ne laisse hors de lui** le fait de **la collectivité sociale.** Cette nature sociale

G du signe,

R c'est un de ses éléments internes et non externes. **Nous ne reconnaissons donc comme sémiologique**
25 **que la partie des phénomènes qui apparaît caractéristiquement comme un produit social,** et nous nous refusons à considérer comme sémiologique ce qui est proprement individuel: quand nous l'aurons défini, < ce produit social, > nous aurons défini le produit sémiologique, et par celui-ci, la langue elle-même. C'est dire que la langue est un produit sémiologique, et que le produit sémiologique est un produit social. Mais quel est-il de plus près?

Un système sémiologique quelconque [68] est composé d'une quantité d'unités (unités plus ou moins complexes, de différents ordres, suffixes, etc.) [69], et la véritable nature de ces unités, ce qui empêchera de les confondre avec autre chose, c'est d'être des *valeurs*. Ce système d'unités qu<'> est [70] un système de signes, est un système de valeurs. Tout ce qui peut se définir de la valeur s'appliquera aussi, d'une façon générale, à ces unités qui sont des signes.

---

[67] Le vaisseau ne mérite d'être étudié que comme il se comporte sur mer, G
[68] Une langue, G
[69] (non seulement les mots, mais de tout ordre: des suffixes, des déclinaisons, etc.), G les mots, les suffixes, etc., B
[70] qui est, R

La valeur, dans les différents ordres — ainsi en économie — est très difficile à définir, et la clarté n'est ainsi pas donnée immédiatement; mais nous sommes au moins sur un terrain qui est défini, du moins extérieurement. Nous serons prémunis contre le danger de voir quelque chose de tout simple dans le mot en nous disant que la valeur est en général très complexe, et que le mot est peut-être une des valeurs les plus complexes, — complexe de bien d'autres manières et particulièrement en ce sens

B qu'on peut parler d'une valeur réciproque. Aucune valeur n'existe toute seule. La valeur, d'autre part, résulte de la consécration sociale. Il semble qu'il s'agit de valeurs différentes — au fond, c'est la même [71].

26 R Nous sommes donc préservés de certaines erreurs. Nous voyons immédiatement beaucoup mieux qu'avant que c'est uniquement le fait social qui créera ce qui existe dans un système sémiologique [72]. Où existe-t-il, dans un ordre quelconque, un système de valeurs si ce n'est de par la collectivité? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune. En même temps, **nous voyons** — ce qui s'attache toujours à l'idée de valeur — **apparaître la nature incorporelle** des signes [73] (mots ou unités quelles qu'elles soient): ce n'est pas la substance phonique vocale qui nous apparaît comme le fond de ce qui fait un mot.

G Sans doute,

R on ne peut pas s'occuper de la langue sans s'occuper du changement du son [74]: le son est un facteur capital de la langue; **et cependant,** dans **un certain sens,** le phénomène

[71] que dès qu'on parle de valeurs, leur rapport est en jeu (aucune valeur n'existe toute seule), ce qui fait que le signe n'aura de valeur en soi que par la consécration de la collectivité. Il semble que dans le signe il y ait deux valeurs: valeur en soi et celle qui lui vient de la collectivité — mais au fond, c'est la même, R Les différentes unités ont forcément des valeurs qui sont réciproques. Mais la valeur n'est décernée que par la force sociale qui la sanctionne. Si l'on va au fond des choses, ces deux aspects sont identiques, G

[72] dans la valeur sém- G

[73] des valeurs sémiologiques, G l'entité incorporelle comme fond de ce qui fait un mot, B

[74] il faut s'occuper des sons dans l'étude de la vie de la langue, G

phonétique [75] **est étranger à l'essence de la langue.** Comment? Il faut comparer d'autres valeurs. Ce serait se tromper grossièrement que de croire que la matière qui entre dans une monnaie est ce qui en fixe la valeur:

G la valeur n'est pas constituée par le métal;

R beaucoup d'autres choses encore la déterminent; par exemple l'écu a la valeur $^1/_4$ de 20 fr., le métal < vaut > $^1/_8$; ou bien, avec une autre effigie, < la monnaie >[76] ne vaudra rien du tout; d'un côté de la frontière, elle vaut tant; de l'autre, tant.

B Le son, par lui-même, ne fait pas la valeur; nous sommes devant des entités incorporelles [77].

R S'il peut paraître paradoxal que le
27 son soit quelque chose de secondaire, de relatif dans le mot, on peut en dire autant de l'idée qui s'attache aux mots, aux unités: à elle seule, elle ne représente qu'un côté de la valeur (traité par la psychologie pure !).

Par parenthèse,

G l'idée et le son ne suffisent pas non plus à constituer la valeur sémiologique:

R le mot n'est pas fixé par le rapport: $\frac{\text{idée}}{\text{son}}$.

Après avoir considéré: $\frac{\text{A}}{\frac{\text{idée a}}{\text{son a}}}$ | $\frac{\text{B}}{\frac{\text{idée b}}{\text{son b}}}$[78], il y aurait à considérer le rapport: $\frac{\text{A}}{\text{B}}$.

Donc, les signes de la langue sont des valeurs dont aucun des éléments immédiatement saisissables ne suffit pour les

[75] le son, G
[76] elle, R
[77] Les mots sont des entités inc- G
[78] $\frac{\text{idée A}}{\text{mot A}}$, $\frac{\text{idée B}}{\text{mot B}}$, G

définir; < ils > ne représentent pas les valeurs tout entières; elles sont beaucoup plus complexes [79].

Quelle que soit la place de la langue parmi les autres systèmes sémiologiques, on l'aura fixée quand on aura déterminé qu'elle est un système de valeurs. Il faudra trouver sa base dans la collectivité [80]; c'est elle qui est créatrice de la valeur,

G laquelle n'existe pas en dehors d'elle.

Conséquences: *1°)* On étudiera vainement ce qui se passe chez l'individu isolé [81], celui-ci étant incapable de fixer une valeur;

R de même

28 les variations ne seront pas non plus livrées à l'initiative des individus — comme pour toute valeur dépendant de facteurs sociaux. Mais *2°)* ce n'est pas ce qui entre dans un signe linguistique qui peut donner une idée [82] de ce qu'est ce signe. Et cela n'est que la matière utilisée;

G la valeur reste indépendante; elle peut varier sans que la majorité des éléments varie [83].

R Nous en revenons à ce que nous disions: la langue

G n'est pas une fonction d'appareils physiologiques,

R n'est pas

dans ce qui nous frappe anthropologiquement, dans ce qui est indispensable pour la produire (le son, l'idée [84] considérés seuls). Nous aurons certainement un objet très complexe, mais pas plus complexe que toute autre valeur [85].

Ce que nous avons dit suffira pour déterminer ce qui rentre ou ne rentre pas dans la linguistique et pour en classer les différents sujets [86]. D'emblée, il y a un point que nous pouvons voir assez clairement

---

[79] Ces éléments sont plus complexes que idée + son, G — Cf. R 50.
[80] dans le milieu social, G
[81] Donc, *1°)* la valeur n'existant pas en dehors de la collectivité, on étudiera vainement la valeur dans ce qui se passe chez les individus isolés, R
[82] la représentation intégrale, G
[83] sans que la majorité des éléments varie, BG sans que ces éléments varient, R
[84] la pensée, G
[85] pas plus que les autres valeurs, G — Cf. R 25 (beaucoup plus complexes).
[86] les subdivisions, G

G (résultat négatif):

R **il y a une étude qui ne rentre pas dans la linguistique :** c'est **la physiologie de la parole,** la manière dont se produisent les sons, dont joue l'appareil vocal.

G C'est une science à cette heure très développée.

R Différentes

29 méthodes (celle de Rousselot). On la dit [87] auxiliaire de la linguistique, mais à notre point de vue, elle est absolument en dehors de la linguistique:

B cela découle [...] de notre définition de la linguistique: système sémiologique. Les organes vocaux ne sont que des instruments.

G J'obtiendrais le son autrement que par le gosier, cela reviendrait au même.

R Dans un système de valeurs qui ne reçoit sa consécration que par la masse, l'instrument n'importe pas, l'acte par lequel on produit l'impression acoustique n'importe pas non plus pour la valeur. (La façon de produire ou de frapper le métal d'une pièce de monnaie importe encore bien moins que le métal lui-même). Dans la mesure où l'on aura fait abstraction de cette étude, on aura une juste idée du sujet linguistique. En pratique, cette étude est très importante pour bien comprendre les changements du son, qui rentrent dans la partie historique de la linguistique [88].

G Car ces changements changent les rapports du mot et de l'idée [89].

R Mais quand même l'histoire des sons (phonétique) est une chose capitale dans la langue, la manière dont se sont produits les changements est indifférente.

G Autre argumentation, entre parenthèses: **dans le mot,** il y a **association d'une impression acoustique et d'une idée :**

---

[87] Elle est, G
[88] qui sont un des facteurs historiques de la langue, G
[89] Cf. CLG p. 111, al. 4 (109, al. 3) (source: D 219).

R tout se passe dans le cerveau. Quand on a détaché ce qui a produit cette impression [90]

30 il y a encore toute la langue dans le cerveau, par exemple de l'homme qui dort.

BG Quelqu'un qui ne parle pas a tout le système de valeurs en lui [91].

G Ceci mène à la même conclusion: importance nulle de la fonction vocale.

R Par cette voie, on se rend compte aussi de ce qu'il y a dans la langue et de ce qu'est le phénomène linguistique.

G *26 nov.*

R Jusqu'ici, nous avons essayé de nous éclairer sur la nature et la place de la langue, mais par une tentative externe, par ce qui [92] n'est pas elle: en la rapprochant d'un système de signes (par exemple, la langue des sourds-muets), ou plus généralement, des signes, ou encore plus généralement, de la valeur, ou encore plus généralement, du produit social. Et cela non sans résultat: cela nous a amenés à nier que la langue [93] soit une fonction de l'individu et à classer la langue dans le même ordre que la valeur, que le produit social.

Mais

B que nous ayons rapproché ou écarté certaines choses, c'est par une voie extérieure que nous avons marché:

R nous avons circulé autour de la langue plutôt que nous n'avons été à son centre; nous n'avons pas exploré de l'intérieur les caractères primaires, essentiels pour la fixation de la nature et de la place de la langue.

Si l'on se demande, par le côté intérieur, en prenant l'organisme de la langue, quels sont les caractères les plus frappants de l'objet, il faut signaler, poser

31 comme tel qu'il soulève, dès qu'on le considère fondamentalement, deux questions qui semblent en contradiction avec ce qu'on

[90] Détachons l'impression acoustique et n'en gardons plus que le souvenir, G

[91] Cf. CLG p. 32 (31), 1° (fin de l'al.).

[92] en la rapprochant de ce qui, BG

[93] la langue, RB le langage, G

a dit — et ne sont d'ailleurs signalées par personne ![94] C'est la question *des unités* et la question des *identités*.

1) Question des *unités*.

a) Dans la plupart des domaines qui sont objets de science, cette question n'a pas même à se poser: ces unités sont toutes données. Dans la zoologie ou la botanique, l'unité de l'individu, bête ou plante, s'offre d'emblée, assurée comme une base dès le premier instant. C'est ce qu'on appelle une unité concrète (c'est-à-dire pas abstraite: n'a pas besoin d'une opération de l'esprit pour exister) [95]. C'est la comparaison de ces unités, etc., pas leur délimitation, qui fera l'objet de la recherche:

G si ce n'est pas la bête qui est toujours l'unité, ce sera par exemple la cellule; mais elle est donnée aussi [96].

R L'astronome

G n'a pas de peine à distinguer les unités

R (unités séparées par l'espace); le chimiste

G non plus: les corps forment des unités données

R (par exemple, le bichromate de potasse est une unité absolue, qu'on ne peut mettre un instant en doute comme unité concrète; on peut tout au plus demander ce que c'est, en rechercher la composition).

b) Quand il arrive que les unités concrètes, dans d'autres domaines scientifiques, ne se présentent pas avec évidence, alors

32 aussi elles n'ont pas d'importance: ainsi on ne voit pas l'unité concrète de l'histoire [97] (individu, époque, nation?), mais l'histoire peut faire son œuvre sans qu'il lui soit absolument nécessaire d'affirmer qu'elle les prend pour sa base; elles ne prennent pas de place nécessaire dans l'ensemble de la science.

Le langage [98], par contre, *1)* **a fondamentalement le caractère d'un système qui est fondé sur des oppositions** (comme

[94] (« que je ne vois posées nulle part »), G
[95] On n'est pas réduit à les trouver par abstraction, G
[96] quand ce ne serait que l'unité de la cellule, qui est donnée, R
[97] Dans l'histoire, on ne voit pas d'unités données, G
[98] Le langage, RBG

un jeu d'échecs avec les différentes combinaisons de forces attribuées aux différentes pièces). La langue étant tout entière dans l'opposition de certaines unités et n'ayant pas d'autres substrat (la langue ne consiste qu'en ces unités ! Il n'y a dans la langue que le jeu de ces unités les unes par rapport aux autres) [99], on ne peut pas se passer de connaître ces unités; nous ne pouvons faire un pas sans y faire appel, quelles qu'elles soient. *2)* **Tombent-elles sous le sens?** N'y a-t-il qu'à les saisir, ces unités dans lesquelles consiste tout le phénomène du langage? La réponse sera très souvent: oui; ces unités, ce sont les mots. La langue, semble-t-il, ne consiste qu'en des mots. Il s'agit de s'assurer si ces unités sont données comme les individus dans une espèce zoologique. **Mais tout de suite nous sommes mis en méfiance en voyant** qu'on s'est extrêmement disputé

33 pour définir le mot. Faisons l'expérience sur le mot (puisque c'est l'unité qu'on nous propose). Prenons *mois* (admettons tout de suite que *moi* et *mois* sont différents pour nous, bien qu'on puisse en dire long là-dessus et que pour les distinguer il y ait déjà une combinaison de son et d'idée [dans cette distinction] — c'est-à-dire que *moi* et *mois* ne nous sont pas donnés directement comme unités distinctes) [100]. Est-ce que *mois*, singulier et *mois*, pluriel, sont le même mot?

G Sans doute, c'est le même mot.

R Alors *cheval*, *chevaux* sont aussi le même mot:

B si, comme *un* mot, je comprends la variation singulier — pluriel, il en est ainsi;

R mais alors, pour y trouver une unité, il ne faut prendre ni *cheval* ni *chevaux*, mais ce qui résulte en moyenne des deux: nous faisons une abstraction,

G nous quittons l'unité concrète,

[99] La langue n'est pas libre d'avoir des unités ou de n'en avoir pas, elle ne consiste qu'en cela. Il n'y a pas quelque part quelque substrat, il n'y a que ce jeu, B

[100] MOIS (combinaison du son et de l'idée, ce qui évite la confusion avec MOI), G

R nous prenons comme unité quelque chose qui n'est plus donné directement, qui est déjà le résultat de l'opération de l'esprit.

Mais il y a une autre ressource. Si je prends une autre base: la continuité du discours, je vais prendre le mot comme formant une section dans la chaîne du discours, et non dans l'ensemble de sa signification (ce qui est en effet les deux manières de considérer le mot).

G Voyons si cette méthode nous donne l'unité co<ncr>ète [101].

R Mais il y a tout de suite quelque chose qui nous fait réfléchir: si nous entendons une langue étrangère, nous sommes hors d'état de faire les coupures,

G les séparations de mots;

R donc ces unités ne sont pas données directement
34 par le côté phonique; il faut associer l'idée.

G Mais je veux bien que nous nous rejetions sur l'idée en quittant le phénomène phonique.

R Et alors, si on prend le mot comme tranche du discours, aura-t-on autant d'unités concrètes? Reprenons seulement *chevaux* ou seulement *mois*, et représentons-nous « le mois de décembre » phonologiquement, comme le rendrait un phonographe, sans interruption — comme écrit dans une inscription grecque qui photographie pour ainsi dire le discours. Faisons les coupures; mais aussitôt nous voyons que nous faisons intervenir comme organe ici aussi le côté mental, le sens ! */mwa/* sera bien une unité, mais dans « un mois et demi » l'unité ne sera plus */mwa/* mais */mwaz/*.

G Il y a donc deux unités, sans quoi nous retomberions dans l'abstraction.

R De nouveau, ou bien nous n'avons plus d'unité du tout, et il faudra renoncer à

[101] complète, G

considérer *mois* ou *cheval* comme des mots; ou bien nous n'avons plus d'unité concrète: il faut une combinaison d'unités pour avoir une première unité [102], et l'on voit qu'il y a tout de suite entorse au principe.

On pourrait essayer sur d'autres unités que les mots, qui peuvent s'offrir. Il y a un point de vue qui dit:

G le mot est une abstraction, parce que ce n'est qu'une fraction de la phrase;

R les unités concrètes, ce sont seulement les phrases; nous ne parlons que par phrases; c'est nous qui ensuite

35 cherchons les mots par abstraction. **Mais cela conduit loin.** Si nous prenons la masse des phrases qui se prononcent, leur grand caractère est de ne pas se ressembler du tout entre elles, de ne pas offrir un fond commun qui puisse être objet d'étude. L'immense diversité des phrases peut ressembler à l'immense diversité des individus. Mais les individus

G des autres sciences

R ont des caractères communs et essentiels bien plus importants que ces différences. Les autres sciences peuvent étudier le général dans l'individu en négligeant les caractères qui le différencient des autres individus. Dans la phrase [103], tout est diversité, et si l'on veut trouver quelque chose de commun,

B il faudra de la complexité, je veux dire: des méthodes complexes, et l'on arrivera au mot

R qu'on ne cherchait pas directement.

G Conclusion: on ne s'en tire pas plus facilement avec la phrase qu'avec le mot.

R **Envisagée** par son côté interne, **dans son objet même, la langue nous frappe** donc, car c'est là son premier caractère, **comme ne présentant pas d'unités** concrètes

[102] Il y a déjà combinaison d'un- B
[103] Dans les phrases, G

G saisissables

R **de prime abord,** et sans que nous puissions renoncer à l'idée qu'il y en a, et que c'est leur jeu qui fait la langue. Voilà donc le premier point: un caractère qui se résout en un problème.

G *30 nov.*

Appendice à la question des unités [104].

R Avant d'aborder les identités, revenons sur un côté des unités que nous avons laissé de côté. Du côté de l'instrument matériel du signe en linguistique, est-ce le caractère d'être la voix humaine et le produit des appareils vocaux qui est décisif? Non. Mais il y a ici un caractère capital de la **matière phonique** non mis suffisamment en relief: c'est de se présenter à nous **comme une chaîne acoustique,** ce **qui entraîne immédiatement le caractère temporel**

36 qui est de n'avoir qu'une dimension. On pourrait dire que c'est un caractère linéaire: la chaîne de la parole, forcément, se présente à nous [105] comme une ligne, et cela a une immense portée pour tous les rapports postérieurs qui s'établiront. Les différences qualitatives (différence d'une voyelle à une autre, d'accent) n'arrivent à se traduire que successivement:

G on ne peut avoir à la fois deux nuances,

R on ne peut avoir à la fois une voyelle accentuée et atone; tout forme une ligne, comme d'ailleurs en musique.

Si nous sortons de la langue, il peut ne pas en être de même pour d'autres signes: ce qui s'adresse à l'organe visuel peut comporter une multiplicité [106] de signes simultanés. Je puis même superposer un signe plus général, qui serait le fond, et d'autres projetés sur celui-ci. Toutes les directions et combinaisons sont possibles, toutes les ressources qui peuvent résulter de la simultanéité seront à ma disposition dans le système de signes.

G Il n'en est pas ainsi dans la ligne acoustique.

[104] *Titre biffé:* Question des identités, G
[105] La parole est bien représentée, G
[106] une pluralité, G

R La matière phonique sera toujours dans le même sens et n'admet pas la simultanéité de deux signes [107].

G Il importe donc de ne pas confondre signes acoustiques et visuels.

R Quand on parle de signes, nous pensons immédiatement aux signes visuels et nous tombons dans l'idée fausse que la séparation des signes est toute simple, ne nécessite pas une opération de l'esprit.

37 Il résulte de ce caractère de la langue que le côté matériel du signe [108] est un côté amorphe, qui n'a pas de forme en soi. Voilà une des causes qui rendent difficile de trouver où sont les unités. La linguistique aurait pour tâche de déterminer quelles sont réellement ces unités valables de tout genre. On ne peut pas dire qu'elle s'en soit rendu compte, car elle n'a guère fait que discuter sur des unités mal définies. Non seulement cette détermination des unités qu'elle manie sera la tâche la plus pressante de la linguistique, mais ce faisant elle aura rempli sa tâche tout entière [109]: le rôle caractéristique du langage vis-à-vis de la pensée, ce n'est pas d'être un moyen phonique, matériel; mais c'est de créer un milieu intermédiaire

G entre la pensée et le son,

R de telle nature que le compromis entre la pensée et le son aboutit d'une façon inévitable à des unités particulières. La pensée, de sa nature chaotique, est forcée de se préciser parce qu'elle est décomposée, elle est répartie par le langage en des unités [110]. Mais il ne faut pas tomber dans l'idée banale que le langage est un moule: c'est le considérer comme quelque chose de fixe, de rigide, alors que la matière phonique est aussi chaotique en soi que la pensée. Ce n'est pas du tout cela: ce n'est pas la matérialisation de ces pensées par un son qui est un phénomène utile;

[107] Cf. CLG p. 105 (103), § 3, al. 2 (source: D 191).
[108] la matière, B la matière du langage, G
[109] presque toute sa tâche, G
[110] se précise en se décomposant. Le bienfait du langage est de forcer la pensée à se décomposer, G

c'est le fait, en quelque sorte mystérieux, que la pensée-son implique des divisions [111]

38 qui sont les unités finales de la linguistique. Son et pensée ne peuvent se combiner que par ces unités. (Comparaison de deux masses amorphes: l'eau et l'air [112]. Si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une succession d'unités: la vague = chaîne intermédiaire qui ne forme pas substance. Cette ondulation représente l'union, et pour ainsi dire l'accouplement, de la pensée avec cette chaîne phonique qui est en elle-même amorphe [113]. Leur combinaison produit une forme). Le terrain de la linguistique est le terrain qu'on pourrait appeler dans un sens très large le terrain commun, des articulations, c'est-à-dire des « articuli », des petits membres dans lesquels la pensée prend conscience (valeur ? B)[114] par un son. Hors de ces articulations, de ces unités, ou bien on fait de la psychologie pure (pensée), ou bien de la phonologie (son).

G La linguistique a pour domaine ces phénomènes de frontière.

R La *question des identités* **peut se confondre en partie avec celle des unités.** Elle n'est qu'une complication — du reste féconde — de cette question. Sur quoi faisons-nous reposer l'identité de *calidus* et de *chaud* (*šo*)? Ou bien de *despectus* avec *dépit*? La chaîne phonique, dans ces deux derniers mots, est différente; la signification est loin d'être identique. En quoi consiste-t-elle, cette identité? Mais ne nous imaginons pas que là soit la grande question: il est tout aussi intéressant de se demander sur quoi nous

39 faisons reposer l'affirmation de l'identité

G d'un même mot prononcé deux fois de suite,

R de « Messieurs ! » et « Messieurs ! ».

[111] Ce qui est remarquable, c'est que le son-pensée (ou pensée-son) implique des divisions, G

[112] une surface liquide et la masse atmosphérique, G

[113] (la matière qui forme les vagues, elle aussi, était amorphe), G

[114] La leçon de B, notée entre parenthèses par R, est sans doute la bonne.

Assurément, il y a là deux actes successifs. Il faut se référer à un *lien* quelconque. Quel est-il? Il s'agit d'une identité à peu près la même que si je parle de l'identité du train express

G quotidien

R de 12 h. 50 ou de 5 h. pour Naples. Peut paraître paradoxal: matière [phonique] différente! Mais dans « Messieurs » prononcé deux fois, c'est la même chose: j'ai dû renouveler la matière. Donc ce n'est pas une identité quelconque qui est sous la main. Autre exemple: on rebâtit une rue; c'est la même rue!

Cette identité est du même genre que l'identité linguistique. Cette question: sur quoi repose l'identité? est la plus grave, parce qu'elle revient tout à fait à la question de l'unité [115]. Il n'y a pas identité si certaines conditions tacites ne sont pas acquises d'avance. Le lien de l'identité linguistique (il peut d'ailleurs y en avoir plusieurs) affecte donc l'idée même de l'unité. Dans l'exemple de la rue, on peut se demander de quel genre est cette unité: on verra qu'elle est purement négative ou oppositive.

40 **Le lien d'identité repose** donc **sur des éléments qu'il faut rechercher** et par lesquels on touchera de très près les unités. Et cette question des identités finit par être la même que celle des réalités linguistiques. La langue est pleine de réalités trompeuses, puisque nombre de linguistes ont créé des fantômes auxquels ils se sont attachés. Mais où est fantôme, où est réalité? Difficile à dire. Pour l'établir, il faut se persuader qu'**on n'a pas devant soi des êtres concrets.** Exemple (qui montrerait qu'on revient toujours à une question d'unités): ainsi la distinction des parties du discours. Difficile de comprendre la nature exacte de cette classification (est-elle logique? linguistique? etc.).

G L'adjectif, dit-on, est une partie du discours.

R Est-ce que, dans « ces gants sont bon marché », *bon marché* est adjectif? Il y a deux mots, ce qui est embarrassant parce que, en distinguant

[115] Cette question d'identité se confond avec celle de l'unité, G

les parties du discours, on avait cru distinguer des mots ! La question de l'unité, donc, se pose presque tout de suite.

Dans un tout autre ordre, si nous prenons par exemple des parfaits grecs en -κα, beaucoup de raisons de croire que ce -κα n'a rien à faire avec le verbe lui-même et que ce n'est que peu à peu qu'il s'y est soudé [116]. Dans ce cas, c'est une question d'unité qui est en jeu. Sommes-nous bien sûrs
41 qu'avant cette soudure, βέβη-κα faisait deux, et que maintenant βέβηκα ne fait qu'un? Nous ne sommes pas si sûrs que cela.

Ou bien un mot comme *chanteur*. Nous sentons que nous sommes en état, par l'analogie, de le diviser en *chant+eur*, et pourtant, étymologiquement, c'est *chan+teur* [117]. C'est un changement, pour ainsi dire, de pure répartition: le total reste le même. C'est donc une question d'unité, et si on ne la scrute pas, on ne se rendra pas compte du phénomène.

Ainsi, de savoir quelles sont les différentes choses qui ont droit à s'appeler réalités, c'est décider quels liens d'identité existent entre elles (quelles identités elles comportent), et quelles catégories d'unités elles peuvent former.

Ne pourrait-on pas parler de catégories

G plutôt que d'unités?

R Non, car il faut toujours dans le langage une matière phonique; celle-ci était linéaire, il faudra toujours la découper. C'est ainsi que s'affirment les unités [118]. Parler d'idées générales avant d'avoir fait de la linguistique, c'est mettre la charrue devant les bœufs, mais il le faut bien ! Aussi nos observations souffrent-elles du défaut d'être ou trop courtes, ou trop longues.

G *3 déc.*

---

[116] Le -κα du parfait grec est probablement une particule adventice, G

[117] Opposons *chanteur*, où nous sentons deux éléments différents (*chant + eur*) à *cantor*, où la séparation n'est pas correspondante (*can + tor*), G

[118] la ligne phonique doit être coupée comme aux ciseaux et se résoudra finalement en unités, G

R *Remarques incidentes* [119]. L'idée d'unité serait peut-être plus claire pour quelques-uns si on parlait d'unités significatives. Mais il faut insister sur le terme: unité. Autrement, on est exposé à se faire une idée fausse et à croire qu'il y a des mots existant comme

42 unités et auxquels s'ajoute une signification. C'est au contraire la signification qui délimite les mots

G dans la masse parlée [120].

R Critère de ce qui est abstraction pure et de ce qui est concret. A tout moment, il est parlé du danger des abstractions. Pour se rendre compte de ce que c'est, il faut un critère. Ce critère est dans la conscience de chacun: ce qui est dans la conscience des sujets parlants, ce qui est ressenti à un degré quelconque, c'est la signification. Et on pourra dire alors que le concret réel, pas du tout si facile à saisir dans la langue, c'est ce qui est ressenti, ce qui à son tour équivaut à: ce qui est significatif à un degré quelconque [121].

G (Il y a des degrés de conscience et de significativité.)

R Ce qui est significatif se traduit par une différenciation d'unités.

G L'unité ne préexiste pas. C'est la signification qui la crée [122].

R Ce ne sont pas les unités qui sont là pour recevoir une signification. Quand le grammairien vient dire que dans *ekwos*, *ekwo-* est le radical, cette délimitation est une abstraction des grammairiens. Et c'est vrai, parce que *ekwo-* n'était pas ressenti comme une unité par les Latins. Si on sépare *ekw/os*, il est plus douteux qu'on n'ait pas distingué deux éléments: *-os* auquel on attachait un sens par rapport à *ekw-*; deux unités étaient ressenties.

---

[119] *Remarques après coup*, G

[120] dans la pensée, R La signification seule permet de délimiter les unités, B

[121] concret / réel } = ce qui est ressenti = ce qui est significatif, G

[122] c'est la signification qui la crée, elle n'existe pas avant, R

G Mais peut-être bien, par analogie avec *rek-s*, a-t-on ressenti la séparation *ekwo-s*.

R L'opposition entre la séparation indo-eur. (*ekwo/s*) et < la séparation > latine (*ekw-os*) se traduit par une délimitation d'unités [123].

G C'est le sens qui crée l'unité, on le voit donc.

43 R *Division intérieure des choses de la linguistique* [124].

Il faut préliminairement mettre de côté tout ce que nous appellerons le côté externe de la linguistique, qui n'est pas directement relatif à l'organisme intérieur de la langue. On a fait des objections à cet emploi du terme d'organisme: la langue ne peut être comparée à un être vivant, est à tout moment le produit de ceux de qui elle dépend. On peut cependant employer ce mot sans dire que la langue est un être à part, existant en dehors de l'esprit, indépendant. Peut-on parler de linguistique externe

G et linguistique interne?

R Si on a quelque scrupule, on peut dire: étude interne et externe de la linguistique.

Ce qui rentre dans le côté externe: histoire et description ext<erne>.

G (Chaire d'Alexis François [125], Histoire *externe* de la langue française).

R Le mot de linguistique évoque surtout l'idée de cet ensemble [126]. C'est le côté par lequel la linguistique touche quantité de domaines qui ne sont pas le sien propre; c'est le côté qui n'est pas de la linguistique proprement dite ou pure. Aussi notre définition est toute négative: c'est tout ce qui n'est pas relatif

44 à l'organisme intérieur [127]:

---

[123] *ekwos*, *ekw-os* [etc.] RBG, et non *equos*, *equ-os :* il ne s'agit pas seulement du latin, comme l'indique la dernière phrase de R

[124] *Divisions intérieures de la lingu-* G

[125] Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Genève, de 1908 à 1952.

[126] La linguistique, jusqu'ici, semble s'être occupée surtout de ce domaine, G

[127] interne, G — Cf. n. 138.

G *1°)*

R les rapports des différentes langues avec l'ethnologie, les points par lesquels la langue se mêle à l'histoire des différentes populations, civilisations, races. Les rapports, comme en général, sont ici doubles: ceux qui parlent une langue slave sont-ils tous de race slave?

G Réciproquement, la langue slave adoptée par un peuple non slave [128] n'a-t-elle < pas > subi un contre-coup?

R En second lieu, rapports avec l'histoire politique des peuples. Ils peuvent être de toute espèce. De grands faits (comme la conquête arabe, romaine) ont une portée sans limite pour une foule de faits linguistiques.

G Outre les conquêtes [129]

R il y a la colonisation, qui transporte un idiome dans des milieux différents, ce qui peut amener des changements dans la langue.

G Autres influences politiques [130]:

R la Norvège a adopté le danois

G comme langue officielle

R en s'unissant politiquement; aujourd'hui, le norvégien essaie de se dégager, mais il est imprégné d'éléments danois. L'état politique: des états laissent la liberté à tous les idiomes (Suisse); d'autres peuvent chercher à établir l'unité (France).

G Mesures contre les langues des minorités dans un grand ensemble politique.

45 R Dans des états très civilisés,

G la civilisation entraîne un développement de la langue, de certaines langues techniques [131]:

[128] Si c'est une race errante qui parle le slave, R
[129] Pareillement, B Dans la conquête, R
[130] Toute espèce de faits pol- R
[131] certains côtés de la langue se développent, R

R langue juridique, etc.

En troisième lieu, rapports avec des institutions de toute espèce: l'église, l'école. Sera difficilement séparable d'avec une chose encore plus générale: le développement littéraire d'une langue, chose d'autant plus générale que celui-ci n'est guère séparable de l'histoire politique (mais nous ne parlons que négativement).

G Ici se pose

R **la grosse question**

G de la naissance

R **des langues littéraires entrant en lutte avec les dialectes locaux.**

G A son tour, la langue littéraire est dépendante d'autres gens et choses [132] que de la littérature: la science, la langue officielle,

R l'influence des salons, de l'Académie; en Allemagne, de l'imprimerie, des chancelleries impériales.

En quatrième lieu, il y aurait aussi **l'extension géographique des différentes langues:** le grand phénomène de la **diversification dialectale,** qui est général, ne peut se traiter que par une méthode géographique: la première chose nécessaire, ce sont les atlas

G linguistiques.

R Pour montrer combien la langue est liée avec l'extension géographique, ces atlas ne donnent que la limite des dialectes. Mais il n'y a pas de

46 limites de dialectes, il n'y a que des limites de *caractères* dialectaux:

Lignes isoglosses: terme assez mal choisi; ces lignes < correspondent à des > éléments dialectaux, éléments de diversité,

[132] a affaire à bien d'autres choses, R

pas langues ! C'est là que l'objection à cette classification (linguistique interne et externe) peut se soulever le plus facilement: est-ce que tout cela ne touche pas à l'organisme intérieur [133] de la langue? S'il s'agit de langues sédentaires, si ce sont les conditions habituelles, ce sont les conditions organiques de la langue ! Si l'on veut; mais cela ne touche pas l'organisme intérieur de la langue: ainsi pour l'olivier, le houblon, on peut tracer sur une carte les limites de sa zone de culture; mais toute l'organisation intérieure de la plante peut être étudiée en dehors de cette délimitation.

Mais l'objection va plus loin: on ne
47 saurait séparer
tout ce côté externe de l'étude proprement dite de la langue. Les Allemands surtout ont beaucoup insisté sur les « Realia »; on a fait remarquer combien la grammaire d'une langue dépend de ces causes extérieures (de même que la plante peut être changée intérieurement par des facteurs externes: terrain, climat, etc.); comment la langue est remplie de termes techniques qui ne peuvent s'expliquer si on n'en considère pas la provenance [134]. On a dit, à propos de la langue littéraire, qui à un point de vue est anormale: elle est normale, car partout il s'en développe à côté des dialectes locaux

G quand un peuple arrive à un certain point < de civilisation >.

R Il est vrai que plus on étudiera aussi les phénomènes externes, mieux cela vaudra pour l'étude de la langue. Mais il est faux de dire que l'on a besoin d'y recourir à tout instant. Il faut faire la séparation; elle est nécessaire pour la clarté, et plus on séparera, plus elle y gagnera.

G Comparaison: quand une espèce végétale se rabougrit sous des influences externes, il y a une modification interne résultante: est-ce que ce cas rentre dans la botanique? De même, il peut y avoir des hésitations de ce genre en linguistique. Exemple:

[133] ne rentre pas dans le développement int- G

[134] La moitié de la langue ne s'explique que par les langues techniques, qui impliquent la connaissance des divers métiers, G

R Il y a des idiomes dont on ne sait pas par quels peuples ils ont été parlés (ainsi le zend: langue des Mèdes? Le paléoslave: est-ce l'ancienne langue bulgare ou slovène?), et on n'est pas gêné pour l'étude intérieure de ces langues, quoique nous ne soyons informés de rien de ce qui les concerne extérieurement.

48 Dans ce côté externe, nous ne faisons pas rentrer les sciences ou les études auxiliaires. Il y a de ces études auxiliaires que nous ne faisons rentrer nulle part dans la linguistique. Il y a la psychologie, la physiologie de la parole.

G Elles ne se classent même pas dans la linguistique externe [135].

7 déc.

R La meilleure preuve qu'il y a lieu de distinguer entre la linguistique externe et < la linguistique > interne, c'est qu'il n'est pas possible de les traiter selon une méthode aussi simple pour l'une que pour l'autre. Par là nous avons un critère pour dire ce qui est de la linguistique externe et ce qui ne l'est pas. Tant qu'on parlera de choses du genre de celles énumérées plus haut, on pourra ajouter des détails aux détails **sans se sentir dans l'étau d'un système.** Rien n'est plus enviable pour un linguiste que la relative aisance avec laquelle on peut faire l'histoire d'un peuple:

G On peut couper où on veut;

R et tant qu'il en est de même pour l'histoire de la langue, c'est le signe que nous sommes dans la linguistique externe. Tous les détails qui font l'histoire de l'expansion d'une langue en dehors de son territoire se grouperont un peu comme on voudra,

G pourvu qu'on donne la somme des faits;

R de même si l'on recherche

49 ce qui a créé une langue littéraire par

[135] (il faut bien que le phys<iologue> s'informe de ce que l'on veut étudier, mais ce n'est pas de la linguistique), R

opposition aux dialectes [136], on n'a pas à sortir de la narration, et si l'on groupe les faits sous quelques divisions plus profondes, ce sera pour la clarté.

Dans la linguistique interne, cela change; elle n'admet par un ordre quelconque;

G la langue

R est un système qui n'admet que son propre ordre. Si on préfère, au lieu de parler d'organisme, on peut parler de *système* [137]. Cela vaut mieux et cela revient au même. Donc, la linguistique externe, c'est tout ce qui concerne la langue sans entrer dans son système.

G Ce qui est linguistique interne, c'est tout ce qui a trait à son système.

R La comparaison du jeu d'échecs n'est pas sans intérêt: la valeur de chaque pièce ressort d'un système (ensemble) complexe de conditions, plutôt que de la valeur propre à chaque pièce. On verra assez clairement ce qui est interne ou externe dans ce qui a pu marquer l'histoire du jeu d'échecs: ainsi son passage de Perse en Europe est externe;

G idem, si les termes qui désignent quelque chose sont de telle ou telle origine.

R Est seul interne ce qui regarde le système. Cependant, on ne voit pas toujours du coup ce qui intéressera le système, et les choses extérieures ne sont pas toujours aussi extérieures que celles mentionnées. Par exemple, si les pièces sont d'ivoire ou de bois, c'est indifférent au système, donc extérieur.
50 Si l'on admet une figure ou une rangée de cases de plus, c'est important pour le système, intérieur [138]. Il faudra dans certains cas discuter s'il s'agit d'intérieur ou d'extérieur. Est intérieur [138]: **ce qui est susceptible de changer les valeurs à un degré quelconque.** Ou: chaque fait externe n'est à considérer pour la théorie que dans la mesure où il peut changer les valeurs. On aura l'occasion de s'apercevoir de nouveau

[136] De même pour l'histoire de la langue littéraire française, G
[137] (Disons toujours système plutôt qu'organisme, si vous le voulez), G
[138] interne, G

que dans tout système comme la langue il n'y a rien d'autre que des valeurs.

De quoi sont formées ces valeurs? Cela diffère selon la base de chaque système; il n'y a que ceci de constant, que les valeurs ne sont jamais des unités simples, et elles le sont moins que partout dans la langue, où on ne peut pas même délimiter une unité matérielle en dehors de sa valeur !

Nous sommes revenus à un point que nous avons touché. Pour simplifier, M. de Saussure ne fait pas de différence fondamentale entre ces cinq choses: une valeur, une
51 identité, une unité, une réalité (au sens linguistique: réalité linguistique) et un élément concret linguistique.

Pour ne pas sembler prendre des choses extraordinaires, **prenons ce cavalier du jeu d'échecs: est-ce un élément concret du jeu d'échecs? Assurément non,** puisque, **pris dans sa matérialité seule, hors de sa case** et d'autres circonstances, il représente quelque chose pour la matière universelle, mais totalement rien pour le jeu d'échecs. Ce qui sera concret, ce sera le cavalier [139] **revêtu de sa valeur, faisant un** avec elle. **A-t-il une identité?** Totalement, **dans la mesure où il aura une valeur.** On constate que non seulement tout autre cavalier, mais même des figures qui n'auraient aucune ressemblance avec ce cavalier, pourvu qu'elles diffèrent de toutes autres, seront déclarées identiques pour le jeu d'échecs, pourvu qu'elles aient même valeur. D'où l'on voit que la mesure de l'identité, dans les systèmes dont nous parlons, n'est pas la même qu'ailleurs: on voit le lien entre l'identité et l'unité, l'une étant la base de l'autre.

C'est la même chose, placé dans une sphère systématique, de parler de réalité ou de valeur, mais aussi d'identité et de valeur, et réciproquement. C'est là ce qui compose toute cette sphère. Il faut se garder de donner à ces entités une autre base; ne pas prendre les syllabes comme réalités [140]. C'est quelque chose déjà d'y ajouter la signification,

---

[139] Il ne sera élément concret et réel que lorsqu'il sera, G

[140] Erreur fondamentale, quand on croit saisir la base de la langue dans le phonisme d'un mot, G

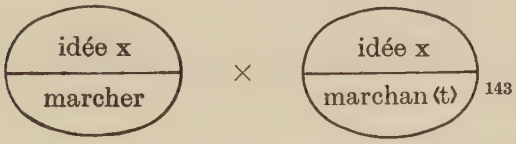
G conçue comme inséparable,

R mais insuffisant.

52 La valeur, ce n'est pas la signification. La valeur est donnée par d'autres données; elle est donnée, en plus de la signification, par le rapport

G avec d'autres idées [141],

R **par la situation réciproque des pièces de la langue** [142].



et ainsi de suite. C'est la valeur elle-même qui fera la délimitation; l'unité [144] **n'est pas délimitée fondamentalement; voilà ce qui est particulier à la langue.**

Le mot est l'unité la plus fortement délimitée. Le linguiste qui voudrait délimiter l'unité du mot devrait rechercher sur quoi cette séparation du mot se fonde, ce qui pourrait faire le sujet d'une année de cours. Il est des écritures qui ne connaissent pas la séparation des mots. Les illettrés (lettres de cuisinières) ignorent la séparation exacte des mots.

G Excellents documents pour faire réfléchir sur ce qu'est le mot. L'unité

R se ramène toujours à la valeur et à l'identité par la valeur; l'unité est inexistante d'avance, hors de la valeur. Cela ramène toujours à la question: qu'est-ce qu'une valeur?

G une identité? un élément concret (opposé à élément matériel)? [145]

R La division intérieure de la linguistique,

---

[141] entre un tout et une certaine idée, R
[142] des pièces d'échecs, G
[143] marchand, R
[144] la forme, G
[145] identité, élément concret, R

G à laquelle nous tendons,

R est basée forcément sur ces entités de valeur, etc.

G Si les valeurs ne forment qu'un seul tout, les divisions intérieures doivent partir de là. Si la mesure d'identité de la langue lui est particulière, il faut partir de là.

R Nous ne voyons pas d'autres identités que celles de valeur. Réalité, élément concret, unité se confondent. On est obligé de reconnaître qu'il y a deux

53 espèces d'identités dans la langue, ou en tout cas qu'il y a deux ordres de problèmes d'identité.

G *1°)*

R A tout moment, nous nous trouvons placés devant une sorte d'identité que M. de Saussure définit: **identité à travers le temps ;** on peut même proposer un terme: diachronique (traversant le temps); c'est celle par laquelle nous disons que *sevrer*, c'est *separare*. Sur quoi repose exactement cette identité? C'est de quoi doit s'occuper une partie de la linguistique.

G Je ne me chargerais guère d'expliquer cette identité.

R Mais nous ne dirons pas, par exemple, que *fleurir* soit la même chose que *florere:* **quelque chose a changé, ce n'est pas la même forme en ligne directe** (il faudrait en tout cas **florire*).

B Pourtant, l'un n'est pas plus différent que l'autre. Et l'on dit qu'il y a d'un côté identité, de l'autre, pas [146].

R Dans son type le plus signalé (pas absolument), l'identité diachronique, c'est ce qu'on appelle l'identité phonétique. Qu'on ne se fie pas à ce terme: le mot n'explique rien.

Mais parce qu'on a fait intervenir l'idée du son, il ne faut pas croire qu'on ait rendu compte du phénomène. Si on se demande en quoi il consiste, on voit qu'il faut sortir de l'idée

[146] Donc, d'un côté on pose l'identité, et de l'autre on ne la pose pas, R

du son ! L'idée qu'il s'agit du
54 son est précaire [147] en beaucoup de façons.

G Je ne voudrais pas entrer dans cette question à fond. Cependant,

R par exemple, dans tout changement phonétique, dans toute loi phonétique, est-ce le son qui change? Non: *a* ne devient pas *e* [148]; on n'a fait que reproduire une forme en s'en écartant. Le lien d'identité [149] est en dehors du son. C'est comme un air de musique que vous reproduisez mal: ce n'est qu'au nom de l'unité que vous pouvez juger s'il y a eu changement:

G ce qui s'est passé est moins important que l'unité qui maintient l'identité [150].

R Il est mystérieux, le lien de cette identité diachronique qui fait que deux mots ont changé complètement [151] *(calidus : šo ; <* germ. *> aiwa : <* all. *> je)* et qu'on en affirme cependant l'identité. **En quoi consiste-t-il?** Précisément !

G Aussitôt, nous sommes dans le premier problème de la langue. Non pas que la réponse soit aisée.

R Il y aura donc dans la linguistique toute une série de questions à résoudre, ou plutôt à scruter, qui se rapportent aux identités, unités diachroniques.

G *2°)*

R En regard de cela, il existe un autre ordre d'identités, celui des identités synchroniques dont est formée une langue à tout moment, celles qui constituent un état. Ici plus que partout, les éléments
55 qui constituent cette identité sont rien moins qu'évidents d'emblée. Est-ce que la négation

[147] L'id<entité> phonétique est pr- G
[148] ce n'est pas le son qui change, ce n'est pas un *a* qui devient autre chose, G
[149] d'unité, G
[150] elle est plus importante que le changement phonétique, R
[151] On peut avoir affaire à une unité paradoxale: G

pas est identique au substantif *pas*? Voilà qui peut mettre aux prises l'identité diachronique et < l'identité > synchronique. **Diachroniquement, il n'y a pas de doute** (« Je n'irai pas » — puis, cela s'est étendu). Mais synchroniquement? Nous voyons que nous sommes placés devant un autre système de poids et mesures; il faut répondre négativement:

G Nous sommes devant deux valeurs. Il n'y a pas identité;

R et la preuve, c'est qu'on est obligé à l'école de nous apprendre cette unité.

Voilà les deux axes qui peuvent être en opposition, les deux grandes balances: la balance synchronique et la balance diachronique.

G *10 déc.*

R Le terme de synchronique (= ce qui appartient à un instant déterminé de la langue) est un peu indéterminé. Il semble supposer que tout ce qui est simultané constitue un même ordre.

G On ferait donc mieux de dire: idiosynchronique [152]

R (= dans l'ordre spécial correspondant à une langue déterminée). La séparation ira en principe jusqu'au dialecte et au sous-dialecte dans la mesure où il sera nécessaire
56 de prendre à part ces divisions de la langue. « Diachronique », non seulement ne nécessite pas, mais ne comporte pas une pareille spécification: les termes rapprochés dans une vue diachronique ne tombent pas dans une même langue:

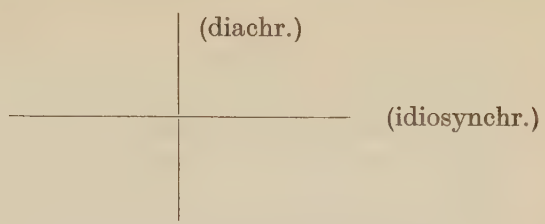
indo-eur. *esti* gr. ἐστι, all. *ist*, fr. *est*.

C'est justement l'ensemble des faits diachroniques et leur direction qui créent la diversité des idiomes. (En même temps, on ne réclame pas une spécification de ce genre. Pourvu que la relation (le lien diachronique, B) établie entre deux termes soit vraie, c'est suffisant. Donc, ne pas chercher autre chose.) [152a]

Les faits de langue seront donc soumis à deux sortes d'enchaînements (diachronique et idiosynchronique), qu'on peut représenter par les deux axes:

[152] Il faut ajouter *idio*synchr- R

[152a] Ce passage ne semble pas à sa place.



mais dans les deux enchaînements, on a toujours à s'occuper des unités exactes qui peuvent exister selon l'enchaînement A ou B:

(enchaînement synchronique)

G Dans le lien diachronique, les unités ne sont pas fixes, mais variables. Elles se modifient à tout moment.

57 R Pour l'unité diachronique, la figure fausse serait:

comme si l'unité était déjà délimitée. Elles vont au contraire s'établir d'un instant à l'autre en vertu de cet enchaînement:

Exemple pris au hasard, dans la masse (de par certains côtés, un peu en l'air), qui peut fixer beaucoup d'idées et qui peut se rapporter à différents points que nous avons touchés: à l'origine de nos langues indo-européennes, il n'existe point de prépositions, mais les rapports sont marqués par les différents cas, qui sont nombreux et ont **une grande force significative.** D'un autre côté, il n'y a pas de verbes composés (d'un préverbe et d'un verbe:

B *conferre, inducere,* etc.; περιοράω).

R Il y a en revanche des particules, mots qui s'ajoutent pour nuancer l'action (comme περί). Il n'y a ni: *obire mortem*, ni *ire ob mortem*; il y a: *mortem ire ob*. Exemple grec: il y a à l'origine: ὄρεος (« de la montagne ». La force significative de cette forme à l'origine est en général aussi bien celle de l'abl. que du gén.) βαίνω. Cela ne peut signifier que: « Je viens de la
58 montagne. » Puis quelque chose qui nuance: κάτα « en des-descendant ».

G A une époque postérieure [153], on a: κατὰ ὄρεος / βαίνω

R (M. de Saussure n'insiste pas sur l'ordre des termes, qui pourrait être aussi: ὄρεος κάτα). <Κατα> a maintenant le rôle de préposition.

G On a aussi [154]: καταβαίνω / ὄρεος.

R Il y a là deux ou trois phénomènes, mais tous **reposent sur une interprétation des unités. La langue interprète ce qu'elle a reçu,** pas toujours comme elle l'a reçu. La valeur de chaque terme a changé, mais c'est avant tout **une nouvelle répartition des unités. La substance matérielle** qui entre dans chaque unité est aussi importante à considérer pour voir ce qui s'est passé, que **la fonction** qu'on attache à cette substance.

G C'est là un phénomène [155]

R qui entre dans ce qu'on appelle la syntaxe.

Mais c'est une illusion de croire qu'on peut se mouvoir dans le domaine du sens pur quand on fait de la syntaxe. Cette illusion a causé nombre d'erreurs.

Nous avons *1)* création d'une espèce [156] de mots nouvelle:

G les prépositions,

R et cela par un
59 simple déplacement des unités conçues:

[153] à un autre moment, R
[154] Puis, R, *fort. recte.*
[155] mais il s'agit principalement d'un fait, R
[156] classe, G

G résultat d'un autre découpement: κατα a été réuni à ὄρεος tandis qu'auparavant κάτα est une troisième unité dans la phrase.

R Il n'est pas immédiatement important que ce soit κατὰ ὄρεος ou ὄρεος κάτα. *2)* Il y a la création d'un type verbal nouveau: καταβαίνω en un ou deux mots (quoique ce soit encore une question !). L'unité particulière se résout aussi en un déplacement.

G De nouveau, répartition nouvelle des unités.

R *3)* Il y a aussi les germes d'un effacement

B d'un cas: l'ablatif, et l'effacement

R du sens [157] des cas dans ὄρεος. C'est κατα qui va donner désormais la principale contribution à ce sens

G de provenance:

R -ος n'a plus beaucoup d'importance. Donc, les trois phénomènes se ramènent, comme nous disions, à une question d'unité.

Ce sont là autant de phénomènes diachroniques, si l'on prend le simple déplacement. D'un autre côté, ce ne sont pas des changements phonétiques (aucun son n'a changé). Donc, la phonétique, si elle en est la branche principale, est loin d'épuiser ce qui est diachronique [158]. Dans le changement phonétique, c'est la somme des sons qui change; ici, c'est l'idée; cela a de commun avec la phonétique que tout revient à telle ou telle unité qui se transmet avec ou sans changement dans le temps [159]. Changements phonétiques ! — c'est-à-dire qu'on parle toujours de changements *phonétiques*, comme s'il n'y avait que ceux-là. Mais il y a des mots qui se transmettent sans changement de son: il y a un déplacement qui n'est pas phonique.

G L'enchaînement ou

[157] du sens, RG du sentiment, B

[158] D'où il ressort que le phénomène phonétique, s'il est le type du phénomène diachronique, n'est pas du tout le seul phénomène diachronique, G — Cf. R 113-119.

[159] Ce qui réunit les deux choses, c'est la transmission, avec ou sans changement, d'un certain nombre d'unités, B de certains éléments, G

R ordre diachronique équivaut à déplacement des valeurs, d'où qu'il provienne, c'est-à-dire déplacement des unités significatives.

60 L'ordre idiosynchronique [160] est un équilibre déterminé des valeurs tel qu'il s'établit de moment en moment.

G L'équilibre n'est pas le même dans: βαίνω / ὄρεος / κάτα et dans: κατὰ ὄρεος / βαίνω [161].

R L'ordre diachronique et < l'ordre > idiosynchronique s'opposent comme cinématique et statique. Mais ce qui est cinématique, n'est-ce pas toujours ce qui est historique? Le terme d'histoire appelle des idées trop vagues, déjà parce que la description d'une époque s'appelle aussi histoire, n'est pas opposée au passage d'une époque à l'autre.

G Ensuite,

R les forces statiques et < les forces > diachroniques de la langue sont non seulement dans un contact et un rapport perpétuels, mais en conflit. Leur jeu réciproque les unit [162] de trop près pour que la théorie n'ait pas à les opposer très nettement. Ce que nous pouvons admettre au maximum, ce sont les termes: évolutif et statique (évolutif n'est pas encore assez précis, ne met pas assez en opposition les deux systèmes de forces).

Dans ce qui est diachronique ou synchronique, les valeurs ou unités pourront être de toute espèce. Il ne faut pas les poser *a priori*. Par exemple, y a-t-il synchroniquement une
61 valeur comme le mot? Y en a-t-il une dans l'ordre diachronique? Et est-ce la même?

On ne peut donc pas dire d'avance toutes les catégories d'unités qu'on peut être appelé à reconnaître dans les deux ordres. Avant de les reconnaître, il faut leur appliquer le point de vue diachronique et le point de vue synchronique comme base d'appréciation. Même les unités élémentaires ne pourront être déterminées qu'en se plaçant à un des deux

[160] synchronique, BG
[161] (n'est pas le même que dans l'ordre diachronique), R
[162] les oppose, G

points de vue [163]: il n'y a de réalité que dans ces deux ordres, il n'y a pas de réalités mixtes entre les deux.

Est-ce que ces deux ordres épuisent les points de vue de la linguistique? N'y a-t-il pas un point de vue panchronique dans la langue? On est obligé de faire une distinction dès le début: s'il ne s'agit que de généralisations, elles peuvent être [164] panchroniques; mais ce ne sont que des généralisations: par exemple

G telle loi: il y a des changements phonétiques.

R Les changements phonétiques, en eux-mêmes, sont diachroniques; mais comme ils se passent et se passeront toujours, on peut les appeler panchroniques.

62 Mais si l'on parle de faits concrets, il n'y a pas de point de vue panchronique. C'est justement ce qui marquera ce qui est linguistique et ce qui ne l'est pas [165], c'est-à-dire ce qui peut être considéré panchroniquement.

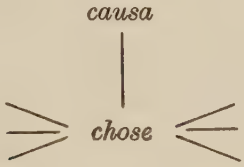
Ainsi le mot *chose* se trouve, au point de vue diachronique, opposé à lat. *causa*

G et un ensemble de liens le rattachent à *causa*.

R Au point de vue synchronique, il faudra le placer en face d'autres termes en français:

G (presque tous les mots de la langue).

B



R Si j'essaie le point de vue panchronique, je vois que ce qui est panchronique [166] dans ce mot, ce sont les sons /šoz/: dans tous les temps, on a pu prononcer *šoz*. Mais cette matérialité

[163] doivent être vues par une de ces lunettes, G
[164] seront probablement, G
[165] C'est même un critère de ce qui n'est pas linguistique, G
[166] la seule chose panchr- G

des sons n'a qu'une valeur acoustique, pas linguistique. La suite de sons *šoz* n'est pas une unité linguistique. J'ai encore trop accordé: même au point de vue panchronique, /*šoz*/ n'est pas une unité, n'est qu'une dépouille matérielle, est un morceau phonique[167] découpé dans autre chose: c'est une masse informe, délimitée par rien (en effet, pourquoi /*šoz*/ plutôt que /*oza*/ ou /*šo*/?)[168]; ce n'est pas une valeur, parce que cela n'a pas de sens.

63 On peut appliquer les trois points de vue: on verra toujours que le point de vue panchronique aboutit à quelque chose qui n'est pas linguistique.

Il peut être difficile de savoir si une unité peut être diachronique ou synchronique. Ainsi les unités irréductibles:

a, *i*, *u*,
d, *b* } [169]

sont-elles linguistiques, c'est-à-dire diachroniques ou synchroniques?

G On demande *1°)* dans l'ordre synchronique?

R Dans la même mesure où on peut leur attribuer une valeur, ce seront des unités dans la langue. On peut (M. de Saussure ne veut pas trancher la question) dire oui. Par exemple, *e* muet

G est un son qui a une valeur, parce qu'il

R contribue à constituer des unités significatives, peut être opposé à d'autres valeurs. Ce ne seront que des unités découpées au point de vue phonologique, mais qui peuvent prendre une valeur au point de vue synchronique, contribuer à la physionomie du français, à la valeur générale.

De même que μ, π, qui ne peuvent jamais être à la fin d'un mot grec.

G Ainsi les unités phonologiques contribuent à constituer une langue:

[167] ce n'est qu'un fragment, G
[168] /*oz*/, B
[169] les sons, G

R [bien que ces unités soient découpées phonologiquement — mais pas phonétiquement, pas plus que /šoz/] [170] elles sont investies d'une valeur et ont leur droit de figurer dans le point de vue synchronique ou diachronique, d'être considérées comme des unités linguistiques.

G Panchroniquement, les sons ne sont rien dans l'ordre linguistique. (Les sons sont obtenus en découpant phonologiquement les mots et en allant jusqu'aux éléments irréductibles.)

14 déc.

Digr<ession>.

B A propos de /šoz/. C'est phonologique, mais pas phonétique, car cela ne signifie rien pour la langue.

G Phonétique n'est pas synonyme de phonologie = Lautphysiologie.

64 R Tout se ramènera donc au synchronique et au diachronique. Il y aura en particulier avant tout des *phénomènes* diachroniques et des phénomènes synchroniques. Il y aura des *rapports* diachroniques et des rapports synchroniques. La question se pose de savoir en quoi il est différent de parler de phénomènes ou de rapports

G en linguistique.

R Rapport ou phénomène suppose un certain nombre de termes entre lesquels il est produit, entre lesquels il se passe [171]. Ces termes ne sont autres que ces unités sur lesquelles nous avons fixé notre attention, et il sera utile de revenir aux unités en partant du phénomène: ce point de vue peut en faire ressortir la nature.

G (Mais c'est pour plus tard).

R Arrêtons-nous d'abord au phénomène en lui-même. Il est absolument néces-

[170] Cf. le début de la leçon suivante, texte de B et G — On voit mal sur quoi s'est achevée celle du 10 décembre.

[171] Il y a en tout cas une pluralité de termes qui constituent les rapports, G

saire d'opposer les phénomènes qui sont synchroniques et les phénomènes qui sont diachroniques.

Même en parlant de phénomènes, est-il tout simple de distinguer les phénomènes en diachroniques et synchroniques? **Ici** comme toujours, comme à propos d'autres idées du phénomène, **se produit un piège continuel** entre le diachronique et le synchronique: pendant des dizaines d'années, la linguistique n'a fait que les confondre. Cela vient de ce que ces phénomènes se trouvent être dans une étroite dépendance, et d'autre part complètement

65 indépendants.

Ils sont réductibles [172] l'un à l'autre, et irréductibles dans un autre sens plus important. Le phénomène synchronique est conditionné (mais n'est pas créé, n'est un effet qu'en partie) par le phénomène diachronique. Mais ce phénomène synchronique en soi est d'une nature radicalement différente. Prenons un exemple au hasard (on n'a qu'à ouvrir une grammaire pour en trouver).

G Nous verrons par des exemples la confusion, et ses dangers et ses attraits.

R Ce vaste phénomène latin, qui fait qu'on a avec régularité:

	capio	*percipio*
	taceo	*reticeo*
G	*amicus*	*inimicus*
R	*pater*	*Marspiter*,

il arrivera que, pour le formuler, involontairement, même étant prévenu, on dira

G (les grammairiens habituels):

R « l'*a* de *capio* devient *i* dans *percipio*, où il cesse d'être initial »; ou bien: « *capio* change son *a* en *i* dans *percipio*, *a* devenant *i* au-delà de l'initiale »; ou: « l'*ă* latin, placé au-delà de l'initiale, se change en *i*; exemple: *capio : percipio* ». Dans cette formule, combien

[172] Dans un sens, ils paraissent réd- G

y a-t-il de phénomènes envisagés? Un ! Ce phénomène se passe sur un seul plan,

B en un temps;

R il n'y a qu'un plan, qu'une époque. Combien y a-t-il de termes mis en face l'un de l'autre? Deux.

B *capio : percipio*, deux. Si l'on généralise, il s'agit de *a* et *i*.

66 R La vérité est que jamais *capio* n'a pu donner l'*i* de *percipio*, mais on est obligé de considérer ceci: il y a eu à une époque *căpio* et *percăpio*, *păter* et *Marspăter ;* puis, à une autre époque: *capio* et *percipio*, *pater* et *Marspiter ;* et ce qui, en se prolongeant dans le temps, a donné *percipio*, c'est *percapio*, pas autre chose !

G

capio	*percapio*
capio	*percipio*

173

R Autant la première formule renferme toutes les erreurs principales, autant ce simple tableau rectifie, contient en quelque sorte toutes les bases de tout ce qu'il y a d'important à considérer pour le synchronique et le diachronique, pour la langue elle-même: il y avait deux termes, il y en a quatre; il y avait un plan, il y en a deux. Et il y a deux phénomènes au lieu d'un seul, et en outre nous voyons que ces phénomènes tombent dans des sphères, des ordres, des axes différents:

G L'un est représenté par la verticale, l'autre par l'horizontale.

173 *capio* — *percapio* ; *capio* — *percipio* , R (mal placé, *in marg.*).

R Strictement, on pourrait parler de trois phénomènes: entre *capio* et *capio*, il y a un phénomène diachronique: transmission sans changement.

67 Mais M. de Saussure n'insiste pas pour le moment: l'essentiel est qu'il y en ait deux. Peut-être n'est-il pas apparent qu'il y en a un entre *capio* et *percipio* (nous voyons poindre la différence entre phénomène et rapport). Il y a un phénomène déjà par le fait que cette différence entre mots qui ont des relations [174] est une des choses qui contribuent à la signification. Cette signification est une opposition qui se fonde sur une différence, et une différence qui devient plus ou moins régulière. Ce n'est plus qu'une question de degré: il y a une significativité attachée à cette différence. C'est l'essence du phénomène synchronique.

G Cette définition vaut pour la flexion:

R , rien de plus significatif qu'une flexion; ce n'est qu'une différence régulière à laquelle on attribue un sens [175].

Dans cette forme du phénomène synchronique, on donnera à cette opposition (*capio : percipio*, etc.) le nom d'alternance. Le second phénomène est conditionné par le premier: il n'y aurait pas l'opposition *capio : percipio* si un certain phénomène n'avait transformé *percapio* en *percipio*. Nous ne disons pas que cela l'a créée: il faut tout l'immense fait de la valeur qui s'est attachée à ce changement de son pour l'épuiser. D'un autre côté, ces deux phénomènes sont irréductibles l'un à l'autre: le phénomène synchronique est d'un ordre parfaitement indépendant; le phénomène qui fait que l'esprit tout seul attachera une signification à l'alternance, à cette différence qu'on lui offre, n'a rien à faire avec la transformation diachronique *percapio* > *percipio*. Un des caractères qui

68 les feront différer, c'est que *1)* le phénomène diachronique se passe entre deux termes successifs [176],

[174] entre des mots ressemblants, G
[175] qui consiste en des différences de sens, G
[176] entre deux termes qui ne sont pas simultanés, G

d'une époque à l'autre, constitue le lien, la jonction de ces deux termes à travers le temps; et que *2)* ces deux termes successifs sont *identiques* suivant un certain sens qu'on pourra appeler diachronique. Dans le phénomène synchronique, les termes sont *simultanés* et *différents:* ils sont opposés, bien loin d'être identiques [177]. Les deux phénomènes sont donc irréductibles, puisque d'essence différente.

Qu'est-ce qui rendait la formule

G des grammairiens

boiteuse? Il y a entorse aux faits, et d'autre part, l'aspect sous lequel on considérait les choses pour faire de la dualité une unité, c'est l'aspect, le caractère phonétique; et d'un autre côté, on voulait que ce phénomène phonétique se passât sur place [178], entre deux termes simultanés, lui qui exige la successivité. On laissait ainsi de côté un terme capital: *percapio.* Et il arrive ainsi, si on n'y prend pas garde, qu'un phénomène masque l'autre dans ce quadrilatère qui peut représenter la position des termes pour toute question linguistique. Dans d'autres cas, il y aura l'inverse: on sera porté à considérer exclusivement
69 le côté non (p. 69) phonétique. Mais l'erreur sera toujours de ne considérer qu'un plan: on ne s'occupera que du synchronique. Par exemple, le fait par lequel nous avons en allemand:

Nacht/Nächte *Gast/Gäste*

La formule qui pourra en être donnée sera purement grammaticale, c'est-à-dire synchronique:

G « Le pluriel se marque par l'Umlaut » [179];

R « *a* se change en *ä* au pluriel » (dans des conditions qu'on délimite). Quand on dit: au pluriel, c'est avant tout une idée de signification qui prévaut, qui flotte devant l'esprit. Nous sommes devant une alternance qui, dans son principe fondamental, est de même nature que dans *capio: percipio.* Pour en juger, il suffit de

[177] opposés, c'est-à-dire non identiques, G
[178] sur un plan, B
[179] par l'opposition $< a/> \ddot{a}$, B

rétablir le quadrilatère. Nous n'avons pas à nous occuper de la significativité.

G Derrière cette différence, il y a un phénomène diachronique, à coup sûr, à dégager.

R Nous voyons que, jusque vers le X^e siècle, il y avait: *naht* *nahti*

puis: *Nacht* *Nächte*

G Le phénomène synchronique est celui qui frappe d'abord,

R et là, on ne conteste pas qu'une signification [180] est attachée à cette opposition *a/ä*

G (tandis qu'on pouvait contester qu'il y ait un phénomène entre *capio* et *percipio* — quoique nous affirmions qu'< il > existe).

R Ils se trouvent différenciés parce qu'un
70 seul terme a changé. Donc, pour le phénomène diachronique, c'est la même chose qu'auparavant:

G matériellement, il ne s'est rien passé de plus.

R Pour le phénomène synchronique, on pourrait le contester: dans *Nacht : Nächte*, l'opposition se trouve être porteuse [contribue principalement] d'une différence de sens. D'où vient que cette différence de sens est plus nette dans *Nacht : Nächte* que dans *capio : percipio?* Un certain hasard favorisera l'opposition et le degré de significativité.

B En soi, toute espèce d'alternance devient un moyen de signification.

R Un autre cas où nous voyons cette différence de degré:

λείπω / λέλοιπα τρέφω / τέτροφα

Le caractère différentiel *e/o* est incontestablement significatif (contribue à faire sentir la différence du présent et du parfait).

[180] une significativité, G

C'est tout à fait comme en allemand, où ce qui fait la différence entre:

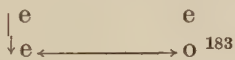
gebe gab; giesse goss

c'est l'opposition *e/a*, *i/o*. Mais la valeur significative de cette alternance (tout à fait la même qu'en grec [181]) est en allemand bien plus grande. Ce qui rend le phénomène synchronique deux ou trois

71 fois plus significatif en allemand, c'est la circonstance que pour le parfait grec on a encore λε- (λέλοιπα)

G tandis qu'en allemand, le phénomène est l'unique marque de l'opposition du présent au parfait.

R Mais ce n'est qu'une question de degré, il n'y a pas de différence fondamentale. Voilà donc encore un cas (*gebe*, *gab*) où, en vertu de cette haute significativité, on ne verra que le phénomène synchronique, grammatical [182]. Mais il est conditionné par le phénomène diachronique. Sans lui, il n'y aurait pas de phénomène synchronique, dont l'essence est dans un certain degré de significativité qu'on attache à la différence créée par le phénomène diachronique. Pour retrouver le phénomène diachronique, il faudrait remonter, pour l'alternance grecque λείπω/λέλοιπα, non seulement à l'indo-européen, mais jusque dans la préhistoire, où:



[183]

G *17 déc.*

R *Observation* qui se relie directement à ce qui précède. Non seulement en pratique, mais aussi en théorie, le seul moyen de se rendre compte de ce qu'il y a dans une langue à un moment

72 donné, c'est de faire table rase du passé.

[181] R donne ici, entre crochets, le schéma préhistorique reproduit plus loin à sa place (R 71).

[182] grammatical, c'est-à-dire synchr-, B

[183] Ici, note de R renvoyant au 1[er] cours (I R 2.3). — N. B. Cette dernière affirmation que *e* et *o* se soient différenciés par changements phonétiques est contestée par Meillet, *Introd*<uction à l'étude comparative des langues indo-européennes >, p. 28, G (remarque personnelle, ou faite par Saussure?).

B Après avoir bien étudié ce qui est historique, il faut oublier le passé pour étudier le synchronique.

R < Cela > résulte de l'antinomie du diachronique et du synchronique.

C'est un paradoxe, en ce sens qu'on affirme < ordinairement > que rien n'est plus important que de connaître la genèse de ce qui est dans une époque [184]. Mais c'est un paradoxe vrai, évident, parce qu'il est nécessaire de faire abstraction < du passé >, vu la nature irréductible des deux phénomènes. On n'explique pas l'un par l'autre. L'un a conditionné l'autre; cela ne veut pas dire qu'il faille les traiter ensemble. Il faut insister sur la nécessité de l'abstraction. Comme on l'a dit par plaisanterie du journalisme, **le point de vue** historique [185] **mène à tout pourvu qu'on en sorte : il** montre de quel hasard dépendent les valeurs, est indispensable pour se faire une juste idée du signe. Mais **nous ne parlons pas** évolutivement, **par étymologies, mais par valeurs existantes ;** les signes de la langue ont leur valeur défini[tiv]e, non dans ce qui précède, mais dans ce qui coexiste, et on ne voit clairement ces valeurs qu'en se dégageant, pour ainsi dire

73 (violemment, du point de vue historique qui les fait voir sous un autre angle.

Exemple de *dépit* (Cf. Hatzfeld et Darmesteter, au mot *dépit*, I, et leur méthode, Introd., p. I ss.: expliquer le sens des mots par leur histoire). C'est une méthode possible, mais pas celle qui rend l'image de la langue [186] (cf. Ch. Bally, < *Précis de* > *stylistique*, p. 47 ss.). La valeur, c'est l'impression. Et quelle impression fait *dépit* sur un Français d'aujourd'hui? Il est impossible de fixer cette impression si on n'oublie pas l'histoire de ce mot, l'idée de « mépris »: le sens de *en dépit de* n'a nullement été inspiré par le souvenir de *despectus* [187].

[184] la série évolutive de la langue, B
[185] évolutif, G
[186] La méthode historique, suivie par Hatzfeld et Darmesteter pour l'explication de chaque mot, ne rend pas une fidèle image du mot, G
[187] Pour le mot *dépit*, il est vrai que *en dépit de* est l'emploi le plus proche de *despectus*. Et cependant, *en dépit de* sera beaucoup mieux compris par la comparaison avec les autres expressions simultanées, G

Autre exemple: *vous êtes*, *vous dites*, *vous faites* n'ont pas la forme des autres, 2es p. pl. Pour fixer la valeur de cette finale très rare, le moyen est-il de dire que (vous) *faites* est le résultat exact de *facitis*?

B Est-ce que ce développement historique nous renseigne sur l'impression?

R Non: si on veut juger jusqu'à quel point (di)*tes* est une finale grammaticale, il faudra poser la question comme elle se pose pour l'ensemble des sujets parlants, aujourd'hui, qui ne savent rien de l'étymologie.

74 Nous avons parlé de *phénomènes* diachroniques et synchroniques. Nous avons tout de suite posé qu'il y avait nécessairement deux termes entre lesquels ils se passent. Ces termes seront en effet les unités. Ce n'est pas la plus mauvaise façon d'aborder la question des unités que de l'aborder par le phénomène. Nous avons vu que

Nacht / Nächte	< est distinct de >	*nahti* *Nächte*

Si on veut donner du phénomène synchronique une formule adéquate: opposition de son utilisée pour une opposition de sens [188], — il faudra dire entre quelles unités il se passe, et on devra tout de suite se demander quelles unités on a à distinguer: est-ce seulement *Nacht* — *Nächte*? Ou bien faut-ilconsidérer toute la série des mots pareils? Ou bien est-ce *a*/*ä*? Ou bien est-ce que cela se passe entre le singulier et le pluriel (en
75 tant qu'ils s'attachent (p. 75) comme substrait à des formes? Singulier et pluriel en soi ne sont que des abstractions, pas des unités !). Il est certain, donc, que cela se passe entre plusieurs unités, mais lesquelles au juste? On verra alors une chose assez curieuse: qu'il n'y a pas une différence radicale [189], en linguistique, entre le phénomène et les unités. Paradoxe !

[188] de signification, B qui correspond à une opposition significative, G
[189] une distinction parfaitement possible, G

Mais toute unité linguistique représente un rapport, tout phénomène également. Donc, tout est rapport: c'est la pensée qui délimite les unités, le son tout seul ne les délimite pas d'avance: il y a toujours rapport avec la pensée. En algèbre, on n'aura que des termes complexes: $\frac{a}{b}$, $(a \times b)$.

Tous les phénomènes sont des rapports entre des rapports. Ou bien parlons de différences: tout n'est que différence utilisée comme opposition, et l'opposition donne la valeur. Il y a des différences qu'on peut appeler phénomènes [190]: *Nacht/Nächte*. Mais si on en vient aux unités, ce sont les différences [191].

On peut aller plus loin et dire que ce qu'on appelle ailleurs les caractères des unités ne se différencie pas foncièrement des unités elles-mêmes. Nous sommes toujours dans une chaîne continue, qui est linéaire.

G Soit *Nächte* une unité, et *ä* un caractère de cette unité:
R *ä* est toujours foncièrement de même
76 ordre: c'est toujours une découpure de la ligne. Eh bien, le problème des unités n'est pas foncièrement différent du problème de l'étude des phénomènes. L'étude des phénomènes est une manière de se rendre compte du problème des unités. La linguistique n'a rien de mieux à faire que de s'occuper des unités, mais cela ne diffère pas essentiellement du problème des phénomènes. L'un et l'autre sont intimement liés: il s'agit toujours de la découpure que fait la pensée dans la masse parlée qui est informe [192].

Si nous prenons le

G phénomène
R diachronique, il y aura toute espèce de questions d'unités: par exemple, est-ce qu'on doit dire que c'est tel son qui se change en [193] tel autre? Ou bien est-ce

[190] qualifier de phénomènes, d'oppositives, B
[191] ce sont toujours des diff- G
[192] en soi informe, G
[193] est remplacé par, G

le mot qui est l'unité dirigeante du changement phonétique [194]? Donc, pas de distinction essentielle entre ce qui est un phénomène, et la classification des unités. Nous voyons donc que la classification primordiale, intérieure, de la langue en synchronique et diachronique est nécessaire, est hors de notre choix, nous est imposée par la nature des choses. Il ne dépend pas de nous de préférer cette distinction ou non: c'est la condition *sine qua non* pour qu'il y ait un ordre, ou plutôt pour qu'il n'y ait pas de confusion du tout.

77 Cette distinction centrale peut se retrouver dans d'autres domaines, mais jamais avec ce caractère de nécessité. En linguistique, on peut aller jusqu'à dire qu'au fond il y a deux sciences distinctes: la linguistique statique ou synchronique et la linguistique cinématique ou diachronique. Il est probable que dans toutes les sciences qui s'occupent de la valeur on retrouverait l'obligation plus ou moins impérieuse de classer les faits en deux séries différentes. Ainsi l'histoire économique doit être distinguée de l'économie politique.

G Il y a deux chaires.

R Les ouvrages récents qui tendent à être scientifiques dans ce domaine accentuent cette distinction. Mais plus les valeurs forment un système serré, plus cette nécessité grandit: aucun système n'est serré comme la langue: serré implique **précision des valeurs** (la moindre nuance change les mots); **multiplicité des genres de valeurs; multiplicité immense des termes, des unités** en jeu dans le système; réciproque et stricte dépendance des unités [195] entre elles: tout est syntactique dans la langue, tout est un système.

78 La raison principale pour laquelle il est clair qu'on ne peut mener de front les deux études, qu'on a à distinguer l'étude des choses diachroniques et des choses synchroniques, c'est qu'il n'y a que le synchronique qui forme le système, qui puisse le former. Les faits diachroniques ont pour effet

[194] Ou bien, tel mot subit telle variation? G
[195] de tous les termes, G

de modifier à tout moment ce système, mais ne sont pas liés entre eux, ne forment pas de système entre eux: seulement somme de faits particuliers.

Donc deux domaines très différents: pendant que la première catégorie de faits ne peut s'étudier qu'en fonction de

G la connexion qu'ils ont [196] entre eux

R (les parties d'un système n'ont de sens que par l'ensemble), l'autre catégorie n'a nullement ce caractère. Cela est général quand on parle d'un système. Le déplacement d'un système se fait par la succession de faits isolés. Comparaison avec le système solaire: un nouvel astre le modifierait tout entier [197], mais n'est qu'un fait particulier. On ne voit que cela dans la langue: l'Ablaut (*gebe : gab*, etc.), qui prend une grande place en germanique, et la même alternance en grec: τρέφω/τέτροφα; λέγω/λόγος: il y a de grandes séries grammaticales liées les unes aux autres par l'opposition régulière *e/o*. La valeur significative en est immense en germanique.

79 Eh bien, dans d'autres langues, ce système est supprimé d'un seul coup: dans toute la branche indo-perse, indo-iranienne:

Ce fait de l'alternance est un des éléments qui forment le système de la langue; il est synchronique, touche à une infinité de choses dans la langue. Mais le fait diachronique qui le supprime est un fait particulier, isolé (il est double, il est vrai; mais l'un pouvait se passer sans l'autre; ils ne sont pas liés ensemble). Cela nous donne l'image de l'opposition du synchronique et du diachronique. On ne peut mener de front les deux études.

Après avoir reconnu cette division centrale, qui est donnée, qui est forcée, nécessaire, il faut entrer dans les divisions détaillées, le synchronique et le diachronique étant les deux

[196] la collection qu'il forment, R
[197] (Comme si une nouvelle planète entrait dans le système solaire), G

grandes bases, les deux grands axes sur lesquels nous opérerons.

G *Explication.* Ces préliminaires conduisent à des développements plus considérables que ce que nous pourrions faire. Tout n'a pas été obscur, mais tout n'est pas absolument élucidé.

21 déc.

Lois diachroniques et lois synchroniques.

R Les faits diachroniques s'opposent aux < syn > chroniques comme des événements à un système, ne sont que des *événements*. Or on ne parle pas avec des événements. Mais ce caractère de faits particuliers conduit assez vite à la question de savoir si l'on peut leur attribuer le terme de loi: il n'y a pas de loi, puisque tout est particulier, puisqu'on leur reconnaît le caractère d'accidents.

80 De fait, on ne peut parler de loi que pour le changement phonétique, qui est d'autre part un fait capital et typique du fait diachronique. Nous sommes donc arrêtés par ce terme de lois phonétiques, qui semble établir avec le synchronique quelque chose de coordonné. Mais il faut opposer

G la loi diachronique (représentée par la loi phonétique) [198]

R à la loi synchronique. Dans quelle mesure, dans quels sens sommes-nous en présence de lois dans chaque domaine? Pour se faire une idée d'une loi synchronique, on peut prendre le fait que telle suite de mots est instituée en français dans la phrase: le complément direct ne doit pas précéder le verbe. Ou bien, dans un tout autre genre: l'accent tonique grec est limité aux trois dernières syllabes. C'est un état de choses. Et ainsi, nous n'aurons pas de peine à trouver dans l'ordre synchronique des faits d'apparence très différente auxquels on puisse donner le nom de loi. Autre exemple:

[198] la loi phon- R

dans l'ancien slave, tout mot se termine par une voyelle.

G Exemples de lois diachroniques [199]:

R *teste, paste*
réduits au XIII[e] s. [200] en *tête, pâte;*
ka latin ⟶ *ča*; ou encore: *inamicus, reddatus*
inimicus, redditus

81 A quel point ces différents faits méritent-ils d'être appelés lois? Sans vouloir épuiser la notion de loi

G dans tous les domaines,

R il est certain que le terme de loi appelle deux idées:

1) Celle de la régularité ou de l'ordre, d'une part; et *2)* celle de son caractère impératif, d'une nécessité impérative [201]. Les exemples synchroniques, quels qu'ils soient, présentent une régularité, un ordre; mais il n'y a que cela: loi équivaut à arrangement, à formule d'un ordre établi. Elle n'a pas de caractère impératif; elle a un caractère impératif dans ce sens que les individus ne peuvent s'en écarter, mais vis-à-vis de la communauté, c'est absolument précaire; rien n'en garantit la stabilité, cet ordre est à la merci du lendemain. Aucune sanction n'est donnée: demain, un dialecte grec peut franchir l'antépénultième;

G l'infraction choquera d'abord, mais elle pourra parfaitement s'imposer [202].

R < La loi > exprimera donc un ordre tel qu'il se constitue: c'est comme la loi d'un verger arrangé en quinconce [203]:

G constatation d'un état.

R C'est comme en vieux slave la loi qui dit que tout mot finit par une voyelle: quand elle tombe (*jazyk/ŭ*), la loi est

[199] Et comme exemples de lois dans le changement phonétique, R
[200] vers le XII[e] siècle, G
[201] *1)* la régularité; *2)* l'impérativité [...] ou la nécessité impérative, G régularité et nécessité, B
[202] il choquera au début, mais c'est tout, R
[203] Cette loi est du même ordre que lorsqu'on dit: la loi de la plantation des arbres dans ce verger est le quinconce, G

violée sans autre. Aujourd'hui, des centaines de mots sont terminés par une consonne.

82 Mais la loi phonétique?

G Dans les lois diachroniques [204],

R **on ne peut méconnaître la force impérative de la loi.** Nous voyons en effet qu'elle a une sanction, qui est dans le résultat de l'événement. Il est vrai qu'on ne pourra l'exprimer que par l'idée d'une régularité. C'est parce qu'elle s'applique avec régularité qu'elle manifeste sa force impérative. On est amené à se demander si tous les mots placés dans les mêmes conditions les subissent: sont-elles absolues, sans exception? C'est là qu'on a vu le nœud de la question; mais il n'est pas là, il est dans la question des unités: faut-il les concevoir comme s'appliquant à telles ou telles unités, ou non? Il n'y a pas de loi si on ne peut indiquer une quantité de faits individuels qui s'y rattachent; mais si on va au fond de la loi phonétique, il n'est pas dit qu'on ait à envisager la chose ainsi. On dit: tous les mots sont frappés

G (ou on le nie). Mais on commence par choisir le mot comme unité;

R on commence par faire une armée de mots; on suppose que les mots sont des individus tout faits, et on dit qu'ils sont frappés par la loi. Mais est-ce bien les mots qui sont ces unités du

83 phénomène phonétique? Supposons qu'une corde d'une harpe [205] soit faussée: il est clair que toutes les fois que dans un morceau on joue de cette corde, il se produit une faute. Mais peut-on dire que, par exemple, les rés de ce morceau sont faux d'après une loi? C'est absurde: à l'octave, ce ne sera déjà plus vrai! Nous pouvons nous faire une idée très sensible des lois phonétiques autrement que sur le papier. Dans une région, on faussera l'*a*: on dira *se fôcher* (pour: se fâcher). Est-ce des mots qui sont frappés,

[204] Ici, R
[205] d'une harpe, RG dans un piano, B

ou bien est-ce un son comme dans l'exemple de la corde de harpe [l'*a*, c'est-à-dire une *seule* unité !]?

G Il y a une loi si ce sont les mots comme unités qui sont frappés. Mais si on compare le son (*a* qui devient *ó*) à une corde de harpe, il y a absurdité à parler de loi.

R Ainsi, la loi synchronique, c'est simplement ce qui exprime un ordre établi, mais on peut lui reconnaître le droit de s'appeler loi: on parle bien de loi d'arrangement; nous employons souvent ce mot pour dire: ordre établi, compréhensible. Le caractère impératif n'est pas indispensable pour qu'on puisse parler de loi.

B Y a-t-il des lois phonétiques? Cela dépend de savoir s'il y a diverses sortes d'unités à considérer.

R Pour les lois phonétiques, nous percevons une régularité par illusion:

B la régularité que nous remarquons, c'est que nous commençons à faire des coupures.

R L'emploi du terme de loi en parlant de faits diachroniques est douteux (suspect). Il faut se servir avec beaucoup plus de réserve du terme de loi pour les faits diachroniques que pour les faits synchroniques. En tout cas, nous pouvons garder l'idée que les faits diachroniques sont accidentels.

84 Les objets quelconques dont on peut s'occuper forment donc deux champs: le ou les champs synchroniques (car il y en a autant qu'on peut distinguer d'époques), le champ diachronique. Ce n'est pas se mouvoir dans le diachronique que d'étudier l'un après l'autre plusieurs états d'un idiome. C'est l'erreur de ceux qui croient faire, par exemple, une grammaire historique anglaise en étudiant dans un livre le vieil anglo-saxon et (en d'autres) l'anglais d'autres époques. Correspondant à cela, il y a une perspective diachronique et une perspective synchronique qui nous sont données pour juger, observer tous les faits. L'une considère les faits dans leur enchaînement diachronique et l'autre dans leur enchaînement synchronique, chacune s'accompagnant d'une

méthode. Il y a — et nous reviendrons là-dessus — deux variétés de perspective diachronique possibles, qui entraînent chacune leur méthode:

G 1° prospective ↓ 2° rétrospective ↑[206]

R L'une descend les temps (avenir d'un mot), l'autre les remonte (passé d'un mot). Cette double possibilité est en fait très importante parce que dans la plupart des cas on ne peut établir que rétrospectivement, par reconstruction, la forme primitive d'un mot.

85 Dans l'ordre[207] synchronique, il n'y a qu'une variété et qu'une méthode possibles. Cette perspective du grammairien, du linguiste a pour étalon,

G pour prototype

R la perspective des sujets parlants, et il n'y a pas d'autre méthode que de se demander quelle est l'impression des sujets parlants. Pour savoir dans quelle mesure une chose est, il faudra rechercher dans quelle mesure elle est dans la conscience des sujets parlants, elle signifie. Donc, une seule perspective, méthode: observer ce qui est ressenti par les sujets parlants.

Divisions *qu'on peut être conduit à faire* **dans le champ synchronique :** il est composé de l'ensemble des différences significatives. Celui qui fait de la linguistique synchronique s'occupe du jeu de ces différences significatives. Il est identique, en réalité, de parler de choses synchroniques ou de parler de choses significatives.

G Cette synonymie est prouvée par le fait qu'il n'y a rien de synchronique qui ne soit significatif.

R Dans le champ synchronique, il ne peut exister que des choses significatives: ce qui existe, c'est ce qui est ressenti. Ce qui

[206] prospective et rétrospective, R (qui met les deux flèches plus loin).
[207] le champ, G

n'est pas ressenti n'est qu'une invention de grammairien. N'est significatif, d'autre part, que ce qui a

G à sa disposition

R une différence

(ou les faits synchroniques) pour s'exprimer.

86 C'est la différence qui rend significatif, et c'est la signification qui crée les différences aussi. C'est pourquoi M. de Saussure parlait du jeu des différences significatives comme exprimant l'objet de la linguistique synchronique. Il n'y a pas de différence à parler des différences, des faits synchroniques, des unités significatives, etc. C'est dans la mesure où quelque chose sera significatif qu'il sera synchronique. Dans cette masse de faits qui font le jeu des différences significatives, la première remarque à faire, c'est qu'il n'y a pas de limite nettement tracée d'avance

G entre les divers domaines auxquels nous sommes habitués.

R On peut le voir par la morphologie, qui est un domaine de l'étude de toutes les langues: sans justifier maintenant qu'elle est éminemment synchronique, qu'est-ce qu'on entend par là? < Le mot est > traduit de *Formenlehre:* on y établit les différentes formes de la déclinaison et de la conjugaison, du pronom, etc. Appelle-t-elle une idée essentiellement différente de celle de grammaire? On répondra: la grammaire s'occupe des fonctions de ces formes, tandis que la morphologie

G s'occupe des formes elles-mêmes [208].

R La morphologie nous dit que le génitif de φύλαξ, c'est φύλακος; et la grammaire, quand on l'emploie. Cette distinction, au fond, est illusoire: on ne peut établir autrement les unités que par la signification, et réciproquement: quand on pose les différentes formes des cas d'une déclinaison,

[208] en établit les états, R

G on pose que les différentes formes ont une fonction différente [209];

R on veut dire que φύλακος n'a pas la même signification que φύλακα ou φύλακι. Φύλακος en soi n'est absolument rien

87 n'existe que par son opposition à φύλακι, φύλακα. Mais cette différence n'est autre que la différence des fonctions

B par opposition.

G Souvenez-vous de la feuille de papier

R dont on ne peut pas découper le recto sans le verso ! Etude des formes et < étude > des fonctions, c'est la même chose. Il ne sera donc pas si facile d'établir des compartiments.

G *11 janvier 1909.*

R La lexicologie est-elle un compartiment de la grammaire? (Lexicologie: trésor des mots, tel qu'il est rangé dans un dictionnaire.) Cela semble assez séparé de ce qui est purement grammatical (exprime le rapport entre les mots). Mais une foule de rapports qui sont exprimés par des moyens grammaticaux peuvent être exprimés par des moyens lexicologiques. La barrière est donc à peu près illusoire:

$$\frac{\text{fio}}{\text{facio}} = \frac{\text{dicor (passif)}}{\text{dico (actif)}}$$

c'est-à-dire que *fio* se trouve avoir la même valeur vis-à-vis de *facio* que *dicor* vis-à-vis de *dico*.

G Donc, des quantités lexicologiques se trouvent opposées à des quantités grammaticales.

R Telle différence, comme ce qui est parfait et imparfait, s'exprimera dans certaines langues par les temps (grammaire) [210]; mais en slave, par exemple, cela est exprimé par deux mots séparés, deux verbes différents: verbe perfectif et verbe imperfectif

[209] on veut introduire des différences, R
[210] par des désinences, G

(lexicologie) [211]. La fonction des prépositions est considérée en général comme grammaticale; mais si je prends
88 le français *en considération de*, c'est une préposition, si l'on veut, et c'est lexicologique : je ne peux dire que l'expressi on ait quitté le sens, soit détachée absolument du mot *considération* (simple application de *considération*, élément lexicologique).

G *Persuader/obéir*, lexicologiquement séparés dans beaucoup de langues. En grec, πείθω / πείθομαι ne se distinguent que grammaticalement [212].

R Une quantité de rapports qui s'exprimeront dans certaines langues par un génitif, ou par deux mots placés l'un devant l'autre, s'expriment dans d'autres par des mots composés:

G *compte du temps :* all. *Zeitrechnung*,

R qui sont une unité lexicologique.

G Les rapports de mot à mot ne sont pas séparés nettement des autres rapports linguistiques synchroniques.

R Ainsi de suite... Si pour tous les compartiments, qui ont leur utilité dans la pratique, on essaie rationnellement de tirer des lignes de démarcation, on n'arrive pas à un terrain solide. Il faut reprendre la question de plus haut. En quoi consiste tout ce qui se trouve dans un état de langue?

G Quel est le mécanisme de cet état de langue?

R Nous avons dit que c'était un jeu de différences (cela vient de ce que **le mot est arbitrairement choisi**). Il y a perpétuellement une opposition de valeurs au moyen de différences phoniques [213]; mais il s'agit toujours de différences qui se manifestent
89 dans une unité relative; au sein d'une unité plus vaste qui les réunit, nous avons des sous-unités qui s'opposent entre elles,

[211] Mais en slave, il y a une série de verbes perfectifs, de verbes imperfectifs. Sera-ce lexicologique? G

[212] Πείθω « je persuade », πείθομαι « j'obéis »: en grec, différence grammaticale; en français, lexicologique, R

[213] par des éléments phoniquement différents, G

G donnant les modifications voulues d'idées.

R Tout revient à des différences, tout revient à des groupements.

Or ici, il faut poser une distinction fondamentale dont je n'ai rien dit jusqu'ici, si nous voulons avancer d'un pas: dès qu'on parle de groupe dans la langue, il y a une équivoque qu'il suffit < de dissiper >, mais qu'il faut dissiper.

Je puis parler d'un groupe de mots si je considère:

Si nous prenons: (*contre-marche*), voilà encore un groupe de mots où figure *contre*. Ce sont ces deux sens dans lesquels nous avons pris « grouper » qu'il faut éclaircir pour avoir la distinction fondamentale dont nous avons besoin. **Il y a deux manières, pour un mot, d'être voisin**

G d'un autre,

R **coordonné, rapproché, en contact avec** un autre: **on peut appeler cela les deux lieux d'existence des mots ou les deux sphères de rapports entre les mots.** Cela **correspond à deux fonctions qui sont actives également en nous à propos du langage.** D'une part, il existe **le trésor**
90 **intérieur, qui équivaut au casier de la mémoire**; c'est là ce qu'on peut appeler le magasin; c'est un des deux lieux, une des deux sphères [214]. C'est dans ce trésor qu'est rangé tout ce qui peut entrer en activité dans le second lieu. Et le second lieu, c'est **le discours, c'est la chaîne de la parole.** Suivant qu'on se place dans l'un ou l'autre lieu d'existence des mots, nous aurons affaire à des groupes, mais à des groupes de nature tout à fait différente.

[214] soit le premier lieu d'existence ou la première sphère de rapports, G

G Dans le premier, on a des groupes au sens de *familles*; dans le second, des groupes au sens de *syntagmes:*

R Trésor (magasin) unités d'association — Discours, chaîne unités discursives (c'est-à-dire qui se produisent dans le discours)

groupes au sens de familles — groupes au sens de syntagmes

Dans cette masse d'éléments dont nous disposons virtuellement, mais effectivement, dans ce trésor, nous faisons des associations: chaque élément nous fait penser à l'autre. Tout ce qui est semblable et dissemblable en quelque sorte se présente autour de chaque mot; autrement, le
91 mécanisme de la langue serait impossible. Ainsi un tableau de déclinaison est un groupe d'association,

G et non un syntagme.

R Ce groupe a le droit de revendiquer une unité, mais cette unité n'existe pas dans le discours.

G Sans doute, les deux groupements sont légitimes, mais les groupes d'association ne sont pas créés par le langage. Dans les groupes d'association [215]

R il y a quelque chose qui varie et quelque chose qui ne varie pas [216]: ce sera le caractère de tout groupe d'association:

G 1er exemple: *dominus, domini, domino*, etc.

R au nom de ce qui ne varie pas, on associe *dominus* à *domino*, et ce qui varie fait qu'il y a des unités diverses dans ce groupe.

G 2me exemple:

R *désireux, soucieux, malheureux*, etc.

G Ceci aussi est une famille, parce qu'il y a

R un élément commun, un élément qui diffère.

Donc, ces groupes d'association sont purement mentaux;

[215] Dans cette unité, R
[216] un élément variable et un élément invariable, G

G ils ne représentent pas une simultanéité [217]

R dans le discours. Ces familles ne sont pas toujours distinctement délimitées (une déclinaison, pourtant, l'est bien, forme un tout parfaitement net), mais surtout

G < leurs membres > ne sont pas groupées spatialement [218]. Une unité n'a pas de place nécessaire par rapport aux autres,

R ne vient pas à la suite de l'autre; on ne peut pas dire qu'elles viennent dans un ordre quelconque. Il n'y a pas de délimitation spatiale au sein de ces unités

92 l(e nominatif n'est pas le *premier* cas dans la conscience de ceux qui parlent). On ne peut établir graphiquement dans quelle direction *soucieux* est uni à *malheureux*, etc.

Si nous prenons au contraire les groupes qui sont des syntagmes, nous évoquons tout de suite

G une délimitation spatiale,

R l'idée d'un ordre (σύν-ταγμα) qui a pour condition, pour base, une étendue; les conditions d'étendue font leur apparition. Et **ces conditions sont remarquablement simples** dans la langue: **il n'y a qu'une** ligne, qu'une **dimension.** Il n'y a pas deux moyens de faire un syntagme: on ne peut faire des syntagmes que par une suite linéaire.

G (Bien entendu, c'est par image que nous employons les mots qui se rapportent à l'espace plutôt qu'au temps:

R ce qui est spatial doit être traduit [...] par une idée de temps; mais l'image de l'espace, étant parfaitement claire, peut être substituée à la notion de temps):

quadrupes
ἱπποτρόφος } forment une unité plus vaste, et il y a des sous-unités. Ici, alors, les différents éléments que nous groupons sont soumis aux conditions de l'étendue:

[217] n'ont pas une existence simultanée, R
[218] pas spatialement, R

G il y a un ordre qui est donné; il y a quelque chose qui doit précéder, quelque chose qui doit suivre [219].

R Eh bien,

93 cette notion de syntagme peut s'appliquer à des unités de n'importe quelle grandeur, de n'importe quelle espèce:

G le syntagme est indéterminé dans son ampleur.

R On pourrait aussi bien prendre des mots simples et des phrases que des mots composés comme ἱπποτρόφος. Ainsi pour le mot simple

G mot simple: *désireux*,

R ce qu'on appelle la formation du mot a rapport au groupement syntagmatique: je puis ressentir — peut-être pas au même degré

G que dans ἱππο-τρόφος —

R des unités successives qui sont *désir-eux*. Et dans une phrase: *Que vous dit-il?*, c'est un syntagme, de même que *désireux*, ἱπποτρόφος (bien que pas de même espèce). Nous parlons uniquement par syntagmes, et le mécanisme probable est que nous avons ces types de syntagmes dans la tête, et qu'au moment de les employer, nous faisons intervenir le groupe [220] d'association. Au moment où l'on emploie le groupe λεγό-μεθα, par exemple, si nous employons précisément λεγό-μεθα, c'est que nous possédons différents groupes d'association où se trouvent rangés λεγό- et -μεθα:

94 dans un nuage, au-dessus et au-dessous, nous avons d'instant en instant des familles, suivant que nous faisons varier λεγό- et -μεθα. Ce n'est que la modification, due à la variation partielle, cette opposition continuelle entre les membres du groupe, qui assure le choix d'un élément au moment du discours. **Par soi-même,** λεγόμεθα **ne signifie rien.** Le jour où il n'y aurait plus λέγονται,

[219] il y a une gauche et une droite (c'est-à-dire un avant < et un > après, antérieur < et > postérieur), R

[220] les gr- G

le sens (**la valeur**) de λεγόμεθα serait changé *ipso facto*, et naturellement, celle de λέλεκται, etc., aussi.

G Le nombre des groupes d'association est infini.

R Dans chacun des groupes, nous savons ce qu'il faut faire varier pour obtenir la différence dans l'unité.

B Le groupement syntagmatique est actif.

G Donc, l'activité que nécessite la création du syntagme nécessite la présence de groupes d'association.

R Par conséquent, au moment où le syntagme se produit, le groupe d'association intervient, et ce n'est qu'à cause de lui que le syntagme peut se former.

Dans la phrase:

G « *Que vous dit-il?* »

R il en sera de même: au moment où l'on dit: « *Que vous dit-il?* », dans le **type général** que nous avons en tête:

G $$que \left\{ \begin{array}{l} lui \\ me \\ vous \\ nous \end{array} \right\} dit\text{-}il?$$

R nous faisons varier un élément.

Et ainsi les deux groupements: dans l'espace et mental (par familles) sont en activité tous les deux: il s'agit d'éliminer
95 tout ce qui n'amène pas la différence voulue. Cela s'étend aussi loin que l'on voudra et dans les deux sens: la valeur résultera toujours

G à la fois

R du groupement par familles et du groupement syntagmatique.

G Soit le son *m:*

R la valeur possible de *m* résultera, d'une part, de l'opposition, qui est intérieure, avec toute espèce d'éléments de même ordre (par exemple *l*, *n*...

G etc., dans un système fermé, soit une langue donnée —

R les sons possibles en français):

B $\begin{matrix} n \\ amna \\ l \end{matrix}$ [221]

R Mais il y a un autre moyen de valoir, c'est de valoir syntagmatiquement [222]. Là intervient aussitôt quelque chose de spatial: c'est d'être placé entre *a* et *n*, pour *m* dans *amna*. Ce sont ces deux oppositions perpétuelles: par syntagmes, et par tout ce qui diffère, ce que nous n'amenons pas, mais que nous pourrions amener dans le discours — c'est sur ces deux oppositions — façons d'être voisin ou différent d'autre chose — que repose le mécanisme d'un état de langue.

G *14 janvier*

R Tout ce qui compose l'ensemble d'un état de langue revenait, à ce qu'il nous semblait, à la théorie des syntagmes et à la théorie des associations. Il n'a pu être question, pour nous, que de les opposer, et non de donner une idée de la multiplicité des rapports entre syntagmes et associations.

G Le même syntagme peut avoir plusieurs significations différentes.

69 R Supposons τρίπολις: voilà un syntagme qui se décompose en deux unités consécutives: τρί-πολις. τρίπολις peut valoir pour signifier « l'ensemble de trois villes » ou « qui possède trois villes » (tout autre rapport!); mais c'est un syntagme parce qu'il y a succession dans l'espace; ce n'est pas une association comme τρι-, τριῶν, τρία, τρεῖς, laquelle est aussi importante pour le mécanisme; mais on ne les aligne pas, on les embrasse d'un seul coup d'œil de la pensée.

G Entre parenthèses,

R on peut faire rejoindre, en jouant un peu sur les mots: discursif,

G qui équivaut à: disposé dans le discours,

---

[221] $\begin{matrix} amna \\ l \end{matrix}$,. R, *in marg.*

[222] *2°)* De son emploi syntagmatique, G

R et intuitif; ces termes s'opposent comme syntagmatique et associatif si intuitif correspond à *intueri* « contempler platoniquement » [223] (sans faire usage dans le discours).

On pourrait représenter ces deux principes, ces deux activités qui se manifestent synchroniquement par deux axes:

G l'axe syntagmatique

R *dé - faire*

Simultanément, et sur un autre axe mentalement existant comme dans un nuage, pensé dans une conscience latente, toutes les autres possibilités qui peuvent être unies par association:

G l'axe associatif

R *refaire*
parfaire
faire
dé-faire
dé-ranger
dé-placer

97 C'est dans la mesure où ces autres formes flottent autour de *défaire* que l'on peut analyser, décomposer, *défaire* en unités. Il serait indécomposable si les autres formes avec *dé-* disparaissaient de la langue: *défaire* ne serait plus qu'une unité; on ne pourrait opposer *dé-* et *faire*.

La syntagmatique n'a pas à s'occuper particulièrement de la syntaxe: dans les sous-unités du mot, il y a déjà des faits syntagmatiques. Il n'y a pas même besoin de prendre des mots composés: dans *désireux*, il y a deux unités qui se suivent, qui font syntagme. La valeur de ce qui est dans *désir-eux* est dominée par un fait de disposition dans l'espace, que je peux marquer par un tiret. Mais ce qu'il faut

[223] abstraitement, G

reconnaître, c'est que les faits de syntaxe tombent dans la syntagmatique: ils se passent toujours entre deux unités au minimum, et deux unités < qui > sont distribuées dans l'espace. L'idée qu'il y aurait une syntaxe incorporelle hors de ces unités matérielles qu'on peut distribuer dans l'espace, cette idée est fausse: il faut une suite pour qu'il y ait un fait de syntaxe. Exemple caractéristique:

98 je puis dire en anglais
the man I have seen (l'homme j'ai vu) = que j'ai vu
things you would rather have left unsaid
(choses vous auriez de préférence laissées non prononcées) = choses que vous...

Ici, il y a un fait de synta<x>e [224] manifeste; mais **le** *que* est égal à zéro, au néant, **est inexprimé.** Voilà donc le néant qui sert à exprimer ce rapport, dira-t-on [225]. Mais la réponse est simple: si l'on établit le néant dans la phrase entière, on n'y comprend rien du tout; [en outre] l'idée qu'il manque un mot est tirée de *notre* syntaxe: **d'après un modèle** qui nous est **donné,** nous suppléons le *que* et disons qu'il est égal à zéro. On ne peut

G en réalité [226]

R pas dire qu'il manque un certain articulus. Et surtout, on ne peut pas supprimer toute la série.

G Qu'il y ait ellipse ou non, le rapport nécessaire est exprimé.

R C'est donc un rapport qui est supporté par les unités que nous avons alignées. Il suffit de prendre la somme des termes présents [227], et hors de cette somme, on ne pourra raisonner sur les faits de syntaxe. Toujours, il faudra une succession quelconque de termes qui seront en syntagmes, pour faire de la syntaxe. On ne peut jamais dire qu'il n'y a pas de mesure adéquate entre la succession des mots et la pensée.

---

[224] syntagme, R
[225] Et on le comprend: le néant sert à exprimer le rapport, G
[226] donc, R
[227] cet ensemble de mots au minimum, G

Du seul fait que la locution est comprise
99 (comme dans le cas de l'anglais), résulte qu'en prenant la somme des termes [228] l'expression de la pensée est adéquate. Plus il est nécessaire de rappeler, pour les petites unités comme le mot, qu'elles **ne sont rien sans le sens** qui s'y rattache, plus — réciproquement — dans l'étude des

G grandes unités, comme les phrases [229],

R il faut insister sur les membres réels sans lesquels la figure de syntaxe ne peut se traduire dans l'espace, hors desquels il n'y a rien.

Il faudra à la fois la théorie des syntagmes et < la théorie > des associations pour expliquer les faits qui se présentent dans un état de langue. S'agit-il d'éclaircir la notion de mot? Il faudra l'examiner

G successivement aux deux points de vue:

R syntagmatiquement et dans la série des associations.

Je suppose *grand*: si nous avons d'un côté *gran garçon* et de l'autre *grant enfant*, nous reconnaissons un mot dans *gran* et *grant*, qui ne sont pas la même chose. La différence se produit dans les syntagmes (on a *gran* ou *grant* suivant qu'une consonne ou une voyelle [230] suit).

G Cette alternance dépend du syntagme.

R Dans *gran père*, on y reconnaîtra le même mot; il y a aussi un syntagme. Mais si l'on constate qu'on appelle *grand*, *grande* un même mot, nous entrons dans les
100 associations: ce n'est pas étendu dans l'espace.

G Et pourtant, c'est par association que ces deux unités se sont rapprochées.

R Il faut donc élucider la notion du mot dans les deux sens. Si l'on prétend que *grand* et *grande* ne sont pas un

[228] la totalité du syntagme, G
[229] des syntagmes étendus (phrases), R
[230] une voyelle ou une consonne, R

même mot, il faudra le défendre, et on ne pourra le justifier que si l'on se rapporte aux deux divisions: syntagmes et associations.

C'est à ces deux activités que se rattache un immense phénomène: le phénomène de l'*analogie*, se qu'on appelle: les phénomènes d'analogie, la création analogique, la *novation* analogique (mieux qu'innovation), qui se produit à tout moment. **Il y a du neuf, donc il y a du changement.** Ici, une question embarrassante: s'il y a changement, nous nous mouvons dans le diachronique.

G Sommes-nous en contradiction avec nous-mêmes?

R Il faut bien dire que c'est là un point très délicat de la distinction entre synchronique et diachronique. Il faut un fait synchronique pour produire l'analogie, il faut l'ensemble (le système) de la langue. (Autre rédaction, B: Il est incontestable qu'une analogie ne peut se produire que par les forces synchroniques, dans le système.)

Exemples d'analogie: le fait par lequel un enfant dit *il venira* (viendra); par lequel on voit apparaître dans une basse latinité *meridionalis* (pour *meridialis*), à cause de *septentrionalis*;

101 par lequel, dans beaucoup de dialectes grecs, on trouve ἄρχοντοι (au lieu de ἄρχοντες); par lequel la plupart des 2mes p. pl. françaises [231] ne sont pas devant nous: *vous lisez* (*vous dites*, seul régulier); ou par lequel, tandis qu'autrefois il y avait en allemand une différence régulière entre le singulier et le pluriel < au prétérit > des verbes forts:

warf	*steig*
wurfum	*stigum*,

on n'a plus que:

warf	*stieg*
warfen	*stiegen ;*

ou par lequel, étant donné *honos*, *-oris*, nous avons aussi *honor*, *-ris*.

[231] *Lapsus pour :* latines (?)

Pour que naissent ces faits, pour que ces formes, qui n'avaient pas été entendues auparavant, surgissent, quel est le mécanisme nécessaire? La langue peut être considérée comme quelque chose que, de moment en moment, interprète la génération qui la reçoit; c'est un instrument qu'on essaie de comprendre. La collectivité présente ne l'interprète pas du tout comme les générations précédentes, parce que, les les conditions ayant changé, les moyens,

G pour comprendre la langue,

R ne sont pas les mêmes. Il faut donc le premier acte d'interprétation, qui est actif (antérieurement: on est placé devant une masse à comprendre, ce qui est passif).

102 Cette interprétation se manifestera par des distinctions d'unités (c'est à quoi aboutit toute l'activité de la langue):

G Exemple: il y a un suffixe *-ier*:

R *prisonn-ier, gant-ier.*

G Quand on prononçait *gant* / *gãt*/, on a créé tout naturellement *gantier.*

R Aujourd'hui, il n'y a plus de mot *gant*, mais *gan(t)*, et la position des termes à associer a changé. Si j'interprète: *gan: gantier*, on ne peut qu'analyser *gan-tier.*

G Le *t*, depuis lors, est dans la deuxième unité.

R Maintenant j'ai acquis un genre d'unité qui n'existait pas: *-tier* (si l'on veut, c'est *la carte forcée*, puisque de par la langue, on ne peut plus décomposer autrement). De là, de moment en moment, je suis exposé à appliquer cette unité: *cloutier.*

G Voilà la novation analogique, qui n'est pas tout à fait création [232]

R puisqu'il a fallu un modèle; c'est nouveau, cela ne pouvait pas se former tant que l'on prononçait *gant* et que l'on coupait *gant/ier.* **Toute espèce de répartition des**

[232] C'est un fait d'analogie, c'est la création analogique — pas création si l'on veut, R

unités enferme virtuellement **la possibilité**
103 **de faire usage** de ces **unités**, qu'elles aient été reçues de tout temps (évidemment, il n'est pas nécessaire que la répartition des unités ait commencé par un quiproquo), ou qu'elles soient dues à un quiproquo comme le suffixe *-tier*.

Pour faire voir que la question d'unités intervient partout: on dit *entre quatre zyeux*. On a coupé le syntagme *des yeux* [233] autrement qu'autrefois: *des zyeux*, ce qui a préparé, par analogie: *quatre zyeux*. Tant que je ne fais qu'interpréter, il n'y a pas de fait d'analogie, mais seulement possibilité. Le premier qui utilise la nouvelle unité et lance: *entre quatre zyeux* crée l'analogie, qui peut ensuite être adoptée ou non par la communauté.

G *18 janvier.*

Cloutier suppose que l'on comprenne *gan-tier*.

R Il y a donc toute une partie du phénomène analogique qui s'accomplit avant que l'on voie apparaître la forme nouvelle. Cette simple activité continuelle, par laquelle la langue décompose les unités qui lui sont données [234], contient en soi toute l'analogie, au moins tous les éléments qui entrent dans la forme nouvelle.

G Cette analyse prépare les formations analogiques.

R C'est évidemment une erreur de croire que c'est à l'instant où surgit une forme nouvelle que surgit le phénomène: les éléments sont tous donnés dans les groupes associatifs. Dans cette formation, il y a donc deux caractères: elle est une création, et elle n'est pas une création. Création au sens de: combinaison nouvelle; pas création, en ce sens qu'il faut que ces éléments soient
104 déjà prêts, élaborés tels qu'ils se présenteront dans la forme nouvelle. Exemple plus en notre puissance: à tout moment, j'ai besoin d'un < adjectif > en *-able* [235], et il m'arrivera de dire: *dépistable*, *entamable*,

[233] *deux yeux*, G
[234] sépare les éléments de la langue en unités, G
[235] d'un suffixe en *-able*, R

qui n'a peut-être jamais été prononcé; < c' > est une formation analogique. On peut réduire toute formation analogique à la quatrième proportionnelle (pas vrai dans tous les cas, mais dans une infinité de cas [236]):

aimer : aimable = entamer : x

G ce qui nous donne: *entamable.*

R Cette formule revient à ceci: c'est que la conscience intérieure, le sentiment de la langue en tire ceci: je puis remplacer *-er* par *-able.* Il y a un élément que je fais varier. Pour que le modèle puisse agir, il faut l'analyse:

G *aim-er*
aim-able.

R Cette formule, si elle est vraie, implique que nous pouvons décomposer. Nous revenons donc à notre point de vue des unités: suivant que la langue distingue telles ou telles unités, elle est dans tel ou tel état.

G *Entamable* est une création en ce sens que c'est une nouvelle combinaison, mais les éléments ne sont pas nouveaux.

R Cette création, d'autre part, n'est pas un changement. Dans *entamable,* on a un mot nouveau dont on a besoin; mais
105 il y a des cas où apparaît une nouvelle forme qui entre en concurrence avec une autre déjà existante: *finals/finaux.* Dans ce cas, il semble davantage que la notion de changement intervienne. Même dans ce cas, il n'y a pas changement au sens de changement phonétique, qui implique (entraîne) une substitution, qui n'existe que par substitution. On peut ici raisonner sur l'individu, et la chose sera d'autant plus nette:

G un même individu ne dira pas à la fois *villâge* et *villôge;*

R s'il prend l'habitude de prononcer *ô* pour *â,* il substituera à *village, villôge.* Ce fait, qu'il soit individuel ou

[236] (peut-être pas dans tous les cas), G — Ici, note de R renvoyant au 1er cours (I R 2.93 sqq.).

collectif, entraîne la perte, la destruction, l'oubli de l'autre forme. Ce n'est pas le cas pour la formation analogique: la disparition de l'une n'est pas la condition de l'existence de l'autre (cf. en allemand *wurde*, analogique, à côté de *ward:* occupe exactement la même place).

C'est dans ce sens qu'on ne peut pas dire qu'il y ait un changement dans la création analogique. Même si *ward* disparaît

G peu à peu,

R c'est par un fait indépendant de la création de *wurde*, < et > qui n'a pas affaire avec le produit analogique en lui-même. Partout où on peut suivre
106 la chose, partout l'événement est tout à fait indépendant de la création. L'autre forme survit en général, et il faut un nouveau phénomène pour l'éliminer de la langue [237]. **S'il y a changement, c'est si l'on considère le globe**, l'ensemble **de la langue,** qui est enrichi; mais < il n'y a > pas changement dans le sens de substitution d'une forme à une autre.

La création analogique apparaît comme un chapitre particulier, une branche de l'activité générale,

G des phénomènes d'interprétation de la langue [238],

R de la distinction des unités: la langue se représente les unités et se les dispose de telle ou telle façon, et ensuite elle peut les utiliser pour la création analogique. Nous n'en ferons donc pas un chapitre spécial.

G Conclusion provisoire.

R Tout ce qui est dans le synchronique d'une langue [239], y compris l'analogie (qui est une conséquence de notre activité), se résume très bien dans le terme de grammaire, dans < une ac> ception [240] très voisine de l'ordinaire. On voit intituler un traité du jeu d'échecs:

107 grammaire

G du jeu d'échecs;

---

[237] Cf. CLG p. 230-231 (224-225) (source: I R 2.13-17).
[238] du phénomène de l'int- R
[239] Tout ce qui est synchr- G
[240] dans sa conception, R

R de même, la grammaire de la Bourse.

G Très juste, parce que

R < cela > implique un objet complexe et systématique, **s'applique à un système** qui met en jeu des valeurs. Il n'y a pas

G proprement

R pour nous de grammaire historique: les termes jurent ensemble; il n'y a pas de système qui puisse [241] être à cheval sur une suite d'époques. Ce qui est synchroniquement dans une langue est un équilibre qui se réalise de moment en moment,

G ce qui exclut la successivité.

R Par grammaire historique, on veut dire: linguistique diachronique, ce qui est autre chose et est condamné à n'être jamais grammatical. **Grammatical = significatif = ressortissant à un système de signes = synchronique** *ipso facto*.

Mais en même temps que nous reconnaissons que tout ce qui est synchronique dans une langue peut s'appeler sa grammaire, nous n'avons pas besoin d'accepter les yeux fermés ce qu'on appelle les subdivisions [242] de cette grammaire

G (ce qu'on a vu plus haut): morphologie, syntaxe, lexicologie.

R Il y a des cas où la morphologie de *regis* est la même chose que son sens grammatical et que sa syntaxe; la différence lexicologique de *tuli* et *fero* est la même chose que la différence grammaticale [243].

108 Nous avons vu la division rationnelle du synchronique en syntagmes et associations. Le synchronique comprend la théorie des syntagmes et la théorie des associations. Il y a des groupements de différences syntagmatiques et des groupements de différences associatives, mentales. **Il n'y a dans la langue que des différences** et pas de quantité positive.

[241] Car un système de valeurs ne peut, G
[242] les subdivisions traditionnelles, G
[243] son rapport grammatical à *fero*, G

Mais ces différences **peuvent s'exercer sur deux axes : ligne parlée,** et **comparaisons** internes, **mentales,** de forme à forme.

Cela dit, **il serait exagéré de se méfier en pratique des divisions traditionnelles. Il manque entre elles une véritable coordination,**

G un moyen

R d'estimer [244] la véritable valeur de chacune dans l'ensemble. Elles ne pourront se coordonner qu'en se rangeant sur les deux axes. Mais les grandes divisions,

G même si elles ne sont que des fragments, sont des fragments qui correspondent [245]

R à quelque chose, ou bien dans l'ordre syntagmatique, ou dans l'ordre associatif:

G un tableau de déclinaison est une des manières de grouper des formes qui seront groupées de beaucoup d'autres manières encore [246]

R pour le sentiment des sujets parlants. C'est la liaison des divisions que l'on pose qui manque :

G (Une liaison postérieure ferait peut-être modifier tels des compartiments de la grammaire traditionnelle:)

R une fois explorées, il est possible qu'elles aient à changer. La méthode est simplement d'observer, de considérer comme réel

109 **ce que la consience de la langue reconnaît,** ratifie, et comme irréel ce qu'elle ne reconnaît pas. Cela met la méthode à la portée de tous: elle consiste dans l'observation intérieure, rectifiée par l'observation de tous [247]. Par exemple, un tableau de déclinaison est-il une invention de grammairien?

---

[244] d'exprimer, G

[245] sont des fragments correspondant, R

[246] La déclinaison est certainement une des manières dont les formes sont groupées, R

[247] L'observation intérieure doit être élargie par les observations des autres sujets parlants, G

G < Il > sera vrai s'il existe chez les sujets parlants [248].

R Ainsi le développement des chapitres, ou ce contrôle

G des divisions traditionnelles

R est un travail à faire d'après une méthode très simple. L'œuvre dans son ensemble ne sera pas facile pour cela. Nous n'avons voulu faire que le classement de tout ce qui est synchronique, et nous l'avons fait, en syntagmatique et associatif.

G Divisions dans le champ diachronique.

R Il reste à considérer le *champ diachronique:* vue de la langue à travers le temps. Dans cette autre moitié de la linguistique, on peut considérer les choses d'après deux perspectives: la prospective et la rétrospective (la première suit, la deuxième remonte le cours du temps). La première équivaut, si on pouvait l'appliquer sans difficulté, à la synthèse complète de tous les faits qui concernent [249] l'histoire, l'évolution de la langue.

G On épuiserait la linguistique diachronique.

110 R Mais cette manière de pratiquer la linguistique diachronique est pour ainsi dire idéale. On ne se trouve presque jamais dans les conditions de pouvoir l'appliquer. Le document, ici, n'est plus l'observation de ce qui est plus ou moins présent chez les sujets parlants [250]; le document est en général indirect

G c'est-à-dire l'écriture.

R Il faudrait une masse infinie de photographies de la langue, de notations exactes de moment en moment pour marcher ainsi en avant en suivant le cours du temps.

G On peut s'approcher de cet idéal dans certaines disciplines [251].

[248] = existe-t-il? R
[249] constituent, G
[250] Les documents ne sont plus fournis par la conscience des sujets parl- G
[251] Cette méthode peut s'exercer suivant que l'on se trouve devant tel ou tel idiome, R

R Les romanistes se trouvent dans la meilleure position qu'on peut imaginer parce qu'ils ont, dans la tranche de temps qui les concerne, le point de départ

G (sinon le latin classique, du moins une forme approchante).

R Mais même dans ces conditions exceptionnelles, à tout moment, dans une infinité de compartiments, il y aura cependant d'énormes lacunes, qu'il faudra combler en quittant la narration et la synthèse,

G le point de vue prospectif,

R pour donner à l'investigation un autre sens; et cette investigation tombera en général dans la perspective rétrospective. En linguistique diachronique, on peut opposer en grande partie prospectif et rétrospectif comme synthèse et analyse: est synthétique tout ce qui suit, est analytique

111 tout ce qui remonte le cours du temps. Dans cette seconde vue, nous nous plaçons à une époque donnée, et nous nous demandons, non pas ce qui résulte d'une forme, **mais les formes qui lui ont donné naissance.** C'est la position où nous nous trouvons pour beaucoup d'idiomes. Si on se place vingt ans en arrière, la forme que nous saisissons est sans doute un point dans la chaîne diachronique; mais immédiatement, nous sommes tournés vers le passé et on se demande quelle est la chaîne à rétablir.

G Pour d'autres langues, on peut remonter assez loin:

R il y a une grande histoire de la langue latine, mais nous atteignons bien vite la limite (3 ou 4 siècles avant J.-C.) où, au lieu de marcher en avant, il faut se demander ce qui a précédé. C'est la position où l'on se trouve non seulement pour les langues indo-européennes, mais même pour des faisceaux plus restreints. Pour les langues germaniques, il y a des époques où l'on peut, comme pour l'allemand, marcher prospectivement; mais nous avons,

G pour l'allemand même, une phase où les documents manquent et où il faudra se placer au point de vue

rétrospectif, sans vouloir remonter plus haut que le germanique commun [252].

R Il n'y a donc pas, sauf peut-être pour

112 de petites études romanes, de question d'histoire des langues où l'on puisse ne pas se placer, pour l'étudier, dans une position rétrospective.

G *21 janvier.*

R D'autres objets de science, pourvu qu'il y ait des considérations historiques, peuvent donner des comparaisons ici. En géologie, nous avons affaire aussi à une science en grande partie historique. Elle a à s'occuper d'états stables (le bassin actuel du Léman — se passe, il est vrai, dans le temps, mais en un sens est hors du temps) et d'éléments successifs, d'événements

G ou changements

R dont la chaîne forme des diachronies. Il est évident qu'on pourrait parler d'une géologie prospective; mais de fait, là aussi le coup d'œil est forcément rétrospectif: il faut reconstruire la chaîne des événements pour savoir ce qu'a été un état.

G En linguistique, on voudrait user du point de vue prospectif [253]:

R si ce point de vue était toujours possible, il n'y aurait besoin d'aucune méthode; le point de vue prospectif, n'est qu'une simple narration. Pour la diachronie rétrospective, il faut une méthode reconstructive qui s'appuie sur la comparaison. Dans une langue tout à fait isolée (le basque), on ne peut pas tirer des conclusions par comparaison sur ce qui a pu exister. Au contraire,

113 le groupe bantou d'Afrique, connu de nos jours, permet la reconstruction.

G (On n'insiste pas ici, car < la méthode > [254] s'éclairera par la suite du cours [255].)

---

[252] toute une partie du sujet où il est impossible de se placer dans une autre perspective, même en n'allant pas jusqu'à l'unité germanique, pour avoir l'histoire des dialectes, R

[253] Pour la diachronie prospective, c'est tout simple, R

[254] elle, G

[255] *Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale.*

R Dans les objets dont s'occupe la linguistique diachronique figure avant tout la phonétique, **toute la phonétique.** Elle **tombe en bloc dans la linguistique diachronique :** il n'y a pas de phonétique synchronique; ce qui est phonétique est *ipso facto* diachronique. La meilleure manière de s'en rendre compte, c'est de voir en quoi consistent les deux chapitres principaux des grammaires: phonétique (Lautlehre) et morphologie (ou bien on y ajoutera encore la syntaxe) [256].

G Dans la morphologie [257], on ne donne généralement qu'une description d'un état:

R on donnera les conjugaisons: il s'agit bien de la description, par exemple de l'état vieil allemand. Avec la première partie, nous sortons de l'état qu'on a à décrire; autrement, on n'aurait rien à dire. Ce qui occupe la phonétique, c'est la **situation des éléments phoniques par rapport à un** certain **état antécédent** qui est **assez connu pour être pris comme point de repère;** et cela **revient à établir** la diachronie, **le passage diachronique d'un état à un autre.** Qu'on prenne des sons ou des groupes: on constate que

ka
tša
0*a*

ou bien on constatera que le

114 [groupe latin] *semnare* | *femna* |
aboutit en patois savoyard à *senå* ↓ *fena* ↓

On ne fait que fixer la situation des éléments phoniques [258] par rapport à un état précédent; sans cela il ne subsisterait rien de la phonétique. On peut représenter la seconde partie par: |————| et la première par la flèche diachronique:

[256] Dans tout manuel: *1)* Phonétique; *2)* Morphologie; *3)* Syntaxe, G
[257] Dans l'autre partie, R
[258] phonétiques, R

Toujours, il faut une époque antécédente pour avoir quelque chose à dire. On peut prendre une époque plus ou moins rapprochée; mais quand les deux lignes se rejoindront, il n'y a plus rien à dire en phonétique (la description des sons d'un état serait de la phonologie). Tout ce qui est phonétique est diachronique. Cela s'accorde fort bien avec ceci, que ce qui est phonétique [259] n'est pas significatif, n'est pas grammatical. Pour faire la phonétique d'une unité, je la dépouille — si je puis la dépouiller — de sa signification.

G On peut prendre autre chose que les mots comme unités;

R on peut faire les tranches autrement que par la signification:
115 je puis abstraire des mots < et >, sans considérer un « mot », voir ce que devient un groupe *-akta-* qui ne correspond à aucune signification. Nous ne considérons que la partie matérielle des mots, en phonétique; mais ce n'est pas ce qui est le plus caractéristique du phonétique; ce qui est le plus caractéristique, c'est que le phonétique est uniquement diachronique. On accordera bien facilement que ce qui est phonétique n'est pas grammatical, de sorte que, si le champ diachronique ne renfermait que la phonétique, **l'opposition** que nous avons posée entre les matières qui tombent dans le champ synchronique et dans le champ diachronique **serait tout de suite lumineuse:** d'un côté **on aurait:**

diachronique = non grammatical,

et de l'autre: **synchronique = grammatical.**

Mais il est clair que, dès l'abord, on demandera s'il n'y a pas d'autre histoire [260] à faire que celle des sons et si nous ne retombons pas dans des sujets grammaticaux. Ainsi il y aura le fait qu'un mot a changé de signification, ou bien que des formes comme celles du duel tombent peu à peu en désuétude dans une langue, ou bien le fait du développement analogique

[259] Corollaire: ce qui est phon- G
[260] Mais il est clair qu'il y a d'autres hist- G

G de tel élément.

R Bref, tout ce qui rentrait dans la synchronie [261] n'a-t-il pas son histoire, les syntagmes et les associations?

G Je ne dissimule pas que,

R dès que l'on sort de la
116 phonétique pure, il est beaucoup plus difficile de tracer la limite ou d'affirmer une opposition radicale [262]. **Là est le point le plus difficile** de la division générale, mais nous ne pouvons insister sans nous lancer dans des considérations qui sont délicates [263],

G pour faire le départ entre ce qui est diachronique et ce qui est synchronique.

R Mais on verra dans une infinité de cas que des faits

G d'histoire

R que l'on croit être grammaticaux se résolvent en des faits phonétiques. Par exemple, si l'on prend all. *Springbrunnen*, *Reitschule* : < il y a > en tout cas une idée verbale dans le premier mot du composé [264]: **c'est un fait grammatical,** mais il est **le pur produit d'une interprétation.** Mais historiquement, pour fixer l'origine de ces composés,il n'y a qu'à constater le fait phonétique:

G cette classe n'est pas ancienne.

R Anciennement, il y a des composés en vieil allemand: *beta-hûs* « maison de prière »; puis, par un fait phonétique, *bet-*, qui peut maintenant se rapporter à toute la famille de *beten ;*

G le rapport < avec le substantif > n'est plus manifeste, et *Bethaus* signifie: maison à prier.

---

[261] dans le champ synchronique, G
[262] l'opposition signalée devient moins évidente, G
[263] des distinctions qui paraîtront d'abord subtiles, G
[264] où le premier terme a une valeur verbale, G

Pour le diachronique, il n'y a que le fait phonétique. Les deux interprétations rentrent dans le synchronique [265].

117 R En anglais,

G l'opposition

R *man/men, foot/feet:* il y a une expression du pluriel qui est intéressante, pas ordinaire. C'est un fait phonétique qui rend compte de cette particularité grammaticale: tout ce qui tient à la formation de ce fait grammatical est phonétique:

fōt / fōtiz
fōt / fōti
fōt / fēti

G *fōt / fēt*

R *foot / feet*

Si l'on prend l'ensemble des faits, deux grands faits phonétiques: action de *i* sur *o*, et suppression de la finale.

G Ce qui n'est pas phonétique: c'est le rapport grammatical ressenti actuellement par l'opposition de *u/i* (*foot: feet*).

R Sans le changement phonétique, cette opposition n'existerait pas. Pour créer l'état de choses, tout est phonétique, relève d'une diachronie; ce qui est grammatical n'est pas diachronique.

Dans un autre genre, on a contesté que toute la manière dont on a rendu la déclinaison latine en roman

G dépende de la suppression, ou du moins de la confusion phonétique des finales de la déclinaison [266].

R Que cela soit ou non ainsi (c'est en tout cas concevable), il y aurait deux faits: *1.* fait matériel (confusion des finales), phonétique, mais cela est diachronique [et phonétique]; *2.* second fait: il s'établit un état grammatical; cela est synchronique.

---

[265] Donc, entre les deux interprétations, il n'y a qu'un fait diachronique, R

[266] consistait dans la confusion des finales, ce qui simplifiait la décl- R

Donc l'origine d'une quantité de faits synchroniques n'est que phonétique, par conséquent diachronique, et la distinction reste claire. Il faut

118 se le rappeler pour ne pas se hâter de dire qu'on sort de la phonétique, qu'on fait de la grammaire historique: on se trouve dans deux domaines; l'un s'étend dans un état de choses, est synchronique; l'autre dans le temps.

D'un autre côté, M. de Saussure ne méconnaît pas qu'on peut parler de l'histoire d'une déclinaison, des groupes associatifs dont nous avons parlé [267]. Mais on aura toujours à constater que cette histoire n'a pas le même caractère, qu'elle **se compose d'une multitude de faits particuliers dont** les uns [268] **seront clairement phonétiques** et viendront s'agencer **avec d'autres qui ont un autre caractère.**

G Ou bien prenons l'histoire d'un syntagme. Ainsi celui qui a donné le futur français [269]:

R *prendre ai*
prendrai

Si l'on prend le fait, non pas tel qu'il est dans une synchronie, mais dans son histoire, il y a plusieurs faits, dont une partie sera phonétique: *prendre ai* a deux accents, *prendrai* n'en a qu'un [270]. Donc on verra que la phonétique intervient presque infailliblement par un côté quelconque

G dans l'étude de tout changement historique.

La

119 R difficulté — M. de Saussure ne le méconnaît pas — est dans le résidu, qui semble justifier une histoire grammaticale.

G Nous disons que les choses grammaticales ne supposent que le jeu combiné des valeurs environnantes. Donc,

[267] d'une déclinaison, c'est-à-dire d'un groupe ass- G
[268] dont beaucoup, G
[269] S'agit-il d'un syntagme? Ainsi: R
[270] Il y a entre autres un fait phonétique: la disparition de l'un des deux accents, G — Cf. CLG p. 249 (243), 1°-3° (source: I R 2.83).

R tout ce qui est grammatical doit se rapporter à un état, et

G il semble qu'il y ait quelque chose de contradictoire [271]

R à dire qu'un fait grammatical a une histoire dans le temps.

La question de ce qu'il faut penser de la vue évolutive des choses, pour ce qui n'est pas purement phonétique, n'est pas claire; on ne trouvera pas quelque chose de simple là-dedans [272], et la phonétique y jouera un rôle [273].

---

[271] il y a une contradiction, R

[272] Point à résoudre encore. M. de Saussure n'y voit pas encore tout à fait clair. Le résultat ne sera pas simple, G — La question n'a pas été reprise dans le 3me cours: cf. CLG p. 200-203 (194-197) (source principale: R 113-119), et la note des éd., p. 203 (197)

[273] R indique ici la date (20.I.1909); G a noté: Fin définitive de l'introduction.

André Martinet

ARBITRAIRE LINGUISTIQUE ET DOUBLE ARTICULATION

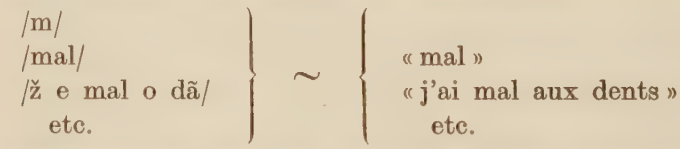
Parmi les nombreux paradoxes qui sont, tout ensemble, un des attraits de la glossématique et la source de bien des réserves à son égard, le principe de l'isomorphisme [1] occupe une place de choix. Ce principe implique le parallélisme complet des deux plans du contenu et de l'expression, une organisation foncièrement identique des deux faces de la langue, celles qu'en termes de substance on désignerait comme les sons et le sens. Poser ce principe, c'est certainement outrepasser de beaucoup les implications de la théorie saussurienne du signe. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est la présentation du signifiant et du signifié comme les deux faces d'une même réalité qui est à la source du principe hjelmslévien de l'isomorphisme.

Comme tous les paradoxes glossématiques, la théorie de l'isomorphisme est riche d'enseignements. Jerzy Kuryłowicz en a bien dégagé la fertilité tout en en suggérant, en passant, les limites [2]. Ce qui paraît généralement critiquable dans l'isomorphisme, c'est le caractère absolu que lui prête la glossématique. On lui reproche volontiers de méconnaître la finalité de la langue: on parle pour être compris, et l'expression est au service du contenu; il y a solidarité certes, mais solidarité dans un sens déterminé. Les analogies qu'on constate — et que personne ne nie — dans l'organisation des deux plans, ne changent rien à ce rapport de subordination des sons au sens qui semble incompatible avec le parallélisme intégral que postule la théorie. On répondra, peut-être, que cette subordination ne prend corps que dans l'acte de parole, et qu'elle n'affecte pas la langue proprement dite en tant que réalité

[1] Le mot est employé par J. Kuryłowicz dans sa contribution aux *Recherches structurales 1949*, TCLC 5 (Copenhague), p. 48-60.

[2] *Ibid.*, p. 51.

parfaitement statique. Mais quelle que soit l'issue du débat, il demeure que la pensée glossématique se heurte ici à des résistances sourdes, à une incompréhension récurrente dont il n'est peut-être pas impossible de dégager les causes. Avant de pouvoir constater le parallélisme des deux plans, il faut s'être convaincu qu'il y a effectivement deux plans distincts. Il faut avoir identifié un plan de l'expression qui est bien celui où les phonologues rencontrent les phonèmes, mais celui aussi où le glossématicien retrouve les signifiants qui forment les énoncés: appartiennent au plan de l'expression non seulement les unités simples /m/, /a/ et /l/, mais, au même titre, le signifiant /mal/, la suite de signifiants /ž e mal o dã/, la face phonique (/mal/) ou graphique (*mal*) de tous les énoncés passés, présents ou futurs dont l'ensemble forme la réalité accessible de la langue. Il faut, ensuite, avoir identifié un plan du contenu d'où sont exclus les phonèmes (/m/, /a/ ou /l/), mais également les signifiants simples (/mal/) ou complexes (/ž e mal o dã/), où, par conséquent, ont seuls droit de cité les signifiés « mal », « j'ai mal aux dents » et d'autres plus vastes. Ces signifiés n'existent, certes, en tant que tels, que parce qu'ils correspondent à des signifiants distincts. Mais ils ne peuvent figurer sur le plan du contenu que dans la mesure où on les conçoit comme distincts des signifiants. En glossématique, l'opposition de base est entre phonèmes (ou mieux « cénèmes ») et signifiants d'une part, signifiés d'autre part selon le schéma suivant:



Pour le linguiste ordinaire, l'unité du signe linguistique est une réalité plus évidente que sa dualité: /mal/ et « mal » sont deux aspects d'une même chose. On veut bien se convaincre que le signe a deux faces, mais on n'est pas prêt à fonder toute l'analyse linguistique sur un divorce définitif de ces deux faces. S'opposant au signe, unité complexe, certes, puisqu'elle participe à ce qu'on nomme traditionnellement le sens et la forme, mais considéré comme un tout, on reconnaît le phonème, unité simple dans la mesure où elle participe à la forme, mais non au sens. L'opposition

de base est ici entre phonèmes d'une part, signifiants et signifiés d'autre part, selon le schéma suivant:

$$\left.\begin{matrix}/m/\end{matrix}\right\} \sim \left\{\begin{matrix}/mal/ \text{ — « mal »} \\ /ž\ e\ mal\ o\ dã/ \text{ — « j'ai mal aux dents »}\end{matrix}\right.$$

Le linguiste ordinaire conçoit bien qu'il puisse exister de profondes analogies entre les systèmes de signes et les systèmes de phonèmes, et que le groupement de ces unités dans la chaîne puisse présenter de frappantes similitudes, encore que les tentatives pour pousser un peu loin le parallélisme se heurtent vite à la complexité bien supérieure des unités à deux faces et à l'impossibilité où l'on se trouve d'en clore jamais la liste. Mais ce même linguiste se trompe s'il s'imagine que ces analogies correspondent exactement et nécessairement à celles que suppose le parallélisme des deux plans hjelmsléviens de l'expression et du contenu, puisque ce parallélisme est entre signifiants et signifiés et que les analogies constatées sont entre signes et phonèmes. On note constamment, chez ceux qui, sans être glossématiciens déclarés, font un effort pour se représenter la réalité linguistique dans le cadre hjelmslévien, qu'ils se laissent aller à confondre, dans une certaine mesure, les deux plans, sans s'apercevoir que ce ne sont plus des unités de contenu qu'ils vont opposer à des unités d'expression, mais bien des signes, qui participent aux deux plans, à des phonèmes, qui n'appartiennent qu'à un seul.

Cet état de choses, qu'on peut déplorer, s'explique évidemment par la difficulté qu'on éprouve à manipuler la réalité sémantique sans le secours d'une réalité concrète correspondante, phonique ou graphique. Il faut noter d'ailleurs que nous ne disposons pas des ressources terminologiques qui pourraient nous permettre de traiter avec quelque rigueur des faits sémantiques indépendamment de leurs supports formels. Il n'y a, bien entendu, aucune discipline paralinguistique qui corresponde à la « phonétique » (par opposition à la « phonologie ») et qui nous permette de traiter d'une réalité psychique antérieure à toute intégration aux cadres linguistiques. Mais, même en matière d'examen de la réalité psychique intégrée à la structure linguistique, on n'a rien qui soit le pendant de ce qu'est la phonologie sur le plan des sons. On dispose heureusement du terme « sémantique » qu'on emploie assez préci-

sément en référence à l'aspect signifié du signe et qui nous a permis, on l'espère, de nous faire entendre dans ce qui précède. On possède, en outre, le terme « signifié » qui, n'existant que par opposition à « signifiant », est d'une clarté parfaite. Mais toute expansion terminologique est interdite à partir de ce participe passif. Quant à « sémantique », s'il a acquis le sens qui nous intéresse, il n'en est pas moins dérivé d'une racine qui évoque, non point une réalité psychique, mais bien le processus de signification qui implique la combinaison du signifiant et du signifié. La sémantique est peut-être autre chose que la sémiologie; mais on voit mal de quelle série terminologique « sémantique » pourrait être le départ; un « sème », en tout cas, ne saurait être autre chose qu'une unité à double face.

Il n'entre pas dans nos intentions de rechercher ici s'il est possible et utile de combler ces lacunes. On renverra à l'intéressante tentative de Luis Prieto [3], et l'on marquera simplement que cette absence de parallélisme dans le développement de l'analyse sur les deux plans n'est pas fortuite: elle ne fait que refléter ce qui se passe dans la communication linguistique où l'on « signifie » quelque chose qui n'est pas manifeste au moyen de quelque chose qui l'est.

Les modes de pensée qui font échec à la conception hjelmslévienne des deux plans parallèles ont été fort mal explicités. Ceci s'explique du fait de leur caractère quasi général: on ne prend conscience de l'existence d'une chose que lorsqu'on ne la trouve plus là où on l'attendait. C'est, en fait, dans la mesure où l'on saisit exactement l'originalité de la position glossématique, qu'on prend conscience de l'existence d'un autre schème, celui selon lequel les faits linguistiques s'ordonnent dans le cadre d'articulations successives, une première articulation en unités minima à deux faces (les « morphèmes » de la plupart des structuralistes), une seconde en unités successives minima de fonction uniquement distinctive (les phonèmes). Ce schème forme sans aucun doute le substrat ordinaire des démarches de la plupart des linguistes, et c'est ce qui explique que l'exposé qui en a été fait dans *Recherches structurales 1949* [4] ait généralement dérouté les recenseurs du

[3] Dans son article « Contributions à l'étude fonctionnelle du contenu », *Travaux de l'Institut de Linguistique 1* (Paris 1956), p. 23-41.

[4] P. 30-37.

volume qui estimaient n'y retrouver que des vérités d'évidence et ne discernaient pas les rapports antithétiques qui justifiaient l'inclusion de cet exposé parmi les « interventions dans le débat glossématique ».

Présentée comme un trait que l'observation révèle dans les langues au sens ordinaire du terme, la double articulation fait donc aisément figure de truisme. Ce n'est guère que lorsqu'on prétend l'imposer comme le critère de ce qui est langue ou non-langue que l'interlocuteur prend conscience de la gravité du problème. Et pourtant, s'il est évident que toutes les langues qu'étudie en fait le linguiste s'articulent bien à deux reprises, pourquoi hésiter à réserver le terme de langue à des objets qui présentent cette caractéristique? Regrette-t-on d'exclure ainsi de la linguistique les systèmes de communication qui articulent bien les messages en unités successives, mais ne soumettent pas ces unités elles-mêmes à une articulation supplémentaire? Le désir de faire entrer la linguistique dans le cadre plus vaste d'une sémiologie générale est certes légitime, mais en perdra-t-on rien à bien marquer, dès l'abord, ce qui fait, parmi les systèmes de signes, l'originalité des langues au sens le plus ordinaire, le plus banal du terme?

Les avantages didactiques de la conception de la langue comme caractérisée par une double articulation se sont révélés à l'usage et se sont confirmés au cours de dix années d'enseignement. Ils apparaissent plus considérables que ne le laisserait supposer l'exposé un peu schématique de 1949. Ils comportent notamment l'établissement d'une hiérarchie des faits de langue qui n'est pas sans rapport avec celle qu'on aurait pu probablement dégager des exposés saussuriens relatifs à l'arbitraire du signe si l'on s'était attaché plus aux faits fonctionnels et moins aux aspects psychologiques du problème. Noter, en effet, que rien dans les choses à désigner ne justifie le choix de tel signifiant pour tel signifié, marquer que les unités linguistiques sont des valeurs, c'est-à-dire qu'elles n'existent que du fait du consensus d'une communauté particulière, tout ceci revient à marquer l'indépendance du fait linguistique vis-à-vis de ce qui n'est pas langue. Mais relever le caractère doublement articulé de la langue, n'est-ce pas indiquer, non seulement comment elle parvient à réduire, au fini des « morphèmes » et des phonèmes, l'infinie variété de l'expérience et de la sensation,

mais aussi comment, par une analyse particulière à chaque communauté, elle établit ses valeurs propres, et comment, en confiant le soin de former ses signifiants à des unités sans face signifiée, les phonèmes, elle les protège contre les atteintes du sens? Qu'on essaye, un instant, d'imaginer ce que pourrait être une « langue » à signifiants inarticulés, un système de communication où, à chaque signifié, correspondrait une production vocale distincte, en bloc, de tous les autres signifiants. D'un point de vue strictement statique, on a pu se demander si les organes humains de production et de réception seraient capables d'émettre et de percevoir un nombre suffisant de tels signifiants distincts, pour que le système obtenu rende les services qu'on attend d'une langue [5]. Mais notre point de vue est, ici, sinon diachronique, du moins dynamique: à condition que se maintiennent les distinctions entre les signes, rien ne pourrait empêcher les locuteurs de modifier la prononciation des signifiants dans le sens où, selon le sentiment général, l'expression deviendrait plus adéquate à la notion exprimée; l'arbitraire du signe serait, dans ces conditions, vite immolé sur l'autel de l'expressivité. Ce qui empêche ces glissements des signifiants et assure leur autonomie vis-à-vis des signifiés est le fait que, dans les langues réelles, ils sont composés de phonèmes, unités à face unique, sur lesquels le sens du mot n'a pas de prise parce que chaque réalisation d'un phonème donné, dans un mot particulier, reste solidaire des autres réalisations du même phonème dans tout autre mot; cette solidarité phonématique pourra, on le sait, être brisée sous la pression de contextes phoniques différents; l'important, en ce qui nous concerne ici, est que, face au signifié, cette solidarité reste totale. Les phonèmes, produits de la seconde articulation linguistique, se révèlent ainsi comme les garants de l'arbitraire du signe.

Les Néogrammairiens n'avaient pas tort de placer au centre de leurs préoccupations ce que nous appellerions le problème du comportement diachronique des unités d'expression. De leur enseignement relatif aux « lois phonétiques », il faut retenir le principe que, dans les conditions qu'on doit appeler « normales », le sens d'un mot ne saurait avoir aucune action sur le destin des

[5] Cf. *Economie des changements phonétiques, Traité de phonologie diachronique* (Berne 1955), § 4-2.

phonèmes dont se compose sa face expressive. Ces linguistes ont eu tort de nier l'existence d'exceptions: il y en a, on le sait [6]. Mais il est important qu'elles restent conçues comme des faits marginaux qui, par contraste, font mieux comprendre le caractère des faits proprement linguistiques: une formule de politesse peut se réduire rapidement à quelques sons, une gémination ou un allongement expressifs peuvent arriver à se fixer dans des circonstances favorables. Mais ces cas, très particuliers, où l'équilibre entre la densité du contenu et la masse phonique des signifiants a été rompu dans un sens ou dans un autre, ne font que mettre en valeur le caractère normal de l'autonomie des phonèmes par rapport au sens particulier de chaque mot.

La théorie de la double articulation aboutit à distinguer nettement parmi les productions vocales entre des faits centraux, ceux qui entrent dans le cadre qu'elle délimite, et des faits marginaux, tous ceux qui, en tout ou en partie échappent à ce cadre.

Les faits centraux ainsi dégagés, signes et phonèmes, sont ceux dont le caractère conventionnel, arbitraire au sens saussurien du terme, est le plus marqué; ils sont d'une nature qu'après les mathématiciens on nomme « discrète », c'est-à-dire qu'ils valent par leur présence ou leur absence, ce qui exclut la variation progressive et continue: en français, où l'on possède deux phonèmes bilabiaux /p/ et /b/, toute orale bilabiale d'un énoncé ne peut être que /p/ ou /b/ et jamais quelque chose d'intermédiaire entre /p/ et /b/; *bière* avec un *b* à moitié dévoisé n'indique pas une substance intermédiaire entre la bière et la pierre; le signe *est-ce-que*, défini exactement comme /esk/, marque une question et jamais rien de plus ou de moins; pour le nuancer il faudra ajouter à la chaîne un nouveau signe, également discret, comme *peut-être*.

Les faits marginaux sont en général, par nature, exposés à la pression directe des besoins de la communication et de l'expression; certains d'entre eux, tels les tons, peuvent participer au caractère discret constaté pour les unités des deux articulations; mais la plupart gardent le pouvoir de nuancer le message par des variations dont on ne saurait dire si elles sont ou non des unités nouvelles ou des avatars de l'ancienne: c'est le cas de l'accent qui,

[6] *Ibid.*, §§ 1-19 à 21.

certes, participe au caractère discret lorsqu'il contraste avec son absence dans des syllabes voisines, mais dont le degré de force peut varier en rapport direct et immédiat avec les nécessités de l'expression; c'est plus encore le cas de l'intonation où même un trait aussi arbitrarisé que la mélodie montante de l'interrogation (*il pleut?*) comporte un message qui variera au fur et à mesure que se modifiera la pente ou que s'esquisseront des inflexions de la courbe.

Pour autant qu'il est légitime d'identifier « linguistique » et « arbitraire », on dira qu'un acte de communication est proprement linguistique si le message à transmettre s'articule en une chaîne de signes dont chacun est réalisé au moyen d'une succession de phonèmes: /il fɛ bo/. On posera, d'autre part, qu'il n'est pas d'acte de communication proprement linguistique qui ne comporte la double articulation: un cri articulé n'est pas, en son essence, un message; il peut le devenir, mais il ne différera pas alors sémiologiquement du geste; il pourra s'articuler dans le sens qu'il se réalisera comme une succession de phonèmes existants dans la langue du crieur, comme dans l'appel /ɔla/ ou l'interjection /aj/; il ne frappera plus, dans ces conditions, comme phonologiquement allogène dans un contexte linguistique; mais n'ayant pas été soumis à la première articulation, celle qui réduit le message en signes successifs, il ne pourra jamais s'intégrer pleinement à l'énoncé, ou, du moins, il faudrait pour cela qu'il reçût le statut d'unité de la première articulation, c'est-à-dire de signe linguistique.

Chacune des unités d'une des deux articulations représente nécessairement le chaînon d'un énoncé, et tout énoncé s'analyse intégralement en unités des deux ordres. Ceci implique que tout fait reconnu comme marginal parce qu'échappant, en tout ou en partie, à la double articulation, ou bien sera exclu des énoncés articulés, ou n'y pourra figurer qu'à titre suprasegmental. En d'autres termes, les faits marginaux que l'on peut trouver dans les énoncés pleinement articulés sont ceux que l'on nomme prosodiques. On tend à considérer les faits prosodiques comme une annexe des faits phonématiques, et à les ranger dans la phonologie, ce qui ne se justifie que partiellement. Certaines unités prosodiques, les tons proprement dits, sont des unités distinctives à face unique comme les phonèmes: la différence mélodique qui empêche la

confusion des mots norvégiens /¹bønr/ « paysan » et /²bønr/ « haricots » a exactement la même fonction que la différence d'articulation glottale qui oppose en français *bière* à *pierre*. Mais d'autres traits prosodiques, maints faits d'intonation par exemple, sont, comme les signes, des unités à double face qui combinent une expression phonique et un contenu sémantique: l'intonation interrogative de la question *il pleut?* a un signifié qui équivaut généralement à « est-ce-que » et un signifiant qui est la montée mélodique. Il en va de même de faits dynamiques comme l'accent d'insistance qui peut frapper l'initiale du substantif dans *c'est un polisson*; dans ce cas, le signifié pourrait être rendu par quelque chose comme « je suis très affecté », le signifiant s'identifiant avec l'allongement qui affecte /p/. Ceci veut dire que le caractère suprasegmental vaut aussi bien sur le plan sémantique que sur celui des sons, et que les faits auxquels la double articulation confère un caractère marginal ne se limitent point au domaine phonologique.

Les faits prosodiques, dont l'aire est ainsi précisée, se trouvent si fréquemment au centre des préoccupations linguistiques, qu'on hésitera peut-être à n'y voir qu'une annexe du domaine linguistique proprement dit. Le diachroniste, par exemple, ne peut oublier que c'est dans ce domaine que se manifestent et s'amorcent les déséquilibres qui entretiendront une permanente instabilité dans le système des phonèmes: les modifications des inventaires phonématiques semblent, en effet, en dernière analyse, toujours se ramener ou se rattacher à quelque innovation prosodique. Le synchroniste dira que c'est par la structure prosodique que commence l'identification par l'auditeur des énoncés entendus, de telle sorte qu'en espagnol *pasé* « je passai » est perçu comme distinct de *paso* (/páso/) « je passe » parce qu'appartenant à un autre schème accentuel, — —́ et non —́ —, sans que le pouvoir distinctif des phonèmes des deux formes entre jamais réellement en ligne de compte[7].

Tout ceci n'enlève rien au caractère plus central des unités de première et de deuxième articulation. Si les déséquilibres pénètrent jusqu'aux systèmes phonématiques par la zone prosodique, c'est que, précisément, cette zone est plus exposée aux atteintes du monde extérieur du fait de son moindre arbitraire.

[7] *Ibid.*, § 5-5.

Il y a bien des raisons pour que les faits prosodiques s'imposent plus immédiatement que les faits phonématiques à l'attention des auditeurs. Mais la plupart d'entre elles se ramènent au fait qu'ils sont de nature moins abstraite, qu'ils évoquent plus directement l'objet du message sans ce détour que représente en fait la double articulation. Ce détour, certes, est indispensable au maintien de la précision de la communication et à la préservation de l'outil linguistique, mais l'homme tend à s'en dispenser et à en faire abstraction lorsqu'il peut arriver à ses fins à l'aide d'éléments moins élaborés et plus directs que signes et phonèmes. Ces éléments sont physiquement présents dans tout énoncé: il faut toujours une certaine énergie pour émettre une chaîne parlée; toute voix a nécessairement une hauteur musicale; toute émission, de par son caractère linéaire, a nécessairement une durée. Pour quiconque n'interprète pas automatiquement tous les faits phoniques en termes de pertinence phonologique, la présence inéluctable dans la parole de l'énergie, de la mélodie et de la quantité semble imposer ces traits comme les éléments fondamentaux du langage humain. En fait, ils sont si indispensables et si permanents qu'on peut tendre à ne plus les remarquer; et quel usage linguistique peut-on faire d'un trait qu'on ne remarque pas? De sorte qu'on serait tenté de dire qu'ils sont fondamentaux dans le langage, mais marginaux et épisodiques dans la langue. Mais comme c'est la langue, plutôt que le langage, qui fait l'objet de la linguistique, il est justifié d'énoncer que les faits prosodiques sont moins foncièrement linguistiques que les signes et les phonèmes.

Toutes les langues connues utilisent des signes combinables et un système phonologique. Mais il y en a, comme le français, qui, pourrait-on presque dire, n'utilisent les latitudes prosodiques que par superfétation ou par raccroc. On peut toujours, dans une telle langue, arriver à ses fins communicatives sans avoir recours à elles. On dira « C'est moi qui... » là où une autre langue accentuerait le pronom de première personne, et, en disant *est-ce qu'il pleut?* ou *pleut-il?*, on évitera l'emploi distinctif de la mélodie interrogative dont d'autres langues, comme l'espagnol, ne sauraient s'affranchir. Ceci ne veut naturellement pas dire qu'en français comme ailleurs le recours aux marges expressives ne permette, très souvent, d'alléger les énoncés et de rendre plus alertes les échanges linguis-

tiques. A propos d'une langue de ce type, on pourra peut-être discuter de l'importance du rôle des éléments prosodiques dans un style ou un usage déterminé. Mais on n'en pourra guère nier le caractère généralement facultatif. Et, puisqu'en dernière analyse nous sommes à la recherche de ce qui caractérise constamment tout ce que nous désirons appeler une langue, il est normal que nous retenions la double articulation et écartions les faits prosodiques.

*

Comme sans doute bien des œuvres dont la publication n'a pas reçu la sanction de leur auteur, le *Cours de linguistique générale* doit représenter, sous une forme durcie, un stade d'une pensée en cours d'épanouissement. Le structuraliste contemporain, qui y a appris l'arbitraire du signe et qui a laissé sa pensée se cristalliser autour de ce concept, est frappé, à la relecture de l'ouvrage, du caractère un peu dispersé de l'enseignement relatif aux caractères conventionnels de la langue qui apparaissent au moins sous les deux aspects de l'arbitraire du signifiant et de la notion de valeur. Il attendrait une synthèse qui groupe sous une seule rubrique tous les traits qui concourent à assurer l'autonomie de la langue par rapport à tout ce qui n'est pas elle, en marquant ses distances vis-à-vis des réalités extra-linguistiques de tous ordres. C'est au lecteur à découvrir que l'attribution « arbitraire » de tel signifiant à tel signifié n'est qu'un aspect d'une autonomie linguistique dont une autre face comporte le choix et la délimitation des signifiés. En fait, l'indépendance de la langue vis-à-vis de la réalité non linguistique se manifeste, plus encore que par le choix des signifiants, dans la façon dont elle interprète en ses propres termes cette réalité, établissant en consultation avec elle sans doute, mais souverainement, ce qu'on appelait ses concepts et ce que nous nommerions plutôt ses oppositions: elle pourra s'inspirer du spectre pour dégager les qualités des objets qu'on appelle « couleurs »; mais elle choisira à sa guise ceux des points de ce spectre qu'elle nommera, opposant ici un bleu, un vert et un jaune, se contentant là de la simple opposition de deux points pour le même espace. Les implications de tout ceci dépassent de loin celles qui découlent de

l'enseignement relatif au signifiant. Nous mesurons jusqu'à quel point c'est la langue que nous parlons qui détermine la vision que chacun de nous a du monde. Nous découvrons qu'elle tient sans cesse en lisière notre activité mentale, que ce n'est pas une pensée autonome qui crée des mythes que la langue se contentera de nommer, tel Adam nommant les bêtes et les choses que lui présentait le Seigneur, mais que les mythes bourgeonnent sur la langue, changeant de forme et de sexe aux hasards de ses développements, telle la déesse *Nerthus* que l'évolution de la déclinaison germanique a virilisée sous la forme du *Njord* scandinave.

Ce sont les conditions et les implications de l'autonomie de la langue que groupe et condense la théorie de la double articulation et, à ce titre seul, elle mériterait de retenir l'attention des linguistes.

Rulon Wells

A MATHEMATICAL APPROACH TO MEANING

§ 1. *Introduction.* A method of describing meaning very different from any used by Ferdinand de Saussure, and yet in agreement with several of his most basic ideas, has been proposed in the past half-dozen years. Within the same period, the claim has been more and more confidently asserted that mathematics offers the best, or even the only methods for a really scientific approach to language. It may be of interest to test the claim on a concrete example, provided that the example is well chosen.

The example dealt with in the present paper is L. L. Thurstone's method [1] of 'multiple-factor analysis', as applied to meaning by C. L. Osgood. [2] Both Thurstone and Osgood are professional psychologists, working at the University of Chicago (Illinois) and the University of Illinois (Urbana, Illinois), respectively. The present paper aims to present and to discuss the leading ideas of this method. In order to keep technical details down to a minimum, I am obliged to ignore the variant, alternative procedures that could be thought of at every step. There are other mathematical methods that could be applied to meaning besides factor-analysis; other varieties of factor-analysis besides Thurstone's, and strong disagreement among experts as to their relative merits; [3]

[1] *Multiple-Factor Analysis* (University of Chicago Press, 1947).

[2] The latest published report is C. E. Osgood and G. J. Suci, "Factor analysis of meaning", *Journal of Experimental Psychology* 50.325-38 (1955). The theoretical background is more fully presented in C. E. Osgood, "The nature and measurement of meaning", *Psychological Bulletin* 49.197-237 (1952). A book by Osgood, Suci, and P. H. Tannenbaum, *The Measurement of Meaning*, will shortly be published by the University of Illinois Press.

[3] See Thurstone, passim, especially his preface. John B. Carroll and R. F. Schweiker, "Factor analysis in educational research", *Review of Educational Research* 21.368-88 (1951) give a good review of different views. Raymond B. Cattell, *Factor Analysis* (Harper and Brothers, New York, 1952) is a valuable supplement to Thurstone. J. P. Guilford, *Psychometric*

other ways besides Osgool's in which Thurstone's factor-analysis could be applied to the phenomena of meaning; and other methods than Thurstone's that Osgood himself has applied. I can do no more here than to cite some literature dealing with these alternatives; for I have judged that at the present time a more thorough discussion of a single example would be more useful. [4]

§ 2. *Dimensional manifolds.* The members of some set or class may differ from each other in more than one respect; for example, people—the members of the class of human beings—differ from one another (a) in age, (b) in sex, (c) in height, (d) in weight, (e) in hair color, etc. So far as these respects are independent of one another, we call them different *dimensions;* e.g. age is independent of sex. It is not, however, independent of weight, for, roughly speaking, the older a person is, the heavier he is. The dependence may be expressed in terms of predictability: knowledge of a person's age is of almost no help in predicting his sex, but it is of considerable help in predicting his weight. The converses are also true: knowledge of sex is of very small help, knowledge of weight is of great help, in predicting age.

It is clear from the examples that dependence and independence have degrees. When we come (§§ 3-5) to assign a mathematical measure to these degrees, we will assign the number 0 to the minimum dependence, i.e. to complete independence; and the numbers —1 and +1 to the maximum dependence. But before proceeding with the mathematics, let us draw a simple example form linguistics.

Linguists have occasion to speak of independent dimensions in connection with *paradigms.* For instance, Latin finite verbs can differ from one another in (a) Person, (b) Number, (c) Tense, (d) Voice, and (e) Mood—five dimensions. We may say that these five dimensions define a space. Ignoring the future and future perfect tenses and the imperative mood, there are three persons,

Methods (Second Edition, McGraw-Hill, New York, 1954), has a fine chapter on factor-analysis and also explains the rationale of many points that Thurstone and Osgood take for granted.

[4] It is a pleasure to express my thanks to the Committee on Linguistics and Psychology of the Social Science Research Council for their help, information, and encouragement. I am particularly grateful to Messrs. Joseph B. Casagrande, John B. Carroll, and Charles E. Osgood.

two numbers, four tenses, and two moods, so that this space contains $3 \times 2 \times 4 \times 2$ or 48 points. Adding the future and future perfect indicative ($3 \times 2 \times 2$ points) and the eleven forms of the imperative, we get a total space or dimensional manifold of 71 points.

Now, although linguists thus deal with spaces, they do not usually treat these spaces mathematically. Factor-analysis professes, among other things, to include such a treatment.

§ 3. *A psychological example: Intelligence.* Thurstone developed his factor-analysis for the immediate purpose of describing mental abilities. A highly simplified example from this domain will serve to introduce us to the method.

Suppose that the three powers of (i) memory, (ii) imagination, and (iii) reasoning are completely independent of one another. Then the knowledge of how good or how poor an individual P's memory is, is of no help whatever in predicting how good P's imagination, or P's reasoning ability is. Now this independence can be expressed mathematically.

Let us suppose that we have three tests, 1, 2, and 3. Test 1 tests a person's memory and nothing else; it is a *pure* memory test. Similarly, 2 is a pure test of imagination, and 3 is a pure test of reasoning. We suppose further that these three tests are given to a group of twenty people, P_1, P_2, ... P_{20}. Each person who takes the three tests is given a *score* (grade, mark) on each test. It is possible to use a system of scoring (cf. § 8, end) such that the mean or average score on each test is 0, and the 'variance' is 1. (It necessarily results that, on each test, the lowest score is less then —1, and the highest is greater than +1. I am assuming that not all the twenty takers get the same score; if they do, the variance is necessarily 0.) The purpose of this system of scoring is to make the units in which the three tests are scored more easily comparable with each other.

We can now proceed to compare the three tests two at a time. The mathematical procedure for doing this is as follows: Suppose that it is tests 1 and 2 that we are comparing. We take the score of P_1 on Test 1 and his score on Test 2 and multiply them together. Similarly, we multiply the two scores of P_2, of P_3, ... of P_{20}. We then add these twenty products, and divide the resulting sum by 20 (the number of takers of the two tests). This final

figure is called the coefficient of correlation between Tests 1 and 2, or their *correlation coefficient*. It can be shown that the correlation coefficient between two tests is bounded by the limits —1 and +1. If the coefficient is +1, this means that the higher a person scored on one test, the higher he scored on the other; if it is —1, that means that the higher he scored on one test, the lower he scored on the other. This is how it is that whereas complete independence of two tests from one another is represented by a single number, 0, complete dependence of two tests on one another is represented either by —1 or by +1, according to the manner of dependence. It is provable that if the scores on a test have 0 as their mean and 1 as their variance, the correlation coefficient of the test with itself is +1.

To conclude our discussion of this example: The assumption that Tests 1, 2, and 3 are *pure* tests can now be seen to involve this consequence: that all three correlations have the coefficient 0.

§ 4. *Redundancy of tests.* In actual experimental work, it is uncommon that the correlation coefficient between two distinct tests has any of the three extreme values: — 1, 0, or + 1. But what meaning can be attached to the other values?

If two tests have a correlation coefficient of + 1 or of — 1 (relative to the particular group of people who took the tests), then it would be natural to say that one of the tests is superfluous; that one of them—it does not matter which one—might as well be dropped from consideration. There is *redundancy*, in a sense essentially like the sense in which Information Theory speaks of redundancy. A more suggestive name would be *complete redundancy*, since degrees of redundancy as of dependence must be admitted. Any correlation coefficient other than the three extreme values can then be said to indicate *partial* redundancy.

The meaning of partial redundancy can best be shown geometrically, by a *configuration* of *vectors*. Let each test be represented by line-segment of length 1, called a vector. Let the number of tests be n, and let the n vectors representing them all be joined together at one end, so that they all have one point in common. Thus, any two vectors will determine an angle between them. If the angle is 0, the two vectors will coincide. If it is 180°, they will lie on the same straight line but will go in opposite directions.

And, in general, the correlation coefficient between two tests will be represented by the cosine of the angle between the two vectors. The three extremes of +1, 0, and −1 are represented by the three angles 0°, 90°, and 180°, respectively.

Now if two tests A and B are correlated by any other than a zero correlation, we may consider that to some extent they are testing the same thing. We may wish that they could be replaced by two tests A′ and B′ which, together, would test the same things as A and B test, but whose correlation to each other would be zero. We may look upon the zero correlation as the mathematical sign or index that two tests are *pure*, with respect to each other. Now even if we cannot actually devise two such tests A′ and B′ to replace A and B, still we can set up two axes, I and II at right angles to each other (hence with correlation 0), in the plane occupied by A and B, and whose intersection or origin passes through the point where the vectors representing A and B are joined together, and we can describe these two vectors (and hence the angle between them) in terms of the two axes that we have set up. In fact, each vector will have a *projection* on axis I and a projection on axis II. The lengths of the projections will be related according to the Pythagorean theorem: the square of the length of the vector will equal the sum of the squares of the lengths of the two projections. By the conventions of our measurement, the maximum length of any vector is 1. A vector of length 1 lying on one of the axes, and beginning at the origin, represents a *factor*. In our present example, our two tests A and B have been described in terms of two factors. Factor-analysis is a general method for describing the correlations between tests in terms of factors of this sort.

§ 5. *Number of factors.* By our conventions of measurement, each test necessarily has a correlation of 1 with itself. But it can also happen that two distinct tests have a correlation of 1 with each other.

In that special case, we do not need a space of two dimensions, i.e. a space with two axes, in order to describe them. A single axis, on which both test-vectors lie, is sufficient.

Similarly, it can happen that a set of two axes is sufficient to describe the correlations between three test vectors. This will

be true, for instance, if the angle between each two of the vectors is 120° (in other words, if the correlation between each two of the corresponding tests is —.50). On the other band, if the angle between each two of the vectors is 60° (in other words, if the correlation between each two of the corresponding tests is +.50), two axes will not suffice; three are required. The one configuration of test-vectors occupies a two-dimensional space, the other configuration (of the same number of vectors) occupies a three-dimensional space.

These two instances illustrate an important difference between two kinds of configurations of test-vectors: Case 1. A configuration of n test-vectors occupies an n-dimensional space. Case 2. A configuration of n test-vectors occupies a space of fewer than n dimensions. (What would seem to be a third possible case, where more dimensions than test-vectors are required, is excluded on theoretical grounds, which will be mentioned in § 6.)

Suppose that a configuration of n test-vectors can be fully described in a space of r dimensions, r being less than n. In that case, it can also be fully described in a space of s dimensions, where s is greater than r. But s-r of the dimensions in this s-dimensional space will be superfluous, and it is possible to set up a set of s axes in this s-dimensional space in such a way that s-r of the axes are unused, i.e. all of the vectors have projections of length zero on them. What interests us is the *minimum* number of dimensions needed to describe a configuration, and when I speak of a configuration *occupying* an r-dimensional space, I will mean that r is the minimum number of dimensions required.

In effect, I have now described two ways in which a set of n tests may be redundant. It is redundant in one way if the configuration corresponding to it occupies an n-dimensional space, but the n vectors composing it are not all at right angles to one another. It is redundant in the other way if the configuration occupies a space of fewer than n dimensions. Factor-analysis enables us to detect both kinds of redundancy.

§ 6. *Two kinds of factors.* The factors involved in a set of n tests can be classified into two kinds, *common* and *unique*. A unique factor is defined as one that is involved in one and only one of the n tests; a common factor, as one that is involved in at

least two of the n tests. (If a factor F is *involved* in test T, the vector representing T has a projection of length greater than zero on the vector representing F; in other words, the two vectors are not at right angles to each other.) It can happen (though it rarely does, p. 177) that a test involves only common factors; and it can happen, and not infrequently does, that a test involves only unique factors. But we must be prepared to handle the case, which occurs very frequently, where each test in a set of tests involves one or more common factors and also one or more unique factors.

The distinction betwen the two kinds of factors, in addition to its intrinsic interest, is of great importance because Thurstone's factor-analysis can only detect common factors, and it can only do that when the number of common factors is sufficiently smaller than the number of tests. (To detect 1 common factor, at least 3 tests are required; 2 common factors, 5 tests; 5 factors, 9 tests; 10 factors, 15 tests; etc.: p. 294.) Since Thurstone's method does not discriminate between the different unique factors that may be involved in a certain test, we will lump all these unique factors together (until § 9), and treat each test as involving one and only one unique factor.

The situation with which factor-analysis is prepared to deal, then, is this: A set of n tests involves r common factors and n unique factors (one unique factor for each test), or $r + n$ factors altogether. This places the corresponding configuration of vectors in a space of $r + n$ dimensions. But now we confine our attention to a subspace of r dimensions, leaving the remaining n dimensions out of account. We abstract the 'common-factor space' from the 'total factor space' (p. 98, 176).

This abstraction has an effect which must be made clear. In the total factor space, each test-vector has a length of one unit; this value reflects our convention that the maximum correlation between test A and test B shall be 1, and the fact that the correlation between test A and itself (i.e. in the case where B = A) is maximal. Now by the Pythagorean theorem, the square of the length of a test-vector is the sum of the squares of its respective projections on the several vectors that represent factors. Now if a test involves a unique factor, then the vector representing it will

have a (non-zero) projection on the vector representing that unique factor. But common-factor space abstracts from all vectors that represent unique factors. Therefore, in common-factor space, a test involving a unique factor will be represented by a vector of length less than one.

For example (see § 9), Osgood's factor-analysis of 50 tests detects four common factors. His total factor space, therefore, has 4+50 or 54 dimensions, of which 50 are ignored. The vector representing his Test 1 has, on the vectors representing the four common factors, projections of lengths 0.88, 0.05, — 0.09, and 0.09 respectively. The sum of the squares of these lengths is 0.79. In the total factor space of 54 dimensions, one of these dimensions would be used to represent the unique factor in Test 1, and would have no other use. We can calculate that the projection of test-vector 1 in this dimension would be the square root of 1.00—0.79, which would be 0.46.

A final point to be made about unique and common factors is that whether a factor is common or unique is relative to the particular set of tests. If a factor happens to be involved in only one of a set of tests, Thurstone's factor-analysis cannot discriminate it from other factors that are unique to that test. But if another test be added to the set, and the new test happens to involve this same factor (which then becomes common, by definition), factor-analysis can discriminate it from other common factors. (See p. 76, 81, 181, 283-3, 287n., 361.)

§ 7. *Configuration and reference-frame.* In Cartesian geometry, a point is described by its distance from reference-axes. The number of reference-axes needed is the number of dimensions of the space in which the point is placed. Similarly, any surface and any volume is described by an equation that states the distances of all the points in it from the axes.

The location of reference-axes in an n-dimensional space is arbitrary, in that there is an infinity of possible sets of n reference-axes in terms of which the same n-dimensional space can be described. Even if a certain particular point be designated as the origin (the point where all the n axes intersect), there is still an infinity of possible sets of reference-axes.

It follows that to specify the dimensionality of a space is not

yet to specify a particular set of reference-axes. And consequently, factor-analysis has two tasks. Given the correlation coefficients between each pair of distinct tests (in the set of n tests), its first task is to determine the number, r, of common factors that must be assumed; in other words, to determine the dimensionality of the common-factor space. Its second task is to pick, from out of the infinity of possible sets of r reference-axes, the best one. By what criterion shall we judge which is best? Thurstone proposes what he calls 'simple structure'. A configuration of n test-vectors, oriented to a set of r reference axes, has simple structure when each test vector has zero or near-zero projection on at least one reference-axis. Since each test-vector must also have a non-zero projection on at least one reference-axis, the simple-structure condition can be expressed in this way: Each test-vector has zero projections on some but not all of the reference-axes. There are cases where imposing the simple-structure condition does not uniquely determine a best set of reference-axes, but those cases will not concern us here. In Osgood's factor-analysis the simple-structure condition is approximately satisfied.

This completes the sketch of Thurstone's factor-analysis.

§ 8. *Osgood's experimental data.* Osgood gave his tests to 100 people, whom I will call *takers*. These 100 takers are described as "students in introductory psychology", presumably at the University of Illinois; they would no doubt be young men and women about 18 to 20 years of age.

The exact instructions were as follows:

The purpose of this study is to measure the meanings of certain words to various people by having them judge each word against a series of descriptive scales. In taking this test, please judge the words on the basis of what they mean to *you*. Each numbered item presents a CONCEPT (such as DICTATOR), and a scale (such as *high-low*). You are to rate the concept on the 7-point scale indicated.

If you felt that the concept was *very closely associated* with one end of the scale, you might place your check mark as follows:

DICTATOR:
up ____ : ____ : ____ : ____ : ____ : X down

If you felt that the concept was *quite closely related* to one side of the scale, you might check as follows:

HOUSE:
straight ____ : X : ____ : ____ : ____ : ____ crooked

If the concept seemed *only slightly related* to one side as opposed to the other, you might check as follows:

CLOUD:
easy : : X : : : : difficult

If you considered the scale *completely irrelevant,* or *both sides equally associated,* you would check the middle space on the scale:

TREE:
idealistic : : : X : : : realistic

Sometimes you may feel as though you have had the same item before on the test. This will not be the case; every item is different from every other item. *So do not look back and forth throughout the test.* Also, do not try to remember how you marked similar items earlier in the test. *Make each item a separate and independent judgment.* Work at fairly high speed, without worrying or puzzling over the individual items for long periods. It is your first impressions that we want.

Of course, some of the items will seem highly irrelevant to you. It was necessary, in the design of this test, to match every concept with every scale at some place, and this is why some items seem irrelevant—so give the best judgment you can and move along.

Do not try to complete the whole form in one sitting. As soon as you begin to feel a little fatigued—as soon as the meanings of the concepts begin to get a little 'fuzzy' in your mind—put this test aside for a while and do something else. (Osgood and Suci, p. 328.)

It will be observed that each question is of the so-called 'multiple choice' type; the taker is instructed to pick one of seven possible answers. If he picks the first answer (i.e. if he puts a check-mark at the extreme left), he gets a score of 1; if he picks the fourth answer, i.e. puts a check-mark in the middle, he gets a score of 4; if he picks the seventh answer, i.e. puts a check-mark at the extreme right, he gets a score of 7. Unlike most scores (e. g., scores on examinations; scores on various games), there is no question of passing or of failing, of winning or of losing; the numerically highest score is not considered either better or worse than the numerically lowest score. Indeed, it is obviously arbitrary whether a judgment of the form 'Concept C is quite closely related to the term on the left side of the scale' be given the score of 1, or of 7, or of 100; all that matters is that all judgments of the same form (no matter what concept and scale are involved) be given the same score. In a word, all that matters is that the method of scoring be consistent.

The concepts on which Osgood instructed the 100 takers to express judgments were the meanings of the following twenty nouns: LADY; BOULDER; SIN; FATHER; LAKE; SYMPHONY; RUSSIAN;

FEATHER; ME; FIRE; BABY; FRAUD; GOD; PATRIOT; TORNADO; SWORD; MOTHER, STATUE; COP [a slang word for 'policeman']; AMERICA.

The fifty scales used were, in the order published by Osgood:

1. good-bad
2. large-small
3. beautiful-ugly
4. yellow-blue
5. hard-soft
6. sweet-sour
7. strong-weak
8. clean-dirty
9. high-low
10. calm-agitated
11. tasty-distasteful
12. valuable-worthless
13. red-green
14. young-old
15. kind-cruel
16. loud-soft
17. deep-shallow
18. pleasant-unpleasant
19. black-white
20. bitter-sweet
21. happy-sad
22. sharp-dull
23. empty-full
24. ferocious-peaceful
25. heavy-light
26. wet-dry
27. sacred-profane
28. relaxed-tense
29. brave-cowardly
30. long-short
31. rich-poor
32. clear-hazy
33. hot-cold
34. thick-thin
35. nice-awful
36. bright-dark
37. treble-base
38. angular-rounded
39. fragrant-foul
40. honest-dishonest
41. active-passive
42. rough-smooth
43. fresh-stale
44. fast-slow
45. fair-unfair
46. rugged-delicate
47. near-far
48. pungent-bland
49. healthy-sick
50. wide-narrow

For the purpose of calculating the correlation coefficients between each two of the fifty tests, each combination or pair of a taker and a concept was considered a distinct 'subject'. According to this way of reckoning, 100×20 or 2,000 subjects got scores on the fifty tests.

The instructions encouraged the students to answer rapidly and without pausing for reflection. The total time required was, on the average, less than 1 hour and 40 minutes.

Each score (an integer from 1 to 7) was converted into a *standard score* (Thurstone; cf. § 3). This gave the scores two mathematically convenient properties: (a) For each test, the average or mean of the 2,000 scores is 0; (b) For each test, the variance of the 2,000 scores is 1. These properties are mathematically convenient because they make it easier to compare scores on one test with scores on another test, e. g. when calculating the correlation coefficient.

§ 9. *Results of the factor-analysis.* Using routine methods described by Thurstone, Osgood had a factor-analysis performed on the $50 \times 49/2$ or 1,225 correlation coefficients between pairs of distinct tests. This factor-analysis revealed four common factors.

These four factors can be interpreted geometrically as vectors lying on four reference-axes, at right angles to each other, of a four-dimensional space. Each of the 50 tests, so far as it can be represented in this 4-dimensional space, can be represented by a test-vector which has a projection (zero or non-zero) on each axis. Given a test T and a factor F, the length of the projection of the vector representing T on the vector representing F is called the *loading* of T on F. The case where the loading is zero is included; in this case, T is at right angles to F.

At this point it is appropriate to introduce Thurstone's distinction between two kinds of unique factors: specific factors and error factors. If a test is given twice to the same group of people, say on successive days, it is usually found that the people do not all give exactly the same answers twice. Consequently, the correlation coefficient between two givings of the same test (call them T and T′) to the same people will usually be less than 1. This fact is provided for in factor-analytic theory by postulating an *error factor* in T and an error factor in T′, such that T has a non-zero loading on its error factor and T′ has a non-zero loading on its error factor.

By its very nature the error factor of T is unique to T. But T may have unique factors besides its error factor. These unique but non-error factors are called *specific* factors of T. It is these specific factors that may change into common factors if the set of tests is suitably enlarged (see § 6, end). Since Thurstone's factor-analysis cannot distinguish between different specific factors of the same test, we may lump them all into one and speak of *the* specific factor of T.

We now have three kinds of factors to take into account: common, specific, and error. Their geometrical representation can be stated with the help of the Pythagorean theorem. The total length of the vector representing a test T is 1. This vector will have a projection in the r-dimensional common-factor space. The length of this projection, squared, is the sum of the squares of the loadings of T on the r common factors. This sum of squares is called the *communality* of T. If we add to the communality of T the square of its loading on its specific factor, the result is called the *reliability* of T. If we further add to the

reliability of T the square of its loading on its error factor, the result is called the total variance of T. The square root of the total variance of T is, by the Pythagorean theorem, the length of the vector representing T. Both this length and, therefore, the total variance, are always 1, by convention.

With the help of these concepts we can speak quantitatively about *how much* of a test is accounted for by this or that factor or set of factors. In order to have parts that simply add up to a whole, it is necessary to deal with the squares of loadings, rather than with the loadings themselves. Squaring has the further effect, which is sometimes convenient, of getting rid of the plus or minus sign that indicates the direction of a loading on an axis. It is customary, for the sake of convenience, to speak of a 'squared loading' instead of a 'square of a loading'.

It was remarked in § 6 that Thurstone's factor-analysis cannot distinguish between different unique factors involved in the same test. In particular, it cannot distinguish between specific factors and the error factor. However, this distinction can be made by another method. Using this other method, Osgood estimated that the loading of the fifty tests on their respective error factors is, on the average, 0.39. Another way of expressing this same thing is to say that error variance accounts for approximately $(.39)^2$ or 15% of the total variance, on the average. A third way is to say that the mean reliability of the fifty tests is approximately 85%.

We may now turn to Osgood's figures. The mean communality of the fifty tests is 49.16%. If the estimated value of 85% for the mean reliability be accepted, we can say that the mean loading on specific factors is approximately the square root of .85—.49, or .60. On the average, then, a test's specific factor contributes a good deal to its total variance.

On Factor I the mean squared loading is .338 (= 33.8%); on Factor II, 7.6%; on III, 6.2%; and on IV, 1.5%. The mean squared loading on IV is so low that it was eventually dropped from consideration. In a method as crude and preliminary as factor-analysis, a factor with such low loadings doesn't make enough difference to be worth bothering with. Furthermore, when a factor with such low loadings turns up, this is the sign that it is time to stop the calculations that extract common factors

because the procedure of calculation is such as to extract first the factors on which loadings are highest. Moreover, the method by which one interprets the loadings does not, sofar as one can see, yield an intelligible result for Factor IV. "The pattern of scales having noticeable loadings on it... made no sense semantically" (Osgood and Suci, p. 330).

Therefore, Osgood discarded Factor IV from further consideration. We are left, then, with a three-dimensional common-factor space in which the configuration of fifty test-vectors is placed—an astonishing reduction in dimensionality.

§ 10. *Interpreting the three common factors.* It is helpful to represent the results of a factor-analysis in geometrical terms; and when (as in the present case) the common-factor space has no more than three dimensions, it is possible—at least in principle—to construct an actual physical model of the configuration of test-vectors. However, factor-analysis delivers its results not in the form of such a model, but in the form of columns of numbers. And since in many cases the common-factor space has more than three dimensions, so that a single physical model is not possible, people working with factor-analysis must train themselves to work directly with the columns of numbers, and learn how to interpret them. The experience is rather like that of learning to interpret X-ray photographs, or images on radar-screens, which are unintelligible to those who have not had training or experience.

In learning to interpret Osgood's three columns of factor-loadings, let us begin with some particularly easy examples.

There is an obvious relation holding between synonymy and redundancy: to the extent that two scales used by Osgood are synonymous, there is redundancy in his set of tests. The mathematical sign of this synonymy and redundancy will be that the two tests will show similar loadings on the same factor.

For instance, 'calm' is closely synonymous with 'relaxed', and 'agitated' with 'tense'. We therefore expect test 10 (using the calm-agitated scale) and test 28 (relaxed-tense) to show very similar loadings. Our expectation is confirmed:

	I	II	III
10. calm-agitated	.61	.00	—.36
28. relaxed-tense	.55	.12	—.37

Likewise, we would expect 38 (angular-rounded) and 42 (rough-smooth) to show very similar loadings, and again we are more or less right (though the similarity is not as great as in the first instance):

		I	II	III
38.	angular-rounded	—.17	.08	.43
42.	rough-smooth	—.46	.36	.29

But if two or more pairs of terms are similar in meaning in some respects but not in others, what should we expect then? For instance, consider 2 (large-small), 17 (deep-shallow), 30 (long-short), and 50 (wide-narrow). It seems to me that depth, length, and width are three different kinds of largeness, so that they have something in common (a generic meaning) and then something peculiar to each (their respective specific meanings). Now a survey of Osgood's fifty tests shows that, as far as one can tell by inspection, the specific meaning of *deep* (vs. *shallow*), the specific meaning of *long* (vs. *short*), and the specific meaning of *wide* (vs. *narrow*) do not recur in any of the 49 other tests. Therefore, if these meanings are represented by factor-loadings at all, they should be represented by loadings on specific factors. Consequently (assuming that all four tests have about the same loading on their respective error-factors), the unique-factor loadings of tests 17, 30, and 50 should be higher than the unique-factor loading of test 2, and, as a final consequence, their communalities should be lower.

This chain of reasoning involves a number of dubious assumptions but at least it works out all right in the present case.

	I	II	III	Communality
2. large-small	.06	.62	.34	.51
17. deep-shallow	.27	.46	.14	.37
30. long-short	.20	.34	.13	.23
50. wide-narrow	.26	.41	—.07	.25

It will be seen that as our chain of reasoning led us to expect, the communalities of tests 17, 30, and 50 are markedly lower than that of test 2. (It will also be noted that they have markedly higher loading on Factor I than it does.)

So far, we have been able to make some sense of the relative loadings—i. e. of the fact that one loading is like another, or higher

than another, and so on—, but not of their absolute values. Why should *deep-shallow* have a loading of .27 on Factor I, rather than of .17 or .49 or .67?

We could easily find out what the factors mean if several of the tests were pure tests of these factors; but, as it happens, almost none of Osgood's fifty tests is a pure test of any one factor. However, some of the tests are *nearly* or *fairly* pure tests. These are the tests that have fairly high loadings (positive or negative) on some one factor and fairly low loadings on the other two. The best way to form some idea of the meaning of the factors is to compile lists of such tests.

The first factor is clearly identifiable as *evaluative* by listing the scales which have high loadings on it: *good-bad*, *beautiful-ugly*, *sweet-sour*, *clean-dirty*, *tasty-distasteful*, *valuable-worthless*, *kind-cruel*, *pleasant-unpleasant*, *bitter-sweet*, *happy-sad*, *sacred-profane*, *nice-awful*, *fragrant-foul*, *honest-dishonest*, and *fair-unfair*. All of these loadings are .75 or better, and... these scales are 'purely' evaluative in the sense that the extracted variance is almost entirely in this first factor. [To be precise, all but two of these thirty loadings (of fifteen tests on Factors II and III) are within the range ± .20.] Several other scales, *rich-poor*, *clear-hazy*, *fresh-stale*, and *healthy-sick*, while not as highly loaded as the first set on the evaluative factor, nevertheless restrict their loadings chiefly to this factor.

The second factor identifies itself fairly well as a *potency* variable...: *large-small*, *strong-week*, *heavy-light*, and *thick-thin* serve to identify its general nature, these scales having the highest and most restricted loadings... The following scales are mainly potency continua, but reflect considerable evaluative meaning as well: *hard-soft*, *loud-soft*, *deep-shallow*, *brave-cowardly*, *bass-treble*, *rough-smooth*, *rugged-delicate*, and *wide-narrow*...

The third factor appears to be mainly an *activity* variable in judgments, with some relation to physical sharpness or abruptness as well. The most distinctively loaded scales are *fast-slow* (.70), *active-passive* (.59), and *hot-cold* (.46); somewhat different in apparent meaning, but displaying similar factor loadings, are *sharp-dull* (.52) and *angular-rounded* (.43)... The noticeable tendency for both activity and power to be associated with positive evaluation (e.g., *good*, *strong*, *active* tend to go together rather than *good*, *weak*, *passive*) is probably a cultural semantic bias... (Osgood and Suci, p. 330-2).

I quote some data from the complete table of p. 331 that illustrate these statements. (The data for tests 2, 10, 17, 28, 30, 38, 42, and 50 have already been quoted above.)

	I	II	III
1. good-bad	.88	.05	—.09
5. hard-soft	—.48	.55	.16
7. strong-weak	.19	.62	.20
31. rich-poor	.60	.10	.00
41. active-passive	.14	.04	.59
44. fast-slow	.01	.00	.70

With these facts in mind, I shall follow Osgood in giving the name 'Evaluation' to Factor I, 'Potency' to II, and 'Activity' to III.

§ 11. *Further discussion of the three factors.* When we ask what Osgood's three factors mean, we are in effect trying to compare the results of two methods, the method of factor-analysis and the method of reflective commonsense. Factor-analysis is functioning in this comparison as representing the sort of mathematical, quantitative methods that are widely regarded as the ideal of science. Now of course we do not expect the two methods to give exactly the same results. Indeed, it is impossible that they should do so, for reflective common sense is vague, and a precise method cannot give the same results as a vague one. But, though the results cannot be the same, they can be consonant or compatible with one another. It is of the nature of vagueness that a vague result can be replaced by more than one precise result, so that two different precise results may be equally good replacements of one vague result. But if a vague result does not imply one and only one precise result, still it is compatible with some precise results and incompatible with others. The question now before us is this, whether the vague results of reflective common-sense in analyzing meaning are compatible with the precise results of Osgood's factor-analysis.

For the sake of this comparison Osgood's results can be divided nto three sorts: (1) Common sense vaguely expects a certain result and Osgood's precise result is sufficiently in conformity with this. (2) Common sense has no expectation on a certain point and so any precise result would be compatible with common sense on this point. (3) Osgood's precise result conflicts with the vague expectation of common sense.

Results of the first sort have been illustrated by the examples above, where relative rather than absolute magnitude of factor-loadings was in question. Absolute loadings are, it seems to me, results of the second sort. But as for the three factors themselves, I have the impression that Factor I is a result of the first sort and Factors II and III are of the third sort; in other words, that I is in harmony, and II and III are in conflict, with what common sense would have vaguely expected. They are also in conflict with what professional students of meaning would have expected—

philosophers, linguists and philologists, students of the theory of literary criticism, and the like. I believe that to such students the evaluative factor would be perfectly familiar, but the potency and activity factors would come as a surprise.

In the reminder of this paper I shall discuss various explanations of these two surprising discoveries.

§ 12. *Limitations of factor-analysis.* Factor-analysis is not a *sensitive* method. There are several reasons for this; one is the existence of error factors. The greater the number of common factors extracted, the lower the mean squared loading of the tests on each factor will be. But the lower this loading becomes, the more serious, in proportion, becomes the distortion introduced by experimental error. Therefore, we could not hope to use the method to extract more than a few common factors. If a test involved, say, twenty common factors, factor-analysis could not in practice extract them, or rather, could not extract them all. It could extract a few of the most important ones, i.e. those that contribute most to the total variance of the tests.

This very limitation suggests that we reconsider our objection. Suppose there are quite a few common factors which common sense would expect Osgood's factor-analysis to reveal. Suppose that common sense would feel prepared to list these, but would not feel prepared to predict their relative importance. It would follow that any finding Osgood might make concerning their relative importance would be a result of the second sort above. To simplify the discussion, let us suppose that there are ten factors which, according to common sense, are involved in Osgood's tests. And let us suppose that his factor-analysis can only disclose the three most important of these ten common factors. And we have already supposed that common sense does not have a view as to which three are the most important ones. In that case, there will be no result of the third sort—no conflict with common sense —unless one or more of the three factors disclosed by Osgood is *not* in the list of ten factors admitted by common sense.

This imaginary case may, perhaps, serve as a model of the actual situation (a highly simplified model, obviously). Using my own common sense, I don't have the feeling that II and III are *not* common to Osgood's tests as much as I have the feeling

that they are *no more* common than a number of other conceivable factors that I could name. But since I can't rank these various conceivable factors in order of importance, I am not in a position to deny that II and III are more important than the other common factors that I could conceive. Consequently, the discovery of Factors II and III cannot be regarded as a result of the third sort, and must be reclassified as belonging partly to the first sort and partly to the second.

§ 13. *Limitations in Osgood's particular set of tests and subjects.* Factors II and III had to be reclassified because common sense was unable to assign a relative order of importance to the common factors that Osgood's factor-analysis might conceivably be expected to disclose. And one major reason why it was unable to assign an order is that the order is relative to the particular tests and the particular subjects.

Criticism might therefore be directed at the particular tests and the particular subjects. Osgood chose a particular set of fifty scales, a particular set of twenty concepts, and a particular set of one hundred students, working under a particular set of instructions at a particular time. One may wonder whether different choices might not have yielded a set of scores that would have entailed quite a different set of factors.

The answers to these questions are largely unknown at present. However, such evidence as there is, tends to show that the same three factors would emerge even when the choices are varied considerably. For instance, Osgood and Suci (p. 332 ff.) report an experiment that differed from their first experiment as follows: (i) Different takers were used (forty in number). (ii) Different tests were given to them: the same fifty scales were used, but the instructions and the possible answers were quite different. 'Concepts' were not used; instead of comparing a concept with a scale, each test called for a comparison of one scale with another scale. (iii) A different method of numerically scoring the answers was used. And yet, "the two... studies... yield highly similar structures" (p. 337).

§ 14. *Conclusion.* It is clear that there is room for many more experiments and factor-analyses. But are they worth doing? Does the method of factor-analysis offer any serious promise to

the scientific student of meaning? In my judgment, it does. But I do not agree with those people who think that only a mathematical treatment of meaning can be scientific. Not every scientific treatment is mathematical. And neither is every mathematical treatment scientific; for it is possible to mis-apply mathematics, and to misinterpret its results. But we need not take any of these extreme positions in order to grant that mathematical treatments have their place *among others*. When we consider how the results of a mathematical method such as factor-analysis might compare with those of more commonsensical methods such as the ones used by most students of meaning, we see that the comparison must be interesting no matter whether it reveals agreement or disagreement. So far as the results of the two kinds of methods agree, the results of a mathematical method will be more precise and so will have the advantages that precise results do have over vague ones. And so far as the results disagree, the disagreement will provoke further study seeking the causes of the disagreement. The argument that I am giving here is no special plea for factor-analysis; it can equally well be used in behalf of any new method. But here is *one* method, at least, that is not generally familiar to linguists and yet which seems to be worthy of their attention. It should not displace or supersede the methods they are now using, but it should supplement them. And the ability of factor-analysis to disclose a dimensional structure, based on the fundamental concepts of binary comparison and of place in a system, should excite any linguist of Saussurian persuasions. The method is mathematical and quantitative, but the mathematics is a means to an end, the purpose of detecting a dimensional structure. In this fundamental purpose it is one with the method of Ferdinand de Saussure.

BIBL. LONDIN. UNIV.

CHRONIQUE

La *Société genevoise de linguistique* a été dissoute le 8 décembre 1956.

Le 9 février 1957, quelques linguistes genevois se sont groupés en un *Cercle Ferdinand de Saussure* qui tient, en principe une fois par mois, des réunions de travail et assure la publication des *Cahiers*.

L'abondance des matières du présent volume nous a contraints de renvoyer au prochain (16, 1958) les recensions et la liste des publications reçues.

TABLE DES MATIÈRES

F. DE SAUSSURE: *Cours de linguistique générale (1908-1909). Introduction* 3

A. MARTINET: *Arbitraire linguistique et double articulation* . 105

R. WELLS: *A Mathematical Approach to Meaning* 117

Chronique 137

MICHEL BURGER

Ancien membre de l'Institut suisse de Rome
Rédacteur au Glossaire des Patois de la Suisse romande

RECHERCHES SUR LA STRUCTURE ET L'ORIGINE DES VERS ROMANS

In-8°, 188 pages, broché . . . . . Fr. s. 16.—

*
* *

K.-J. HOLLYMAN

Docteur de l'Université de Paris
Chargé de cours à Auckland University College

LE DÉVELOPPEMENT DU VOCABULAIRE FÉODAL EN FRANCE PENDANT LE HAUT MOYEN AGE

(ÉTUDE SÉMANTIQUE)

In-8° raisin, 212 pages, broché . . . . . Fr. s. 16.—

LIBRAIRIE E. DROZ

8, rue Verdaine
GENÈVE
1957

27

HENRI FREI

Professeur à l'Université de Genève

LE LIVRE DES DEUX MILLE PHRASES

I. La méthode des dictionnaires de phrases

II. Questionnaire de deux mille phrases selon le parler d'un Parisien

In-8°, 92 pages, broché . . . . . Fr. s. 7.—

*
* *

SERGE KARCEVSKI

MANUEL PRATIQUE ET THÉORIQUE DE RUSSE

Phonétique. — 71 leçons avec textes accentués. — 40 thèmes avec vocabulaire. — Abrégé de grammaire

Grand in-8°, 220 pages, broché . . . . . Fr. 14.—

LIBRAIRIE E. DROZ
8, rue Verdaine
GENÈVE

IMPRIMÉ EN SUISSE IMPRIMERIES POPULAIRES GENÈVE

11 DEC 1957
SHL
WITHDRAWN